

Office

L'AMÉRI  
\* \* \*  
IQUE

2151  
G27

LIBRARY  
L. LAURIN  
DE GATINEAU

A \* G

nos-

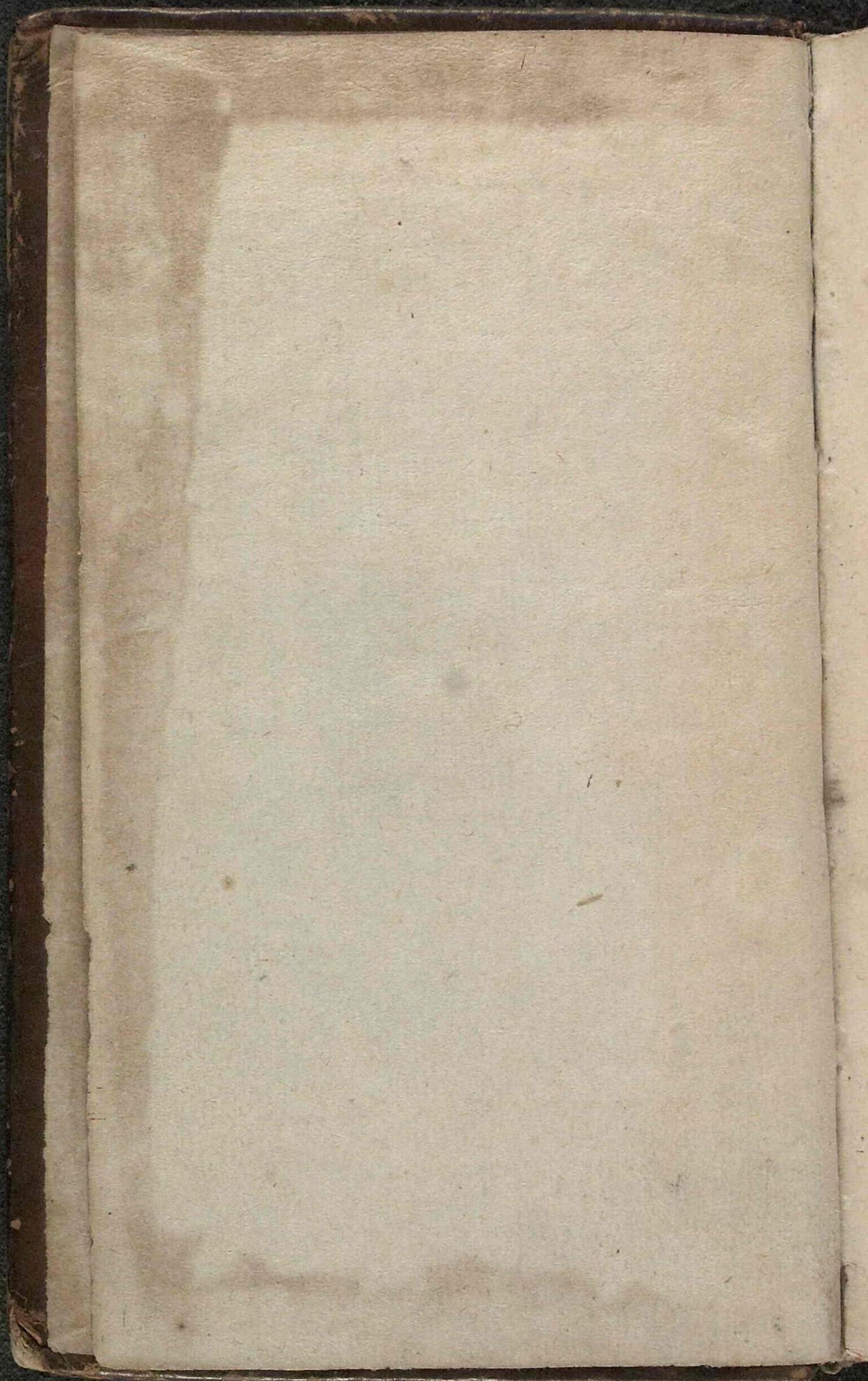


Class F 2151

Book G 27

Office

n<sup>o</sup>. 1398 de mou catalogue



# JOURNAL DE LA CAMPAGNE DES ISLES DE L'AMERIQUE.

*Qu'à fait Monsieur D \*\*\**

La prise & possession de l'Isle saint Christophe,  
avec une description exacte des Animaux, des  
Arbres, & des Plantes les plus curieuses de  
l'Amérique.

La maniere de vivre des Sauvages, leurs mœurs,  
leur Police & Religion.

Avec la Relation de la surprise que voulut faire la  
Garnison de Fribourg sur les deux Brissack.

Par G. D. T. Enseigne dans le Vaisseau du Roy,  
le Zeripsée.

*(Gautier du Tronchoy)*



A T R O Y E S,

Chez JACQUES LE FEBVRE, Imprimeur  
& Libraire, grande rue, à l'Image  
S. Augustin.

---

M. DCC. IX.  
*Avec Permission.*

F2151

.G27  
Office

248423

7

811 B. Jan. 1118



A MONSEIGNEUR  
MONSEIGNEUR  
DE FRANCIERE  
COMTE  
DE CHOISEUL

Premier Maréchal de France,  
Chevalier des Ordres du Roy,  
Gouverneur des Villes & Ci-  
tadelle de Valanciennes, Lan-  
gres, &c.

MONSEIGNEUR,

*Le respect & la vénération que  
mon pere & toute sa famille à pour  
vôtre Grandeur, joint à l'ordre que*

A ij

vous m'avez donné de faire transcrire mon Journal des Isles de l'Amérique, m'oblige à suivre ses sentimens, dans la liberté que je prend de vous l'offrir. Je tremblerois, MONSEIGNEUR, de vous presenter si peu de chose, si je n'étois rassuré par cette bonté & cette grandeur d'ame, qui sont si généralement connues de tout le monde, & si je ne tachois par un si petit hommage, à m'aquitter de la moindre partie des respects & des obligations que nous vous avons. Que je m'estimerois heureux, MONSEIGNEUR, si je me sentoiss assez de force pour oser ici tanter quelque reconnoissance sur la loüange de vos vertus & sur une infinité de belles actions, qui font depuis si long-tems le sujet de l'admiration de toute l'Eu-

# EPITRE.

5  
rope. Je sçay que ce seroit une trop  
grande temerité à un Gentil-homme  
élevé dans les Armes, d'entreprendre  
un sujet si haut, & publier tant de  
belles veritées. Je m'en dispense,  
**MONSEIGNEUR**, par ma  
pre foiblesse, & me contente  
le honneur de vous asseurer que pen-  
dant tout le cours de ma vie je suis  
avec toutes sortes de respect, & de  
soûmission, de vôtre Grandeur

**MONSEIGNEUR.**

Le tres humble & tres  
obéissant serviteur,

G. D. T.

A iij

---

PERMISSION.

**P**ermis d'imprimer, à Pa-  
ris ce 24. Octobre 1700.

Signé, M. R. DEVOYER  
D'ARGENSON.



# A V I S

## A U L E C T E U R

**L**E voyage des Isles Françoises de l'Amerique est presentement si commun ; & l'on en voit paroître tant de relations, que l'on sera peut être surpris que j'ose donner ce Journal au public.

Mais outre que l'on y trouvera une infinité de particularitez remarquables , que je n'ai jamais lûës nulle part , j'avouë que je l'abandonne plutôt aux sollicitations de plusieurs amis de marque & de distinction , qu'à aucune envie d'être auteur.

A iij

C'est pour eux principalement que j'écris ce que j'ai remarqué de plus curieux dans les Isles Françoises de l'Amérique touchant les animaux de terre & de mer, des oiseaux, des arbres, des fruits, & des plantes, de la maniere de vivre des habitans, des Negres & des Sauvages, que l'on nomme *Caraïbdes*, qui possedoient autrefois toutes ces Isles.

Ce que je dis de l'origine de notre établissement dans les principales Isles que nous occupons, & de ce qui s'y passa de plus remarquable, je l'ai tiré d'un manuscrit du pays; un ancien Magistrat, qui le tenoit de famille, & avec qui j'ai eu une amitié particulière, me le donna avant mon

AU LECTEUR. 9

départ. Ainsi l'autorité de cette relation disposera au moins les Lecteurs à pardonner volontiers les défauts d'un style peu limé, sur-tout à une personne qui a passé sa jeunesse dans les mouvemens continuels de la guerre.

Au reste je j'ay creu ne pouvoir me dispenser d'expliquer, comme j'ai fait, certains termes de marine, dont l'intelligence est nécessaire pour cette lecture, & que tout le monde n'est pas obligé de sçavoir, comme *stribord* qui veut dire la droite, *babord* qui signifie la gauche, *mettre à sec*, ou à la *cappe*, c'est à dire, naviger avec ses voiles serrez, à cause du gros vent.

On ne doit pas non-plus trou-

10 AVIS AU LECT.

ver étrange, que pour faire un plus juste volume, j'aie mis à la fin de cette relation celle de l'entreprise que fit la Garnison de Fribourg sur les deux Brisacks. Ceux qui n'ont sçu qu'imparfaitement de quelle façon échoüa le dessein des ennemis, trouveront quelque plaisir à lire le recit fidele & le détail exact que j'en fais. Je m'y suis trouvé étant Major du Regiment de Clermont-Tonnerre, Infanterie, alors Pertuis. Ceux qui croient le sçavoir mieux, y trouveront peut-être des circonstances assez considerables, pour n'être pas fâchez de les avoir apprises.





# JOURNAL

## DES ISLES

### DE L'AMERIQUE

**L**ORSQUE nous fumes du Port de Rochefort, mouïller à l'Isle d'Aix, à cinq lieuës de la Rochelle; rade où tous les Vaisseaux qui arment restent quelque tems, pour prendre leurs canons & leurs poudres; nous y rencontrâmes trois Escadres differentes, celle qui devoit aller à saint Domingue, que commandoit Monsieur le Marquis de Châteaumorant, montant le François, Monsieur de Morville, qui étoit avec lui, avoit le Vuespe.

Celle de Michipipi, nouvelle dé-

couverte, étoit commandée par Mr. d'Hiberville qui montoit la Badine, il avoit avec lui le Marin dont Monsieur de Surgere étoit Capitaine.

Et la nostre qui avoit pour Amiral Monsieur de Pontac montant la Renommée, accompagné de l'Aigle dont Monsieur de Buffi étoit Capitaine & le Zeripsée, Vaisseau pris autrefois sur les Hollandois, monté par Monsieur Guimont du Coudray.

Le Vendredi douzième Septembre 1698. nous appareillâmes de la rade de Chef de baye avec un vent de Nord nor-d'Est à midi; les vents varierent sur les trois heures à Ouest Nord ouest, ce qui nous fit mouïller au pertuis d'Antioche.

Nous n'apareillâmes que la Renommée & nous, l'Aigle étant resté à l'Isle d'Aix, pour se racommoder d'un bordage qui lui avoit largué.

Le François & le Vvespe pour St. Domingue.

La Badine & le Marin pour la de-

couverte de Michipipi, mouïllèrent aussi avec nous.

Le Samedi treizième, nous appareillâmes de la rade des Basques près la Rochelle, où nous avions mouïllé le jour precedent, & fûmes contraints de relacher à celle de Chef de baye, où nous jettâmes l'ancre, sur les neuf heures du soir.

Dimanche quatorzième, le Pontchartrain vint mouïller de l'Isle d'Aix ici, & salua Monsieur de Bel-isle, qui, comme le plus ancien Capitaine de Vaisseau, étoit Amiral de tous ceux qui étoient à la rade, de cinq fois Vive le Roy: Monsieur de Bel-isle lui répondit de trois, il montoit pour lors l'Ecole, qui est un Vaisseau que le Roy a coutume d'armer en tems de paix, & donner à un de ses plus anciens & habiles Capitaines, pour apprendre l'art de la Navigation à ses Officiers & Gardes de la Marine; il n'y a dans ce vaisseau de Matelots, qu'autant qu'il en faut pour

faire les manœuvres hautes, les basses s'exécutant par les Officiers & Gardes que l'un des deux corps commande, en présence du Capitaine qui en fait faire pendant l'espace de trois mois de toutes fortes : cette petite campagne finie, d'autres se rembarquent pour faire le même exercice : rien n'est, à mon avis, plus utile, ny plus capable de faire de bons Officiers, fortifiant les uns & empêchant les autres d'oublier leurs metier.

Dimanche vingt-unième nous appareillâmes sur les six heures, les vents étant à l'est, nous mouillâmes sur les onze heures du matin par les vingt-deux brasses d'eau entre l'Isle d'Oleron & saint Martin de Ré,

Lundi vingt-deuxième Septembre, nous fûmes contraints de relacher encore à Chef de baye. Le Diamant de saint Malo que devoit commander Monsieur de Gennes Capitaine de Vaisseau, & à present Gouverneur de l'Isle de S. Christophe en Amerique,

pour la campagne de la mer du Sud entra par le pertuis d'Antioche, le Pontchartrain étoit de la même escadre.

Mercredi vingt-quatre Septembre, nous appareillâmes sur les quatre heures du soir, outre nous & l'Aigle les Vaisseaux destinez pour S. Dominique & ceux de Michipipi, & embarquâmes apres la Chaloupe & le Canot.

Lundi vingt-neuf Septembre nous perdîmes à six heures du soir de veüe l'escadre de Monsieur d'Hiberville & nous ne pûmes découvrir que la Renommée, le François, l'Aigle, le Vvespe & un petit navire Marchand.

Mercredi premier Octobre, sur les cinq heures du soir, nous découvrîmes une terre d'Espagne qui nous restoit au sud demy quart sud-est à environ douze lieues, le temps étoit fort obscur, nous ne pûmes sçavoir précisément qu'elle terre c'étoit, à cause qu'elle étoit fort embrumée, nous

la crûmes cependant Cap de Pinas.

Dimanche cinq, depuis tres long-tems l'on n'a vû un si cruel temps. Nous effuiâmes pendant huit jours, des vents & une mer si épouventable, que nous fûmes presque pendant tout ce tems-la à la cape seche, c'est à dire, sans voile; la plûpart de nos navires étoient incommodez; ce qui fit refoudre Mr. de Pontac nôtre Amiral de relâcher au Port Louis sur les côtes de Bretagne, afin d'y attendre un vent fait, & prendre un remplacement de vivres; aussi-tôt qu'il eût fait vent arriere, nous arrivâmes tous en même tems.

Lundi six Octobre, l'on découvrit la terre de Belle-Isle, & nous y mouïllâmes sur les cinq heures du soir par les treize brasses d'eau, nous passâmes par la pointe de l'Omaria pour y aller; la Renommée, l'Aigle, le François, le Vvespe & nous.

Mardi sept, nous mîmes à la voile pour aller à Grois petite Isle à deux lieuës

lieues du Port Louis, nous laissâmes à la rade les Vaisseaux, l'Avenant, & le Dragon, qui venoient de saint Domingue; ils avoient mouillé un peu devant nous, & disoient avoir été huit jours à l'atterage, à cause des broüillards continuels qu'ils souffrirent.

Estant environ à moitié chemin de Bel-isse à Grois, nous apperçûmes plusieurs fois les frains d'une pierre qui est entre les deux Isles, qui n'est point marqué sur les cartes.

Cette pierre est au Nord de la pointe du Nord Ouest de Belle-Isle, environ deux lieues, & au Nord nord-ouest de la pointe de l'est sud-est de l'Isle de Grois environ trois lieues; si on fait le nord ouest partant de la rade de Belle-isse, on va dessus faisant le Nord nord-ouest, on pare tout, pour aller à Grois.

Ce même jour à deux heures apres midi, nous mouillâmes à la rade de Grois par les quinze brasses d'eau,

fond, sable fin & blanc, tous les cinq Navires de l'escadre.

Nous restâmes à Grois depuis le mardi sept Octobre jusqu'au jeudi seize dudit mois, que nous en partîmes, après avoir pris un remplacement de quinze jours de vivres, & fait notre eau.

Dimanche dix-neuf, le Pilote se faisoit nord & sud du Cap de finisterre sur les trois à quatre heures du matin, & à midi il s'en faisoit à vingt-trois lieues; l'on l'appelle Cap finisterre, c'est-à-dire, fin des terres.

Mardi vingt-un, le jour n'étoit pas encore bien clair que nous apperçûmes une Flotte de quinze vaisseaux & flûtes dont le Commandant tira un coup de canon & mit un feu à poupe, plusieurs de ceux qui étoient devant mirent leurs huniers sur le mast pour nous laisser passer; ils couroient au Nord nord-ouest au plus près, & nous au sur-ouest quart de sud, les vents étoient nord d'est. Il

ne nous arriva rien de remarquable jusqu'au Mardi quatre Novembre, nous passâmes le Tropic du Cancer, selon la hauteur du Pilote sur les huit heures du matin, où nous fûmes six jours en calme, sans le moindre vent; je croi qu'il ne sera pas hors de propos de remarquer la Cerémonie du baptême que l'on pratique, quand l'on passe la Ligne équinoxiale, l'un des deux Tropiques, le Détroit de Gibraltar, ou quelques autres passages dangereux.

Dans ces lieux les François & les Hollandois ont coutume lorsque le temps le permet de baptiser les Matelots, Soldats & autres gens de quelque qualité qu'ils puissent être, lorsqu'ils n'ont pas passé par ces endroits; si même le navire n'a pas fait le voyage: le Capitaine est obligé de faire un present aux Matelots, sinon ils sont en droit de couper le nez au vaisseau, c'est-à-dire, l'éperon.

Sur les neuf à dix heures, le tems

se mit au beau, il faisoit une chaleur excessive, lorsque l'on sonna la cloche, pour faire monter tout le monde sur le pont, afin de commencer le baptême de la maniere suivante.

L'on met d'abord en panne, c'est-à-dire, l'on oriente les voiles d'une maniere que le vaisseau n'avance ni recule; le Pilote & le Maître, accompagné du contre-maître & des aides pilotes se noircissent le visage comme des démons, & prennent leurs capottes que l'on diroit être des robes de religieux avec leurs capuchons; pour chapelet un raquage dont les grains sont plus gros que le poing; ils font un bruit épouventable dans cet équipage, avec des tambours, des chaudrons, des pelles & des morceaux de fer qu'ils touchent l'un contre l'autre, le Pilote qui represente Neptune avec un trident, tenant à la main un grand livre de cartes marines, marche tres gravement, suivi de ces autres figu-

res à faire mourir de rire par leurs contorsions ; ils entourent une grande cuve remplie d'eau de mer qui est placée sous la grande hune , & envoient aussi-tôt querir par leurs horribles gardes ceux du navire qui n'ont jamais passé dans ces endroits, les uns apres les autres ; quand un est arrivé l'on le fait asseoir sur une pince de canon qui traverse cette cuve d'eau , deux de leurs gardes tenant les deux bouts de cette pince, Neptune après avoir fait jurer le patient sur les cartes , qu'il observera en passant les mêmes cérémonies & s'attachera à son devoir , lui fait une croix au frond de noir de fumée , & le renvoye après qu'il lui a jetté quelques gouttes d'eau salée sur la tête ; mais s'il ne donne point d'argent, où qu'il fasse le mauvais, les diables qui tiennent la pince de canon la tirent & font tomber le réprouvé dans cette grande cuve pleine d'eau de mer, où ils le plongent sans miseri-

corde , pendant que d'autres dessus la hunne ont soin de le baptiser à grand seaux sur le corps , c'est un tintamare & un bruit épouventable dans tout le vaisseau pendant cinq ou six heures , les Officiers même ne font pas exempts de cette cérémonie lors qu'ils n'ont point passé les endroits que j'ay nommé , & sont obligez de se mettre sur la pince , faire le ferment , essuier quelques gouttes d'eau , & donner quelque chose ; le baptême fini , l'on fait servir & l'on prend sa route , l'équipage continuant le reste du jour ses réjouïssances avec de l'eau de vie & autres douceurs qu'on leurs a donné.

Mardi onze Novembre , sur les quatre heures & demie le garçon du maître du Vvespe qui étoit de la Rochelle tomba à la mer & fut noyé avant qu'on put lui donner du secours , il y fut deux canos qui étoient à bord du François , mais inutilement.

Le même jour nous primes une Do-

rade de six pieds de long , c'est le plus beau & le meilleur poisson qui soit sans contredit dans la mer ; l'on la nomme dorade , parceque lorsque le soleil donne sur ses écailles elle paroît toute dorée , elle a un goût merveilleux ; nous vîmes aussi le soir un oiseau que l'on appelle Palenquin , parce qu'ils ont plusieurs plumes tres longues à la queuë.

Mercredi douze , nous vîmes un oiseau nommé Polacre , d'un plumage grisatre , l'on en voit quantité sur le grand banc ; nous vîmes sur le soir aussi un des plus fameux poissons que l'on puisse voir à la mer , son nom est Demoiselle.

Lundi dix-sept , sur les trois heures du soir le François mit pavillon , tous les autres vaisseaux l'ayant mis aussi , il salua le Commandant de neuf coups de canon , & arriva à Ouest , pour aller chercher avec le Vvespe la Guadeloupe l'une des Isles Françaises de l'Amérique ; le Commandant

lui rendit coup pour coup, & nous continuâmes nôtre route à ouest sur ouest, la Renommée, l'Aigle & nous vîmes dans ce tems-là de gros oiseaux que l'on appelle fols, gros comme des canards, & qui rodent ordinairement autour des Isles & des rochers qui sont un peu avancez dans la mer.

Dimanche vingt-trois, peu de tems après midi on vit trois Fregattes oiseaux qui volent si haut, que c'est tout ce qu'on peut faire que de les découvrir à la veüe, la joye de tout l'équipage est incroyable quand ils peuvent en appercevoir, car c'est un signe assuré que l'on est pas éloigné de la terre, & il y a peu de personnes qui apres une telle traverse n'ait besoin de rafraichissement.

Lundi vingt-quatre, nous nous trouvâmes à la hauteur de l'Isle de la Martinique par quatorze dégrez, l'Amiral arriva le soir à l'ouest.

Vendredi vingt-huit, nous décou-  
vrîmes

vrîmes la terre sur le midi.

Samedi vingt-neuf Novembre, nous atterâmes entre le cul de sac de la Trinité, & une pointe du vent qu'on nomme Desjardins.

A quatre heures & demie du matin, étant Est & Ouest de ladite pointe, nous arrivâmes pour aller au Fort Royal, & fîmes route pour passer par le Diamant, rocher fort sain à l'entour, & situé au sud de la Martinique, environ un quart de lieue de terre.

A huit heure du matin, la terre de l'Isle sainte Alousie, la plus à l'est, nous restoit au sud sur ouest; c'est une petite Isle habitée par quelques sauvages; nous l'avons abandonnée à cause de la trop grande quantité de serpens qu'on ne peut détruire.

Le Commandant mit sa flamme qui est la marque d'Amiral; à dix heures nous nous trouvâmes par le travers du diamant, & à midi vis-à-vis le Cap Salomon qui fait l'entrée

de tribord de la baye du fort royal, c'est-à-dire, de la droite.

Dimanche trente Novembre, après avoir couru plusieurs bords jusqu'à six heures du soir pour gagner le mouillage, nous j'ettâmes l'ancre à six heures du soir par les vingt-sept brasses d'eau fond de vase, le fort nous restoit au nord à une portée de canon; le Commandant le salua de onze coups de canon, & le fort rendit le salut de neuf.

Sur le soir en mouillant, nous vîmes une Flûte qui venoit du fort S. Pierre où elle avoit mouillée la nuit & levé l'ancre le matin pour entrer dans le cul de sac.

L'Amiral la voyant sous voile lui fit tirer un coup de canon à balle, elle crut qu'on lui demandoit le salut, ce qu'elle fit aussi-tôt en tirant cinq coups de canon; il y avoit assez d'apparence que c'estoit ce qu'on lui demandoit, puisque l'on ne lui dit rien depuis, l'Amiral ne lui rendit pas le

salut, cette flûte après avoir salué le fort, entra dans le cul de sac.

Ce Batiment mit à la voile de Nantes le même jour que nous de Grois la nuit du vingt-huit au vingt-neuf que nous étions près de terre ; le temps étoit obscur & il faisoit un tres gros vent ; elle se trouva parmi nous à toutes voiles, leur pilote se faisant ce jour-là à midi à cent cinquante lieues de terre ; ils s'aperceurent passant près de nous que nous nous faisions à terre, ce qui donna envie à leurs Pilotes de faire forcer de voile pour arriver devant nous ; un passager par bonheur pour eux, fumant sa pipe sur le pont & se promenant apperçut la terre qui n'étoit pas à plus d'une lieue d'eux ; il est certain que s'ils avoient été à demi lieuë du côté de Stribord qui est au nord, ils se feroient perdus infailliblement sur une pointe de rocher, qui avance deux lieues en mer, & que l'on appelle la pointe du Précheur.

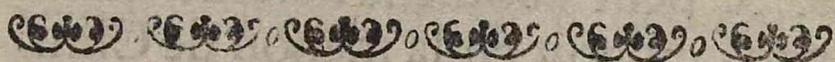
Mercredy dix Décembre , sur les six heures l'Aigle partit pour la Grenade, elle portoit les farioes des trou-pes & Monsieur de la Hougue Lieu-tenant de Roy de cette Isle.

Sur les deux heures après midi la Renommée leva l'ancre , & fit route pour Antiques l'une des Isles de l'A-merique appartenant aux Anglois , Monsieur de Pontac alla sçavoir s'ils étoient disposez à recevoir nôtre co-lonie de saint Christophe.

Samedy vingt-huit Décembre l'Ai-gle vint mouïller à huit heures avec une prise Angloise , l'on accusoit ce Vaisseau d'avoir traité & fait le com-merce deffendu des Negres , malgré Monsieur de Belair Gouverneur.

Samedy trois Janvier 1699. la Re-nommée arriva ou Monsieur le Gé-néral l'avoit envoyée , comme j'ay déjà dit ; elle raporta que les Anglois étoient disposez à nous recevoir & à nous rendre le quartier François de l'Isle que nous possédions avant

la guerre , lorsque Monsieur le Général le souhaiteroit.



DES ISLES  
DE L'AMERIQUE

1699.

**D**U Verdier traitant du nouveau monde & de celui qui la trouvé , nous apprend qu'un petit Vaisseau navigeant en la mer d'Espagne, fut surpris d'une tempeste si furieuse du costé du levant , qu'il fut transporté dans des pays inconnus & qui n'étoient point sur les Cartes de navigation ; ils mirent beaucoup plus de tems à revenir qu'ils n'avoient fait à aller , n'y étant resté vivant que le Pilote & trois ou quatre Matelots, qui extenués par la faim & le travail qu'ils avoient depuis si long-tems fu-

portez , moururent peu de jours après être arrivez au port : le Pilote de ce petit batiment nommé Andeluzo , mourut en la maison de Christophe Colombe , natif de Cuguero, où comme quelqu'uns disent d'Albizolo petit village de la riviere de Gennes près de Savonne , qui s'empara après la mort de ce Pilote de tous les memoires & papiers du voïage , qui raportoient la hauteur des terres qu'il avoit découvert & trouvé.

Quelques Auteurs tiennent que cét Andeluzo trafiquoit en Canarie quand cette longue & mortelle navigation lui arriva ; tous ceux qui ont écrit sur cette matiere ne s'accordent pas en plusieurs points, ils sont seulement tous du sentiment que ledit Pilote mourut en la maison de Christophe Colombe , qui étant homme de mer y avoit fait plusieurs voyages , ayant très bien appris les mesures des deux tropiques, de l'équateur & des climats , il devint un

trés habile maître & faisoit des Cartes de navigation.

Pour être mieux informé de la côte meridionale d'Affrique & des autres lieux où les Portugais avoient navigé, il se rendit en Portugal pour faire ses Cartes plus justes & si maria, ou suivant quelqu'uns, en l'Isle de Madere, où il est très vray semblable qu'il demeueroit lorsque ce batiement arriva.

Les Espagnols possèdent la plus grande partie de l'Amerique & s'y sont établis par des cruantez inouies.

Le Roy de France jouit de la plus belle partie des Antilles.

Le mot d'Antille dérive d'ante insulas, c'est-à-dire toutes les petites Isles que l'on rencontre devant les plus considerables; comme S. Domingue, Portoric, la Jamaïque, Cube. Ces Antilles leurs servoient de magazin quand ils alloient aux autres.

Celles que le Roy de France pos-

se de font la moitié de l'Isle saint Christophe dont Monsieur de Genne à présent est Gouverneur, l'autre partie est habitée par les Anglois.

## DE SAINT CHRISTOPHE.

**L'**ISLE de saint Christophe à vingt-cinq à trente lieues de circuit, & est une des plus belles des Antilles, outre que l'air qu'on y respire est parfaitement bon & serain, la terre ne refuse rien de ce qu'on lui demande, & l'habitant y fait beaucoup plus de sucre & de toutes choses avec vingt Negres, que ceux des autres Isles Françoises de l'Amérique n'en peuvent faire avec quarante; l'on peut faire le tour de l'Isle en carosse, ce qui ne se voit pas dans aucune autre; il y a une montagne au milieu que l'on nomme la souffriere, par l'abondance du souffre qu'on en tire; l'on voit par tout une infinité de Singes, qui sont

trés gros & très méchants, les Negres les craignent & ils ne peuvent aller seuls sur les montagnes sans courir risque d'en être attaqué; j'ay même entendu dire aux habitans du pays que quand ils peuvent attraper quelque petite fille de sept à huit ans, ils les emportent, & qu'on avoit une peine incroyable à les leurs ôter; la plus part des Negres croyent que c'est une nation étrangere qui s'est venu peupler dans leurs pays, & qu'ils ne parlent pas de peur de travailler; il y en a de plusieurs especes, j'en connois trois, Sapajoux, Sagoüins & Macaqs.

Les Sapajoux sont les plus jolis & les plus estimez de tous les Singes, ils sont les plus petits & ont un petit visage blanc, & font mil petites singeries agreables; quand ils rencontrent un Macaq, qui est le plus gros de tous les Singes, ils se mettent dessus son dos, & le Macaq les sert, les épluchent & en ont soin comme

s'ils étoient leurs véritables domestiques.

Les Sagouins font de la grandeur d'un écureuil, il y en a de gris, & d'autres d'un poil fin & de couleur d'aurore, les Sagouins pleurent toujours.

L'Isle de saint Christophe est fort abondante en Canards sauvages, en Ortolans, en Pluviers, Sarcelles, Poules-d'eau, Crabiers, qui sont de gros oiseaux dont le col & les pattes sont extrêmement longues, de Flamands d'un plumage couleur de feu, de Ralles beaucoup plus excellents que ceux de Genets en France: la chasse y est d'autant plus agreable, qu'il n'y a pas un serpent dans toute cette Isle; enfin l'on peut avec toute sorte de raison l'appeller un véritable jardin: Christophe Colombe la trouva si agreable, qu'il lui donna son nom par préférence à toutes les autres qu'il avoit découvert. Quelques années après les François & les An-

glois en eurent connoissance dans le même tems , & s'y transporterent aussi-tôt avec tant de diligence , que les François arriverent à un bout au même moment que les Anglois faisoient décente à l'autre , sans avoir aucune connoissance de leurs arrivées, ce qui causa entr'eux une dispute terrible , & un procez qui ne pût être terminé autrement, sinon, que l'Isle seroit partagée entre les deux nations également , que la chasse , la pêche , la souffriere , les salines & les étangs seroient en commun.

Ils vivent en tems de paix ensemble avec beaucoup d'union & de commerce , mais si-tôt que la guerre est déclarée en France ou en Angleterre , ils se l'a font d'une telle maniere qu'il faut que le plus foible parti sorte le baton blanc à la main, ils se font déjà chassez trois ou quatre fois chacun ; sans ce désagrément , les habitans y seroient puis-

samment riches & y pourroient mener une vie aussi agréable qu'utile, dans le plus beau séjour de l'Amérique. Il y a une grande lieue du quartier François à celui des Anglois, que l'on fait toute dans une allée d'orangers aussi gros que des noyers, ce sont presque tous des religieux François qui se sont fait naturaliser Anglois qui y demeurent; il y a dans leurs quartiers un Ministre qui à soin de les prêcher très souvent, ils sont beaucoup plus forts que nous dans cette Isle, y ayant six compagnies de leurs meilleures troupes, qui servoient à la dernière guerre en Flandres, avec de bons forts qui commandent leur rade, & nous, n'y avons que trois compagnies de méchants soldats que l'on fait aller la plupart malgré eux: quand ils nous chasserent de l'Isle il y a cinq ou six ans ils abbatirent les forts, mais quand j'en suis parti l'Ingenieur qui est un fort habile homme, en

avoit tracé un qui sera fort beau , & même sa Majesté y a envoyé Mr. Renault , Capitaine de Vaisseau & Ingenieur general de la Marine , qui est dans une très grosse consideration dans la Marine pour son sçavoir & sa bravoure dans toutes les Isles , pour faire faire toutes les fortifications necessaires & les mettre en un état de repousser vigoureusement les insultes des ennemis ; il y a un an qu'il est parti & y est encore aujourd'hui.

## DE LA MARTINIQUE.

**L**ES anciens l'appelloient Madamna & les Espagnols lui ont donné le nom qu'elle a aujourd'hui, c'est une terre très belle & tres grande , qui a environ seize lieues en longueur, sur une largeur inégale, & quarante cinq de circuit ; c'est presentement une des plus belles & des plus celebres des Antilles , les

François y font établis depuis l'an 1635. & y ont souvent battu les Caraïbdes nation sauvage, avec laquelle presentement ils font bons amis & font commerce de plusieurs choses, comme je diray ci-aprés, lorsque je parleray de la Dominique, une de leurs Isles qu'ils habitent seuls & où ils vivent à leurs manieres.

La Martinique est le siège du Général, & d'une Justice souveraine, d'où dépendent saint Domingue, la Guadeloupe, la Grenade, Marigalande & toutes les autres Isles Françoises qu'on appelle Antilles : il y a trois Ports où l'on peut charger tous les ans plus de cent Navires ; sçavoir, le cul de sac Royal, le Bourg saint Pierre & le cul de sac de la Trinité.

Le Fort Royal & le Bourg de ce nom sont fort beaux, le Général & la Justice y font leurs résidences, les ruës en sont droites, les maisons

propres , toutes de bois & fort basses , les P. Capucins y ont un très beau Convent. Le Fort est d'une situation très avantageuse & construit sur une longue & grosse pointe qui avance à la mer , & forme un des plus beaux carenages des Isles ; ce fort est inaccessible du côté de la mer par les cajes ou bancs de roches qui l'environnent , & on ne peut en aborder du côté du Bourg que par un petit glacis fort étroit flanqué de deux bastions & d'une demie lune , tout cela revêtu de bonnes maçonneries , & entouré d'un fossé plein d'eau ; il y a par tout de bonnes pieces de canon , & une garnison de cinq à six compagnies d'infanterie de la Marine ; ce qu'il y a de très fâcheux c'est qu'il est sur , quelques troupes qu'on y envoie de France tous les ans , qu'à la fin de la même année il en reste tout au plus la moitié , tant la maladie qu'on appelle de Siam y fait de ravage ; elle

vous prend d'abord par un petit frisson & une petite fièvre, un mal de reins qui redouble le lendemain; comme la circulation du sang s'arreste, l'on seigne par le nez, les oreilles, la bouche & enfin par tous les pores du corps; il est bien difficile aux Europeens d'éviter cette maladie, & de quelque maniere que les Chirugiens la traitent, il en creve toujours plus de la moitié, & depuis qu'elle est aux Isles on y a jamais peu rien connoître n'y en trouver la cause, l'affaire est ordinairement faite en trois jours, & vous vous trouvez la veille quelquefois cinq ou six à table que le lendemain l'on vient vous dire que la moitié est partie, rien au monde n'est plus dangereux pour les Europeens qui ne sont pas accoutumés à l'air du pays que les débauches, un homme qui en fait de quelque sorte que ce puisse être, ne manque pas la seconde ou troisième fois d'en être attaqué, la peur même

même est quelquefois capable de la donner; & il nous arriva que quelques Matelots la craignirent si fort dès la France, qu'ils demanderent en grace au Capitaine de leurs permettre qu'ils n'allassent point à terre, de peur de l'y prendre; ils furent cependant les premiers qui eurent cette peste & qui en moururent.

Il y a dix ans qu'elle regne dans le pays; elle fut apportée par un Vaisseau François nommé le Corofol, qui ayant touché au bresil où cette maladie regnoit, l'y prit, & vint mouïller à l'Isle de la Martinique, où depuis ce tems-là elle augmente toujours, & s'est étendue par toutes les autres Isles tant Françaises qu'étrangères: la saison la plus à craindre est depuis le mois de May jusqu'en Octobre, & elle seule à plus fait mourir de Marins que toute la guerre dernière; il semble que le Seigneur ait voulu punir ce malheureux Navire de tant de morts.

dont-il est cause , car depuis dix ans qu'il est parti de la Martinique , on en a jamais entendu parler , & il s'est infailliblement perdu à la mer ; il y a au Fort Royal une fort belle poudriere , & une citerne à l'épreuve de la bombe , de maniere que ce fort peut resister presentement à une armée entiere : il y a trois ou quatre ans que les ennemis voulurent y faire décente , mais ils furent repoussez si vigoureuement , que je ne croi pas qu'il leur reprenne envie d'y revenir si-tôt ; il y a dans le Bourg du Fort Royal , prés de quatre cens habitans , & le bien y est aussi sûr qu'en France.

Le Bourg saint Pierre est le plus vil endroit de l'Isle , ce n'est proprement qu'une grande ruë , haute & basse , qui a bien un quart de lieue de long ; l'on y voit dans de differents endroits des allées d'orangers tout-à-fait belles , une riviere qui l'a traverse au milieu , dont l'eau est ex-

cellente ; les maisons y sont de bois , fort basses à cause du houragan , mais elles sont fort propres dans le dedans , aussi-bien que les habitans & leurs femmes , qui se piquent fortement de se mettre bien ; effectivement les Creoles sont si honnestes & y ont en toutes sortes de rencontres des manieres si polies , qu'il semble que l'on soit en France ; les R. P. Jesuites y ont une fort belle maison , aussi-bien qu'à la Guadeloupe & à saint Christophe : le fort qui étoit à l'emboucheure de la riviere a été renversé par l'houragan , mais l'on travaille incessamment à en construire un autre : les Anglois y ont aussi tenté une décente qui leurs couta quinze cens hommes , & à nos habitans vingt , tant tuez que blessés : le cul de sac de la Trinité est très petit , & moins fréquenté que les autres ports ; il y a une infinité d'habitations & de paroisses sur le bord de la mer ; presentement que

la Colonie de saint Christophe est rétablie, la Martinique peut bien avoir deux mil cinq cens hommes, & quatre ou cinq cens soldats ; il n'y croit n'y vin n'y bled, on apporte tout de France, & il y a toujours un bon nombre de Vaisseaux de tous les ports de France, chargez de farine, de vin, d'eau-de-vie, de viande salée & de toutes choses necessaires à la vie, qu'ils troquent contre les marchandises du pays, qui sont le sucre, le coton, l'indigo, couleur propre pour la teinture, du cacao, dont nous faisons le chocolat, du rocou autre couleur, de la casse, du bois propre à la teinture, du caret, qui est ce que nous appellons écaille tortuë ; ceux qui n'ont pas le moien d'acheter de la farine se servent de Cassaure, qui se fait d'une racine qu'ils appellent Manioc, elle pousse un petit arbusse de quatre à cinq pieds de haut, les champs où on les plante & où on laisse jusqu'à deux

ou trois ans sur pied, sont assez semblables à ceux de nos chenevieres ; ces racines qui servent de pain à une grosse partie de l'Amérique, sont grosses & longues comme des carottes ; on les égruge sur des rapes faites exprés, & on en fait de la farine en tirant entierement le jus, qui est le poison du monde le plus subtil, & qu'on à soin de faire écouler dans des lieux souterrains de peur que les bestiaux n'en boivent ; la plûpart des Negres mangent cette farine telle qu'elle est, les autres en font une espece de petite galette, qu'ils font cuire sur des platines de fer destinées à cét usage : outre tous les fruits differents qui croissent dans les Isles & toutes les plantes dont j'ay fait ci-aprés un memoire particulier, il y croît encore plusieurs fruits & plusieurs legumes qu'on a apporté de France ; les moutons, les bœufs & les chevaux y sont en abondance, & un homme qui y a du bien y peut

mener une aussi douce & aussi bonne vie qu'en France, à la réserve de cet air mal sain dont j'ay parlé, & de plusieurs insectes dont les habitans sont fort tourmentez; comme de fourmis, de moustiques, de maringouins, & d'une espece de cirons qui se mettent sur la plante des pieds & y font des maux d'autant plus insupportables, qu'on a toutes les peines du monde à les en déraciner; il y a des Negres qui avec la teste d'une épingle s'entendent fort bien à les ôter: les serpens y sont fort communs & d'une grosseur prodigieuse, qui se glissent jusque dans les maisons, & qui perchent dans les bois; j'en ay veu jusqu'à quinze & seize pieds de long, dont la piqueure est très dangereuse; il y a quelques Negres qui ont decouvert des simples merveilleux pour la guérison de cette piqueure.

La plus grande richesse des habitans consiste en Negres esclaves.

## DES ESCLAVES NOIRS.

**I**L n'y a rien de comparable à la misérable condition de ces malheureux , que l'on vend & trafique comme des chevaux ; ils naissent esclaves , à peine ont-ils la force de remuer les bras, qu'on les fait travailler à la terre & à toutes sortes d'ouvrages comme des bestes ; ils ne vivent que de cassare dont j'ay déjà parlé , & d'eau ; à la moindre faute qu'ils font , les Commandeurs qui sont des gens que les Patrons qui ont beaucoup d'esclaves , gagent pour avoir l'œil sur eux . où les Patrons mêmes les roüent de coups de bâtons , où les attachent à une corde , de maniere qu'il s'en faut un pied que les leurs ne touchent à terre , & dans cette posture leurs font donner tant de coups de lianes, qui est un bâton plein de nœud, que le sang ruisselle quelquefois de

toutes parts ; après quoi ils découpent leurs chair y mettent du sel & du vinaigre de peur que la cangrenne ne s'y mette ; cela me fit au commencement tellement pitié , que je ne pouvois m'empêcher de leurs reprocher à eux - mêmes leurs cruautez , mais ils me répondoient à cela, que s'ils les traitoient plus doucement ils se revolteroient sûrement contre eux comme ils avoient déjà voulu faire, & que cela est d'autant plus à craindre , qu'il y a dix fois plus de noirs dans les Isles que de blancs.

Ils se voyent non-seulement vendre tous les jours , mais encore leurs femmes & leurs enfans, ce qui leurs fait quelquefois tant de peines, joint aux mauvais traitement qu'on leur fait , qu'ils abandonnent leurs maîtres & se retirent dans les bois , où ils pillent & tuent tout ce qu'ils peuvent trouver , & se rendent marons malgré tous les chatimens qu'ils doivent apprehender , car pour lors ils  
n'ont

n'ont point de quartier ; l'on leurs coupe une jambe & l'on les fait servir à mettre du bois au feu des chaudières de sucre, & comme il en faut toujours à cét usage, l'on ne les conte pas perdus pour cela ; s'il arrive par hazard qu'un Esclave fasse quelques actions qui merite la potence, tous les habitans du quartier se cotisent ensemble pour payer à son Patron le prix qu'il lui à couté, & l'on le pend sans qu'il en coute à son maître qu'une part comme les autres, ce qui les maintient dans un grand respect pour leurs maître, voyant qu'on les fait mourir sans misericorde pour la moindre chose : ces malheureux ont chacun leurs emplois, les uns font pour la campagne, les autres pour la maison, où ils font generalement toutes les affaires, sans que l'habitant se mesle d'aucune chose ; car d'abord qu'ils peuvent se voir en état d'en acheter un, ils deviennent si mols & si effe-

minez qu'ils ne daigneroient pas se baisser pour ramasser eux-mêmes une épingle dont-ils auroient fort besoin, n'y la femme ramasser son fuscau s'il étoit tombé.

DE L'ISLE DE LA GUADELOUPE.

**L'**ISLE de la Guadeloupe est l'une des Antilles, ceux du pais la nommoient Caracueira; elle est située entre celle de la Dominique, dont nous parlerons ci-aprés & Margalande: les Espagnols lui ont donné ce nom par rapport à la Guadeloupe en la nouvelle Castille; ils rapportent même dans leurs histoires, que deux de leurs Missionnaires furent martyrisés dans cette Isle en 1603. l'on la divise en deux parties, si proche l'une de l'autre, qu'elle ne se conte que pour une seule: on appelle la plus grande qui est à l'orient grande terre; elle est très abondante en coton & en sucre, qui est plus

beau & meilleur que dans les autres Isles : l'on mouille vis-à-vis une grande montagne que l'on nomme la souffriere, qui jette une fumée continuelle, & fort souvent des flammes; l'on y voit dans les bois une infinité de perroquets, de cardinaux, de colibris, de flamands, & quantité d'autres oiseaux d'un plumage très rare.

Le Cardinal, est une espece de petit moineau, dont les ailes & la queue sont noires, & le reste du corps d'une couleur écarlatte très vive.

Le Colibris, est un petit oiseau gros comme un hanneton d'un plumage vert, il a le bec longuet, & tire sa substance des feuilles & des fleurs comme nos abeilles; son nid est de la grosseur d'un œuf, & est d'autant plus curieux qu'il est fait d'un coton très fin, & suspendu à des branches qui sont fort menuës.

L'on y voit aussi des grands Go-

fiers ou Pelican , quî est un oiseau fort extraordinaire , de la grosseur & de la couleur d'un oye ; il a à la partie inferieure de son bec , qui est fort long , une bourse où il peut porter près de deux pintes d'eau ; cét oiseau se perche au bord de la riviere sur quelques arbres , où il attend que le poisson vienne à fleur d'eau pour se jetter dessus , & il en avale qui ont jusqu'à un pied de long : cette Isle à pour Gouverneur Monsieur Augé-

Marigalande est une petite Isle pleine de montagnes, dont Monsieur de Bois-fermé est Gouverneur.

La Grenade petite Isle , par Monsieur de Belair.

Sainte Croix.

Saint Barthelemy.

Saint Martin.

La Tortuë , dont les habitans qui font François , ont anticipé la plus grande partie de saint Domingue , commandée autrefois par Monsieur

Ducas, & présentement par un vieil Officier des troupes de terre que le Roy y a envoyé.

Nous avons encore Tabag, qui se deffendit si bien il y a quelques années, lorsque Mr. de Cabaret l'attaqua & la prit; elle est abandonnée présentement, quoique depuis peu, nous y ayons planté une Croix, & fait chanter un Te Deum, pour marque qu'elle nous appartient & qu'il ne tient qu'à nous de l'habiter; l'air de cette Isle est mal sain.

Cajenne, commandée par Mr. de Ferolles, est proche de la terre ferme qu'habitent des Sauvages; c'est une Isle très mal saine à cause de son terrain plein de bois & marecageux, & parce qu'il y pleut neuf mois de l'année: son principal commerce est en rocou, meilleurs que dans les autres Isles, en sucre, en magnoc & en indigo.

Le trafic qui est fort considerable dans toutes ces Isles consiste, comme

j'ay déjà dit en tabac , indigo , rocou , sucre , coton , cacao , casse & en bois propres pour la teinture.

Elles ne commencent à être florissantes que depuis 1660. que les habitans que l'on y avoit fait passer de France , & a qui sa Majesté avoit accordé de grands privileges , construisirent de grosses habitations le long des côtes , qu'ils ont depuis si bien ménagés qu'il y en a plusieurs qui raportent à leurs maîtres jusqu'à trente & trente-cinq mil livres de rente ; l'on y faisoit si bien ses affaires dans les commencemens , que je connois des plus fameux qui ont été trente six mois troquez pour un cochon , & qui jouissent presentement de plus de quarante mil livres de rente.

CE QUE L'ON APPELLE 36. MOIS.

**T**OUS les Vaisseaux marchands étoient obligez autrefois , lors

que les Esclaves noirs étoient rare dans les Isles, de ne point partir de France qu'ils n'embarquassent deux jeunes gens pour mener dans ce pays là, où ils les vendoient pour trois ans, plus ou moins d'argent, où les troquoient pour des choses qui leurs étoient nécessaires; & presentement même ils le font toujours, & il arrive fort souvent qu'ils en enlèvent lorsqu'ils le peuvent faire; les habitans les font travailler à toutes sortes de choses, comme les Nègres, & sont obligez de leurs donner la liberté après qu'ils ont finis leurs trois années: j'en ay connu un qui étoit d'une des plus considérables maisons de France, qu'on avoit enlevé, le Gouverneur le racheta & l'envoya en France chez ses parens.

Le revenu que sa Majesté tire de tous ces pays, est très peu de chose, & il envoie des soldats & toutes sortes de provisions plutôt pour la conservation des habitans, & pour la

grandeur & la gloire de son Etat ,  
que par aucune autre consideration.

Les habitans de toutes ces Isles  
retirent de toutes leurs terres ce qui  
leur est necessaire pour la vie.

Ils font comme j'ay dit leur pain  
de racines de manioc qui est très  
blanche , cruë elle est un très subtil  
poison , & cuite leurs sert de nourri-  
ture ; ils l'apellent pour lors cassauere.

Ils vivent aussi de patates , racines  
dont le goût est semblable à celui du  
maron quand elle est rotie , de ba-  
nanes , de figues , de goiaves , fruit  
qui a quelques figures de nos gren-  
des de France , rempli de quantité  
de pepins d'un goût égrelet & fort  
bon.

D'oranges qui sont aussi commu-  
nes en tout le pays que les pommes  
en Normandie.

L'on y voit des allées à perte de  
veüe dans la campagne d'orangers ,  
de citroniers & de toutes sortes de  
fruits , qui remplissent l'air d'une o-

deur admirable : j'ay veu & mangé des oranges qu'on nomme chadée, aussi grosses que la tête : vous trouvez dans la campagne des pommes d'Acajou, fruit long & dont le dedans est d'une couleur tout-à-fait belle.

Des Cocos gros environ comme une citrouille ; aussi-tôt que l'on a ôté l'écorce, l'on aperçoit trois trous, & quand on les a percez, il en sort deux ou trois verres d'une eau qui est fraîche & à quelque goût du lait, le dedans de ce fruit à celui de noisette.

### DE L'ANANA.

**L'**Anana est sans contredit le plus beau & le meilleur fruit de tous ceux que l'on puisse voir & manger dans toute l'Amérique ; il est fait à peu près comme un artichaut, couronné de feüillages très jolis, & il semble par la beauté dont-il est, que la nature l'ait voulu distinguer, aussi

bien par le dehors que par le dedans ; il est de tous côtez couronné de feüillages, & quand on le sert on le coupe ordinairement par tranche dans du vin & du sucre, il semble que l'on mange en même tems de quatre ou cinq fruits differents de la derniere délicatesse, comme ceux de fraise, de framboise, de poir de bon chrétien & d'orange ; celui qu'on y sent le plus dominer est la framboise : nous en apportâmes cinq ou six du pays dans lesquelles nous n'en pûmes conserver qu'un, car si-tôt qu'il est trop mur il ne vaut plus rien ; l'on l'envoya au Roy aussi-tôt que nous fûmes arrivée en France.

### DE LEURS BOISSONS.

**L**EURS boissons ordinaires est composée de patates dont j'ay parlé ci-devant, qu'ils font bouïllir avec du sirop de sucre ; ils lui donnent le nom de Mabi, & ils l'appel-

lent Ovicou , quand avec la patate & le sucre ils y ajoûtent de la cassiaude qu'ils font bouïllir ensemble.

Ils ont une espeece d'eau de vie qu'ils composent de suc de canne & de sirop de sucre , ils l'apellent Tafia ou Guildive, elle est presque aussi forte que l'eau de vie , & ils n'y a guere que les Negres qui en usent : vous y mangez en tout tems des petits poids , des raisins & des melons; j'en ay mangé au mois de Janvier : dans toute l'Amerique vous ne voïez aucun oiseau naturel du pays , n'y aucun poisson qui ne soit different de ceux de France , de figure & de goût ; & il y a peu de pays où la chasse & la pêche soit plus abondante, au moindre coup de filet l'on prend du poisson pour nourrir un équipage de trente hommes , de très bons poissons , dont les meilleurs sont la bonite & la carangue ; il faut bien se connoître au dernier , car il y en a que l'on à pas plûtôt mangé

que l'on tombe en convulsion & que l'on meurt empoisonné , cela vient de ce que cette carangue trouve au fond de la mer un arbre qu'on appelle Machenibier , quî est le plus subtil poison du monde , & qu'elle aime beaucoup ; on connoît à leurs dents qui deviennent toutes noires quand elles en ont mangé , & l'on se donne bien garde pour lors de s'en servir.

L'on y prend aussi souvent des poissons fort extraordinaires, comme les poissons Volans , les Souffleurs , les Marsoüins , des Requins , des Porcs - epics.

Les poissons Volans sont à peu près de la grosseur d'un harang , mais leurs tête est plus quarrée ; leurs aîles ne sont autres choses que deux nagoires fort longues , qui les soutiennent hors de l'eau , tant qu'elles gardent un peu d'humidité ; la Dorade & la Bonnite leurs font une guerre continuelle dans l'eau, & les oiseaux en l'air.

Les Souffleurs , sont des especes de petites Baleines qui jettent l'eau fort haut & avec grand bruit.

Les Marsoüins , sont de la grosseur d'un cochon , ils vont par rang & par fil comme des compagnies d'infanterie, & sont quelquefois plus de deux mil ensemble.

Le Requin , est un très gros poisson & à jusqu'à six & sept pieds de long , il est très friant de chair humaine ; il a une gueule fort large , & cinq rangs de dents fort aigus, il se tourne toujours sur le dos pour prendre sa proye ; on voit toujours auprès de lui de petits poissons qu'on appelle Pilotte , & qui servent à le garantir de la surprise de la Baleine ; la chair de ce poisson est assez ferme , mais d'un goût très fade, nos Matelots ne laissent pas d'en manger : l'on prend peu de Requins qui n'ait sur la tête un petit poisson qu'on appelle Suçet , qui lorsqu'il se sent poursuivit s'y attache si fort que

le Requin ne peut lui faire lâcher prise, & de cette maniere il évite le peril où il se trouve : pour les prendre l'on jette un gros harpon au bout duquel il y a un morceau de lard, cét animal ne quitte point le Vaisseau qu'il ne soit pris ; nous en prîmes un si furieux que quand il fut sur nôtre pont, il fit tout trembler ; l'on trouve quelquefois dans leurs ventres des cuisses d'hommes, ce qui fait que nous ne permettons gueres aux Matelots de se baigner à la mer.

Le Porc-epic, est un poisson qu'on appelle ainsi, parce qu'il est effectivement comme le Porc-épic, armé de pointes, qu'il dresse lorsqu'il est poursuivi de ses ennemis.

L'on voit encore fort souvent dans ces mers des Spadons & autres tout à faits extraordinaires : le Spadon est fort gros & a une arrête sur la tête, faite comme un veritable sabre, dont-il se défend contre la baleine ;

nous en avons veu de nôtre Vaisseau combattre plusieurs fois.

Pour la chasse on y rencontre plusieurs perdrix , qui ont plûtôt la figure de nos tourterelles de France , que de perdrix ; elles perchent ordinairement sur les arbres ; des ramiers, des tourtes , des pintades , des perroquets, des agoutils, qui sont à peu près comme un lièvre : il y a des Isles où l'on trouve une infinité de bœufs , de cochons & chevaux marons dans les bois : les arbres , les plantes & leurs fruits , sont si extraordinaires , qu'ils meritent bien un memoire particulier.



MEMOIRE

MEMOIRE

TRESEXACT

*Des Arbres & des Plantes les plus curieuses de l'Amérique, avec leurs qualités.*

**A**RBRE de bois à Enyvrer, les Ameriquains se servent de ce bois pour enyvrer les rivieres lors qu'ils veulent en pêcher le poisson.

Franchipanier rouge, est un arbre laiteux, dont chaque bout de branche est garni d'un gros bouquet de fleurs, qui dure presque toute l'année en l'Amérique; sa vertu est de guerir toutes sortes de ruptures.

Franchipanier à fleurs blanche, est aussi laiteux, qui raporte une même fleur que le rouge, & des feuilles différentes, faites comme un poignard.

Poirier

Poirier d'Amerique , est un arbre dont la fleur est en entonnoir violette , & les feuilles comme celles du poirier de France.

Le Cocoyer ou le grand Palmier , le petit Cocoyer , deuxiême espece , raporte les petits cocos dont l'on fait les tabatieres.

Le Palmiste épineux de la grande espece.

Le grand Chou Palmiste , est un arbre comme un des plus grands sapins & très droit , c'est au sommet de cét arbre que se trouve le choux dont nous voulons parler ; pour l'avoir on coupe l'arbre , & le fruit qui est proprement le cœur se trouve à l'extremité.

L'Atanier , est une espece de Palmier dont les feuilles sont faites en éventail , & qui raporte un bouquet de graines dont-on fait en Europe de très beaux chapelets.

Le Corrosolier , est un arbre qui vient de la hauteur d'un poirier, qui

a les feuilles lifées & d'un vert brun, il raporte un fruit en cœur de bœuf de la grosseur d'un melon, garni de petites pointes ; sa pelure est d'un vert brun, sa chair une espece de crème, garnie de graines oblongues; cette crème est fort rafraichissante & d'un goût aigrelet.

Le Calbasier de Guinée, est un arbre qui devient gros comme les plus gros noyers, les feuilles pas tout-à-fait si larges ; il raporte une grosse gourde couverte d'un velours vert brun, elle est remplie d'une chair pateuse dont le goût approche du pain d'épice, & garnie de graines noires fort dures, faites en petit rognon; ces gourdes lorsqu'elles sont vidées proprement, ont la qualité de bien conserver le vin que l'on y met.

L'Anana, voyé page 57.

Le Bois Immortelle, est un arbre qui a les feuilles faites à peu près comme un fer de sponçon, d'un vert

jaune ; il raporte les gros poids rouges que nous voyons servir en France de chapelets ; la deuxième peau de cette plante est très propre pour arrêter le sang.

Le Myrthe d'Amérique , est un très bel arbrisseau , dont les feuilles sont fort étroites , de l'odeur du Myrthe.

La Lienne Triangulaire , est une plante dont le corps est une chair fibreuse qui court sur les arbres , où quand elle n'en trouve point , elle monte en pyramide ; elle rapporte une fleur en houe de mulet , & du pistile vient un fruit rouge foncé , garni de grosses épines de la même matière ; cette pomme a un goût aigrelet , & garnie de petites graines noires : la Lienne est le contrepoison le plus assuré contre le Machenillier.

Le Machenillier , est un arbre qui devient haut comme nos chesnes , & d'un très beau bois ondé comme

le noyer, il raporte un fruit semblable à la pomme d'api, & même plus belle, qui a l'odeur très agréable; ce fruit est un très cruel poison & le plus fort de toute l'Amerique.

Tous les Orangers differents..

L'Oranger de la Chine.

L'Oranger doux.

L'Oranger aigre.

Le Limon.

L'Oranger de Chadec.

Le Citronnier.

Le Flambeau ou Cerus, est une plante qui est faite en flambeau, qui a huit angles, garnis d'épines fort piquantes faites en étoiles; la piqueure quoique peu dangereuse en est fort brulante; la chair de cette plante est à peu près comme celle d'une citrouille, mais d'un goût sauvage.

Meloxardus, ou tête d'Anglois, est une plante faite en dôme & angulaire, tous ses angles sont garnis d'épines, disposez en étoile comme

celle du Cerus ; sur son sommet il vient une espece de tête cotoneuse & rouge , garnie de petites épines délicates, couleur de corne rousse ; il sort de ce coton de petites fleurs découpées en cinq parties , qui étant passées produisent un fruit qui reste une couple de mois dans ce coton , & au bout de ce tems il sort comme s'il partoit d'un ressort ; ce fruit est fait en cœur , d'un rouge pâle , garni d'une chair blanchâtre & de petites graines fort noires ; la chair de la plante est comme celle de la citrouille , mais d'un goût sauvage ; sa propriété est comme celle du Cerus , très propre à dissoudre les pluresies qui ne sont pas tout-à-fait formées ; l'on en trouve une infinité dans l'Isle de saint Christophe.

Le Grenadier du bresil qu'on trouve à la Guadaloupe , est d'un pied & demi d'hauteur , & rapporte ses fleurs de même : les Grenades en sont plus petites que les nôtres & le

goût plus aigrelet ; on l'estime fort pour rafraichir dans les fièvres.

La Plante dediée à Monsieur Fagon, vient comme le noisetier, rapporte ses feuilles étroites, longues & crenelées, la fleur est jaune & en cloche, son pistile rapporte une gouffe remplie de graines, attachez sur une cloison que l'on trouve dans le milieu du cilique ; cette plante est propre pour faire des bosquées & des palissades.

Le Chapelet, est un moyen arbre qui a ses feuilles attachées sur de longues queueës & lisées, il rapporte une fleur blanchatre en troupe, & du milieu sort un cilique, qui étant mûr s'ouvre & fait voir des graines noires, plates & ovalles, dont les Religieuses font des chapelets.

Le Figuier d'Inde, est une plante qui a une tige fort haute & d'une chair extrêmement tendre & poreuse, à l'extrémité de la tige il sort des feuilles qui ont quatre, cinq, six,

sept, & jusqu'à douze pieds & plus de hauteur, sur un pied ou quatorze ou quinze pouces de largeur ; du milieu il sort une grappe qu'on appelle regime dans le pays, qui raporte des figues de la figure d'un concombre ; ce fruit est composé d'une chair blanche d'un goût sucré, sa peau est épaisse comme celle d'un gan, qui s'enleve de dessus fort aisement ; ce qu'il y a de plus particulier dans ce fruit est que lors qu'on le coupe en deux en quelque endroit que ce puisse être, vous voyez sur les fractions un Crucifix parfaitement bien dépeint ; c'est ce qui a fait, avec la grande feuille, que les anciens l'ont nommé figuier d'Adam, attendu qu'il n'étoit pas possible qu'il peut se couvrir avec les feuilles de nos figuiers de l'Europe.

Le Bannanier, est une autre espece qui raporte ses fruits plus longs à cinq angles, ce n'est pas qu'il y a des figuiers qui raportent des fruits

de la même figure, mais pas si long.

L'Amourette, est une espèce d'Acacia qui raporte de gros bouquets de fleurs blanche qui ont beaucoup d'odeur, on l'a nomme ainsi parce qu'on ne peut s'en aprocher sans se bleffer.

La Cardinalle, est une plante dont les branches viennent en façon de corail d'un beau verd, ses feuilles sont arrangées simetriquement deux à deux sur chaque branche; elles sont extrêmement épaisses, oblongues & remplis d'un lait fort costique, aussi-bien que tout le reste de la plante; elle raporte à l'extremité de la branche un gros bouquet de fleurs rouges, de la figure de certaines têtes qui sont aux ornemens d'architecture, d'où il fort de la bouche un paquet de flèches qui sont autant d'étamines, le pistile produit un fruit triangulaire qui contient trois graines, brunes tachées.

Le Genippa, est un arbre gros  
comme

comme nos pommiers, & qui rapporte une pomme de laquelle les Américains se servoient pour attraper les François, en les frotans & les rendans noirs pour neuf jours, quelques choses qu'ils pussent faire pour ôter cette couleur: on écrit encore avec le jus de ce fruit, & au bout du même tems ce qui est écrit disparoît.

*Cannes de sucre & la maniere dont on le fait.*

**C**E sont des roseaux sucez & noueux, remplis d'une matière blanchâtre que l'on presse entre des tambours de moulins, qui rendent une liqueur blanchâtre comme l'eau de chaux; on lui donne une cuisson forte, après quoi on la met dans des formes de terre, ce qui fait le sucre brut, & pour le blanchir, on prend une terre grasse qui est proprement la terre à potier, que l'on

lave bien & que l'on rend très liquide, puis on l'étend sur la superficie de cette forme ; l'humidité qui sort de cette terre entraînant tout l'impur du sucre, & le rend blanc comme nous le voyons ; c'est ce que nous appellons cassonade en France, & quand il est en pains, on l'appelle sucre terré ; puis si on veut le rendre tout-à-fait beau, on le raffine ; il y a des raffineries aux Isles, & en France une grosse quantité ; il reste dans ces roseaux après que le jus en est sorti des fibres, & ces roseaux brisez dans le moulin, servent à faire cuire les sucres, même à la place de bois ils produisent un feu très ardent.

Le Chataigner d'Amerique, est un arbre puissant comme nos chesnes de France & d'une hauteur extrême, ses feuilles sont à peu près semblables à celui d'Europe ; à l'égard des fleurs elles sont faites en cloche, d'un pouce & demi au moins de dia-

mètre, & autant de profondeur, elle a une petite odeur de la jonquille : quand cette fleur est passée, il vient un fruit gros comme le poing & plus qui est garni de pointes comme le Chaitaigner de France, & le dedans est rempli d'une noisette d'un rouge aurore.

Le Bois-d'Inde, est un arbre dont les feuilles sont oblongues, & ont le goût du girofle ; c'est un des plus beaux arbres de l'Amérique ; sa qualité est lorsque l'on le met dans la bouche, il fait jeter beaucoup d'eau & fortifie l'estomac, l'échauffant benignement,

Le Carata, est une des plus belles plantes de l'Amérique, il est fait comme l'Aloë de France, mais raporant ses feuilles de vingt & trente pieds de longueur, tous ne viennent pas de cette grandeur ; il y a des peuples qui se servent de ses feuilles pour faire des cordages, & même presque tous les sauvages de l'Amérique : il

fort du milieu une tige grosse comme la cuisse & haute quelquefois de quarante pieds , autour de laquelle il y a un nombre de branches garnies de fleurs ; il s'en trouve de rouges & de jaunes, le jus de cette plante est parfaitement bon pour la fièvre ; toutes les feuilles sont garnies à leur bord d'arâtes très piquantes.

Le petit Carata , apporte des feuilles fort étroites en comparaison de l'autre & fort minces , n'étant pas larges au plus de deux pouces , & garnies d'arâtes beaucoup plus piquantes ; il raporte son fruit même dans le pied, sur les feuilles qui touchent en bas ; ce fruit est gros comme le pouce & long d'un doigt , il a un petit goût aigrelet qui fait plaisir.

Le Goïavier , est un arbre qui vient haut comme nos poiriers , ayant l'écorce fort mince ; il a des feuilles oblongues & d'un vert brun rude ; sa fleur est semblable à celle de la rose muscade & en a l'odeur , lors-

qu'elle est passée il vient un fruit de la grosseur d'un citron, qui a une espece de petite couronne à peu près comme celle de nefle, mais beaucoup plus petite; sa couleur dans le commencement est d'un vert brun, mais à mesure qu'il meurit il devient jaune, ayant le goût de la framboise lorsqu'on le met dans la bouche, mais étant un peu échauffé, le goût devient plus fort & change; la chair de ce fruit est rouge, & remplie de pepins triangulaires, extrêmement durs.

L'Acajou, est un arbre fort singulier en ce qu'il raporte des pommes & des noix à la fois, cét arbre devient haut comme nos pommiers de France, ces feuilles sont larges ordinairement d'un pouce & demi, il raporte des bouquets de fleurs violettes, qui viennent dans la suite une pomme très belle, d'une couleur vermeil d'un côté, & d'un jaune aurore de l'autre; au bas de cette pom-

me il y a une noix d'une figure de rognon, dans laquelle il se trouve un cerneau, qui estant rôti sur le charbon, est du moins aussi délicat que ceux d'Europe; dans les coques des noix il y a une huile costique, qui est très propre pour faire perir les corps des pieds, ce qu'on fait de la sorte, on ouvre la noix, & après avoir coupé le plus près qu'il est possible le corps sans s'incommoder, on fait chauffer la coque de noix, & de l'huile qui paroît sur l'extremité on en frotte le corps, se donnant bien de garde de froter à côté, d'autant qu'on pourroit s'incommoder; j'en ay apporté en France, qui ont fait ce bien à bien du monde.

La Madrepore, est une plante Marine, on nomme aussi toutes les plantes qui viennent au font de la mer, & Maritimes celles qui se trouvent au rivage; c'est une pierre blanche qui vient en arbrisseau, percée

de toutes parts fort agréablement.

Lis Rouge, vient d'un oignon que l'on trouve dans les ravines de la Guadeloupe, ses feuilles sont longues d'un pied & demi, & larges d'un bon pouce, & d'un vert foncé; il sort du milieu de ses feuilles une tige en siboule, haute de deux pieds, au haut de laquelle il vient ordinairement trois fleurs d'un rouge très éclatant; il fut présenté au Roy l'année dernière, le deuxième Juillet, par le Sieur Dulignon Arboriste du Roy, qui a fait deux ou trois voyages dans ces pays-là, pour apporter en France ce qu'il découvre de plus curieux; nous le passâmes des Isles dans nôtre Bâtiment, avec la plupart de toutes ces plantes que je décris, dont il a soin au jardin Royal à Paris, & qui réussissent fort bien.

Le Lis Blanc, se trouve dans les belles savannes de la Guadeloupe, il a les feuilles plus larges & plus hautes que celles du lis rouge, &

plus touffus ; elles sont d'un vert pâle , & taché quelquefois d'une petite bigarure verte ; il sort du milieu de ses feuilles une tige haute d'un pied & demi & quelque plus , à demi platte, au haut de laquelle se trouve un magasin garni quelquefois jusqu'à trente fleurons ; ses fleurs sont premièrement découpées en six parties , frisées comme du zelery ; du milieu de ce premier gobelet découpé , il en sort un extrêmement délicat à six angles , sur chacun desquels est un étamine ou petit marteau jaune qui contient l'odeur ; le pistille sort du milieu , & quand la fleur est tombée il donne un fruit ; l'odeur en est tout-à-fait douce , & approche de la Vanille.

La Sensitive, est un arbrisseau tout à fait curieux , il vient parfaitement bien en Europe aussi-bien qu'aux Isles , ses feuilles sont arrangées avec beaucoup de simétrie , & lorsqu'on les touche elles se ferment très promp

tement, suivant que le temps est beau, & peu après revient dans son même état.

Le Cacao, ne vient que dans les lieux humides, & peu exposez au soleil; l'arbre qui le produit est petit, son fruit est long & gommelé comme un concômbre; lorsqu'il est mûr on le ceuille & on le laisse secher pendant quelque tems, ce n'est proprement qu'une écorce comme celle de la Grenade, qui contient vingt - cinq ou trente de ces féves dont on fait le Chocolat, on en debite beaucoup plus dans l'Amérique que par tout ailleurs, & les Creoles des Isles ne s'en sçauroient passer, ils aimeroient mieux se priver de toutes choses plutôt que de n'en pas prendre une ou deux tasses tous les matins.

Pour cultiver les Plantes des Isles promptement, il faut faire une couche de fumier de cheval, & mettre du terro dessus, le laisser pendant

huit ou dix jours sans rien mettre dessus, après quoi vous mettrez vos grennes dans des pots remplis de terre, vous les arrosez & prenez garde que la couche ne soit point trop chaude, ce qui brûleroit les plantes, & quand les graines commencent à paroître vous les couvrez de cloche de verre ou de pajaçons pour les garantir de l'ardeur du soleil, & des nuits froides du printemps, & quand les plantes sont fortes vous les transplantez dans d'autres pots, & réchauffant vôtre couche, ou faisant une nouvelle dont vous laissez passer le grand feu comme nous avons dit, vous mettez vos pots dessus la couche enterrez dans du terre, prenez bien garde sur tout que la couche ne s'échauffe trop, & pour lors vous donnez du jour aux pots.





DEPART DU FORT

ROYAL

POUR ALLER PRENDRE

POSSESSION DE L'ISLE

SAINT CHRISTOPHE.

*Mercredy 15. Janvier 1699.*

**N**OUS appareillâmes sur les huit heures du matin du Fort Royal, & nous mouillâmes à onze heures du soir le même jour dans la rade du Fort saint Pierre, dont j'ay parlé ci-devant, par les trente-cinq brasses fond sable, l'Amiral y vint mouiller aussi; il fut salué de tous les Vaisseaux Marchands, auxquels il rendit le salut de neuf coups de canon.

Vendredi seize Janvier, nous embarquâmes une compagnie d'infanterie pour saint Christophe, & le Commandant tira un coup de canon & mit pavillon.

Dimanche dix-huit, nous fûmes sous voiles à huit heures du matin, la Renommée, l'Aigle, le Neptune qui sert de patache aux Isles & nous, suivis de douze ou quinze Barques pour passer les troupes & les habitans de la colonie: il y avoit quatre compagnies d'infanterie, nous embarquâmes dans nôtre bord du bois de quoi faire leurs cases, & les hardes d'une grande partie des habitans, Monsieur le Cénéral & Monsieur l'Intendant s'embarquerent sur les dix heures dans la Renommée, au bruit du canon des Forts & de tous les Vaisseaux Marchands mouïlliez à cette rade.

Lundi dix-neuf, nous fûmes pendant 24. heures sous l'Isle de la Dominique, qui est habitée par des

fauvages, que l'on nomme Caraïb-  
des.

*Des Caraïbdes ou Sauvages.*

**Q**UAND les Isles Françoises de l'Amérique tomberent dans nôtre puissance, nous ne voulûmes pas suivre l'exemple des Espagnols, qui ont toujours exercé envers eux une cruauté inouïe, en les exterminant par toutes sortes de manieres : les François se contenterent de se rendre maître des Isles qui leurs convenoient, & leurs dirent qu'ils en prisonnerent deux ou trois où ils vivoient à leurs manieres, & pourroient faire tout ce qu'ils jugeroient à propos ; ils choisirent la Dominique & saint Vincent, où ils sont encore en grande quantité.

Ces sauvages Caraïbdes sont d'une couleur olivâtre, les cheveux noirs longs & plats ; ils vont tout nuds à la reserve d'une petite piece de co-

ton large de quatre doigts pour couvrir leurs nudités ; les femmes se servent d'un morceau de toile d'un demi pied en carré , il y en a beaucoup de l'un & l'autre sexe qui sont tout-à-fait nuds ; ils se colorent le visage avec du rocou, & se couvrent les bras & les jambes de plusieurs tours de rassades, ils se percent même ordinairement l'entre-deux des narines pour y en pendre quelques grains.

Ils sont d'une adresse si grande à tirer de l'arc dont ils se servent également à la chasse & à la pêche, qu'il ne manque aucun oiseau n'y poisson : ils travaillent fort proprement en Amacs qui sont leurs lits, & ceux de presque tout le même peuple des Antilles ; ce sont des pieces de coton fort longues & fort larges, que l'on plisse des deux cotez & que l'on attache au plancher à deux cloux, ils se mettent dedans, cela est tout-à-fait commode & fort frais.

Ils travaillent auffi fort délicatement en paniers Caraibdes, qui font faits d'une maniere qu'ils s'emboient l'un dans l'autre, c'est-à-dire, les deux parties dont ce panier est composé, de sorte que l'eau n'y peut pénétrer, rien n'est de plus propre & de plus commode pour mettre du linge.

Leurs Couys ou Callebasse font vernis de plusieurs couleurs qui ne s'en vont point à l'eau, & tourne avec une adresse admirable; quoique ces peuples soient si adroits, ils font d'une si grande paresse qu'ils ont toutes les peines du monde à se mettre entrain de travailler, ils ne songent en aucune maniere à l'avenir, toujours couchés dans leurs amacs, dont-ils ne sortent que lorsque la faim les presse, pour lors ils vont à la pêche pendant que leurs femmes leur font de la cassure; ils pêchent dans de petits canos qu'ils font d'un tronc d'arbre qu'ils creu-

font , élevant dans le milieu un bâton pour servir de mast quand le vent est petit , mais s'il est trop fort ou contraire , ils rament de bout avec des rames de quatre & cinq pieds de longs , dont le bout est aussi large qu'une assiette : leurs commerce est de paniers Caraibdes , de perroquets d'amacs qu'on leurs troquent avec du fer , des couteaux , de la rasade & de l'eau-de-vie ; ils me noient à mon avis la vie du monde la plus heureuse avant qu'ils connussent les Européens , car ils n'étoient inquietez d'aucune chose , ils n'avoient point besoin d'habits puisqu'ils étoient comme alors toujours nus ; de vivres , la terre & la mer leurs en fournissoient quand ils en avoient besoin , & ce n'est que depuis qu'ils ont quelque commerce avec les François , qu'ils commencent à travailler pour avoir de l'eau-de-vie à laquelle ils prennent tant de goût , qu'il n'y a rien au monde qu'ils ne fassent

fassent pour en avoir , & pour gagner quelque argent afin d'en acheter ; le R. P. Jesuite même qui est dans leurs Isles pour tâcher à en convertir quelqu'uns , n'a rien qui les engage plus à venir entendre ses Prédications que cette liqueur , il arrive même fort souvent que ces malheureux se font baptiser cinq ou six fois différentes pour en avoir , ces bons Religieux ne pouvant pas les reconnoître : c'est quelque chose d'incroyable de voir le zele & l'affection avec laquelle travaillent ces Missionnaires à les tirer de leurs idolatrie , s'exposant à toutes sortes de dangers & de fatigues , avec un courage & une constance à l'épreuve ; il y en eût même un il y a deux ou trois ans qui étant à la Dominique dont je parle , & n'ayant plus d'eau-de-vie , reconnut un sauvage qui vouloit se faire baptiser pour en avoir , & qui l'avoit déjà été , le bon Pere voulut lui remontrer son cri-

me, ce qui éleva une telle sédition qu'ils le tuerent sur le champ & le mangerent aussi-tôt : ils adorent un animal la plupart que l'on nomme Agouty, qui sont comme j'ay dit, les lièvres de ce pays-là ; les plus spiritualisez d'entre eux disent qu'ils reconnoissent un Estre des Estres, à qui ils n'osent pas elever leurs adorations, & que ne connoissant pas dans la nature un animal plus parfait que cét agouty, il lui font leurs hommages par rapport au Createur : ils logent dans de grandes cases plusieurs familles ensemble, qu'ils appellent carbets, dont chacun à son capitaine : je ne sçay si j'ose dire une chose assez particuliere & que j'asseure cependant être très veritable ; lorsqu'ils apprennent que leurs femmes est accouchées, ils s'en vont au plûtôt à leurs maisons, se bandent la tête, montent dans leurs amacs, & se plaignent comme s'ils étoient eux-mêmes en mal d'enfans

où ils reçoivent les visites de leurs voisins, qui tâchent à les consoler de leur maladie imaginaire, pendant que leurs femmes les servent, ils en sont si jaloux qu'ils ne manquent pas de les poignarder au moindre soupçon; ils ont entre-eux plusieurs festes où ils s'invitent d'un carbet à un autre, parez de couronnes de plumes, & passent toute la journée à danser & à boire d'une liqueur qu'ils appellent ovicou, composée comme je croy déjà l'avoir dit de patates, de cassaure & quelques fruits qu'ils mettent bouillir ensemble; lorsqu'il meurt quelqu'un d'eux ils l'enterrent dans le carbet & s'enyvrent autour avec leurs ovicou, sans faire d'autres cérémonies: les Caraïbes de la Dominique & de S. Vincent sont fort bons amis des François, & vivent avec une si grande union, que lorsqu'ils attrapent quelques Anglois ou Espagnols qu'ils croyent encore être nos ennemis, ils

les massacrent & les mangent sans remission, & sans que les François puissent eux-mêmes leurs faire donner quartier; il y a toujours un R. P. Jésuite, comme j'ay dit, qui fait son possible pour les tirer de leurs superstitions, qu'ils écoutent avec assez de tranquillité, mais ils en profitent très peu; il y a même un fort honneste homme dans les Isles, qui jouit de très gros biens & qui n'a point d'enfans, il se fait un plaisir d'employer une partie de ses revenus depuis vingt ou vingt-cinq ans, à en élever lorsqu'il peut en avoir de l'âge de quatre ou cinq ans, dans la Religion Catholique Apostolique & Romaine, il les habille, leurs apprend nôtre langue, à lire & à écrire; d'abord que ces petits sauvages ont l'usage de la raison, & qu'ils peuvent trouver quelque canot, ils se sauvent, retournent à leurs pays, jettent leurs habits, se mettans tous nus comme les autres, & préférans

leurs vies naturelle à tout ce que cét honneste homme peut leurs donner.

Le même jour Lundi neuf Janvier, nous mouillâmes à neuf heures du matin à la Guadeloupe fond sable, l'ancre de terre par quinze brasses, & l'ancre du large par quarante.

Mardi vingt Janvier, la Patache pour aller avertir les Anglois, que nous allions prendre possession de saint Christophe, fut detachée avec un Officier des Vaisseaux, d'abord que l'Officier nommé Mr. Desgas y fut arrivé, l'on lui fit dire de saluer le pavillon Royal Anglois, il envoya demander si on lui rendroit le salut coup pour coup, à quoi les Anglois répondirent que si il ne le faisoit pas on lui feroit faire de force, & que ce n'étoit pas l'ordre qu'on lui rendit coup pour coup; l'Officier très brave & très prudent prit aussi-tôt son parti, qui fut de lever l'ancre, & malgré leurs coups de canons il s'en revint.

Le même jour sur les quatre heures du soir nous levâmes l'ancre avec toute la Flotte, le Fort de la Guadeloupe salua Monsieur le Général de onze coups de canon, on lui rendit le salut coup pour coup.

Mercredi vingt-un, sur les six heures du matin nous étions par le travers de Monsarat, Isle Angloise, dont la pointe la plus au nord nous restoit au nord d'est, & la Rotonde petite Isle, remplie d'une infinité d'oiseaux que l'on nomme fols.

A midi la pointe de Nufves où se tient le siège de la Justice des Anglois, dont le Président en l'absence du Gouverneur commande absolument par routes les Isles Angloises, nous restoit au nord-ouest, quart d'ouest; nous passâmes au large de cette pointe environ une lieue, à cause des caies qui s'étendent à une lieue au large; après avoir paré la pointe nous rangeâmes assez près la terre, & vîmes deux Vaisseaux mouil-

lez à la grande rade de Nufac dont il y en avoit un de quarante à quarante-quatre pieces de canon, & l'autre de vingt à vingt-quatre, il y en avoit plusieurs à l'ancre dans la petite rade qui est fort près de terre; il y a un Bourg qui paroît très considerable, tant par le nombre des maisons, que par sa situation avantageuse.

Le Fort qui est en entrant mit pavillon Royaliste, & tira six coups de canon à balle sur nôtre Commandant pour l'obliger à saluer, ce que l'on eût garde de faire, il étoit de l'avant nous & un peu sous le vent, il n'y eut point de boulets qui portât; quand nous fûmes par le travers de ce Fort, il nous en tira deux, dont un tomba à deux ou trois brasses de nôtre avant.

Le même jour nous mouillâmes dans la rade du quartier François de saint Christophe, sur les quatre heures après midi, par les huit'brasses

d'eau, fond sable grisâtre, & un peu vaseux.

Jeudi vingt-deux, les deux Frégates qui étoient moullées dans la grande rade de Nufves, vinrent mouiller ici, la plus grande en avant de nôtre Commandant & l'autre en avant du sien.

Le soir sur les deux heures, Mr. nôtre Général & Mr. l'Intendant descendirent à terre pour prendre possession du quartier François.

Le canot étant débordé, la Re. nommée les salua de onze coups de canon, l'aigle de neuf, nous de sept & la Patache de cinq, accompagnez de plusieurs Vive-le-Roy.

Monfieur le Général fit descendre avec lui une compagnie d'infanterie.

L'ordre du Roy d'Angleterre étoit qu'on rendit l'Isle en l'état qu'elle s'étoit trouvée lors du traité de paix; pour lors toutes les maisons étoient en bon état, & ce n'est que depuis quatre ou cinq mois qu'ils l'ont toute démolie

démolie & entierement ruinée de fond en comble, à la reserve de l'Eglise & de la Maison des R. P. Jesuites qui éviterent par argent une pareille destinée ; cependant Mrs. du Conseil Anglois vouloient qu'on leurs donnât un reçû, où il ne parût point qu'on eût endommagé l'Isle, enfin une quittance générale, cequi fit que l'on protesta aussi-ôt contre eux, cela les fit si bien réfléchir, qu'ils renvoyerent la chose au lendemain ; Monsieur le Général & Mr. l'Intendant, avec tous les Officiers & les troupes rembarquerent.

Vendredi vingt-trois Janvier, sur les cinq heures après midi, Monsieur Demblimont & Mr. Robert descendirent à terre, tous les Vaisscaux les saluerent de cinq fois Vive le Roy ; on convint avec les Anglois qu'on leurs donneroit un reçû de l'Isle en l'état où on l'a trouvoit, se reservant de demander au Roy d'Angleterre le dédommagement, & les

fix pieces de canon qu'ils nous y avoient enlevées.

Sur les quatre heures leurs troupes défilèrent, & on arbora à terre le pavillon François, on chanta le Te Deum, la Renommée salua de onze coups le pavillon, l'Aigle de neuf, nous de sept & la Patache de cinq.

La Fregatte Angloise de quarante quatre pieces qui étoit leur Commandant, appareilla aussitôt qu'elle vit hisser à terre nôtre pavillon, l'autre Fregatte Angloise étoit partie dès le matin; dès que cela fut fait on mit à bord de l'Amiral un pavillon blanc, au bout de la verge du petit hunier, pour faire connoître aux habitans qui étoient dans les barques qu'ils pouvoient mettre à terre.

Il mouïlla la veille sur les dix heures du matin trois Navires à la rade de Nusve, dont l'un portoit pavillon carré au mast d'Artimont, ils devoient aller à la Jamaïque, nous

nous attendions qu'il leurs prendroit fantaisie de venir nous demander le salut, où peut être d'entreprendre quelque chose, tous les Vaisseaux se disposerent à les recevoir.

Le même soir nous débarquâmes une des compagnies que nous avions à bord, & le Mardi d'après nous en débarquâmes une autre qui devoit aller à la pointe des sables tenir garnison; c'est un quartier qui est à l'extrémité de l'isle, du côté du nord-ouest, à une portée de fusil de celui des Anglois, n'y ayant pas une maison sur pied dans tout le quartier François; on logea toutes les troupes dans l'Eglise en attendant que l'on eût dressé le camp pour les soldats, que l'on traça en quarré devant l'Eglise; tout le monde commença à travailler à se loger & à relever ses maisons.

Samedi vingt-un Février, depuis le vingt quatre Janvier jusqu'au vingt un Février il ne se passa rien digne

de remarque.

Le Profond vint mouïller en cette rade, Mr. de Galifay qui en étoit Capitaine fit mettre pavillon Anglois lorsqu'il fut par le travers de Nusves, étant entre les deux Isles il le fit serrer & mit pavillon François à la place, le Fort de Nusves lui tira quatre coups de canon quoi que de fort loing, le Président qui commandoit à l'absence du Général Anglois, fit aussi-tôt appareiller une Fregatte qui étoit en rade pour courir après, croyant que ce fut un forban; le Capitaine de cette Fregatte voyant que le Profond avoit mouïlle ici écrivit à Mr. de Pontac nôtre Amiral pour sçavoir ce que c'étoit & lui dire que si ce n'étoit pas un forban leurs pavillon étoit insulté.

Mr. de Pontac désavoïa cette action & excusa le mieux qu'il put la faute de Mr. de Galifay, cependant il voulut bien témoigner aux Officiers qui lui étoient venu porter la

lettre qu'ils étoient trop délicats sur ce qui les regardoit, il ajoûta même qu'ils laisseroient des personnes qui ne voudroient avoir aucun bruit avec eux, & qu'il étoit bien aise de faire sçavoir à Mr. le Président que si ou le vent, où quelque hazard le jetoit sous leurs canon & qu'on lui tirât, qu'il mettroit côté en travers & verroit qui tireroit le plus juste.

Dimanche vingt-deux Février, on benit l'Eglise de saint Christophe, tous les soldats étant logez dans leurs tentes; on les fit mettre tous sous les armes & tirer plusieurs décharges de mousqueterie, le R. P. Gombault Superieur Général des Jesuites de toutes les villes, fit une très belle harangue à Mr. le Général & après à toute l'assemblée, ensuite dequoi on chanta une grande Messe & à l'élévation la mousqueterie & les canons de tous les Vaisseaux tirent plusieurs coups.

Lundi vingt-trois Février, un Na-

vire Marchand qui étoit venu pour prendre les paquets de Mr. le Général & Mr. l'Intendant en passant pour aller en France, appareilla & fit route pour débouquer, Monsieur Defaiette Enseigne de Vaisseau sur l'Aigle, fut chargé des paquets pour les porter en Cour; il s'embarqua & salua Mr. de Pontac de cinq coups de canon, auxquels on répondit par trois.

Le même jour le Profond mit à la voile pour saint Domingue.

L'Aigle appareilla le lendemain sur les onze heures du soir pour la Martinique, y prendre des vivres, raccommoder son Beupré, qui avoit consenti & parti pour Tabac, afin d'y planter la Croix & chanter le Te Deum, pour que nuls autres que nous n'allassent s'y établir.





DEPART DE SAINT  
CHRISTOPHE  
POUR LA MARTINIQUE

*Mardi 4. Mars 1699.*

**S**UR les onze heures du matin l'Amiral tira un coup de canon, leva son ancre d'affourche, & nous pareillement.

Mr. le Général & Mr. l'Intendant dînerent à nôtre bord, si-tôt que Mr. de Pontac vit que Mr. d'Emblimont arrivoit il amena sa flamme & nous l'arborâmes ; la Renommée la salua de sept coups de canon, auxquels nous répondîmes par sept autres, un moment après Mr. Robert l'Intendant alla dîner avec Mr. de Pontac, nous lui fîmes tirer pour salut onze coups de canon & criâmes sept fois

Vive le Roy ; nous en tirâmes treize lorsque Mr. le Général s'en alla de nôtre bord & reïterâmes le même nombre Vive le Roy.

Le Commendant tira sur les trois heures un coup de canon, défrêta son petit hunier, & nous fûmes sous voiles, sur les six à sept heures on embarqua la Chaloupe & le Canot avant d'appareiller de la rade de S. Christophe.

Mercredi onze Mars, nous arrivâmes à la Guadaloupe, & Mr. le Général & Mr. l'Intendant décendirent à terre sur les quatre heures au bruit du canon de la Renommée & du Fort de la basse terre.

Le Commendant envoya sa Chaloupe en nôtre bord pour nous empêcher de mouïller, & pour nous dire de mettre nos passagers à terre & d'aller mouïller à l'ancre de la plaine qui est à sept lieues de la rade au nord nord-ouest, lieu très propre pour faire de l'eau & du bois.

Du moment que nous y eûmes affourché, on envoya la Chaloupe à terre avec du monde pour couper du bois, on leurs fit une tante pour y coucher, nous y fimes six chaloupées d'eau & vingt tonneaux d'eau.

Samedi quatorze Mars, le Commandant tira le soir le coup de partance, & nous embarquâmes tout nôtre monde, & nous appareillâmes le lendemain sur les sept heures; nous fîmes toute la journée à courir bord sur bord pour gagner le mouillage de la basse terre.

Dimanche quinzième Mars, nous mouillâmes la nuit passée à minuit dans la rade de la basse terre de la Guadeloupe, par les vingt trois brasses d'eau bon fond.

Mercredi dix-huit Mars, sur les deux heures, le Commandant tira un coup de canon pour appareiller, & défrêta son petit hunier; vers les quatre heures il en tira un autre pour presser les passagers de s'embarquer.

Mrs. le Général & l'Intendant sur les six heures & demie s'embarquerent au bruit du canon du Fort & de tous les Vaisseaux Marchands.

La Renommée fut sous voile à sept heures & demie, & nous sur les dix heures du soir, la mer étoit fort calme.

Jeudi dix-neuf Mars, nous mouillâmes à la rade du Fort saint Pierre, entre neuf & dix heures.

Nous apprîmes en arrivant que depuis nôtre départ l'on avoit pendu quelques hommes, & condamné d'autres aux galeres, de ceux qui étoient venus dans un Forban mouiller au Fort Royal.

Ce Vaisseau avoit été enlevé à S. Malo il y a quatre ans, si-tôt qu'ils avoient fait quelques prises, ils obligoient leurs prisonniers de choisir, ou d'être jettez sur le champ à la mer, ou de prendre parti parmi eux; & à leurs places ils envoyoient de leurs gens dans leurs prises, ce qui

les a perdu ; parce que n'étant plus resté à la fin que cinq ou six de leurs ancien équipage , ceux qui n'avoient pris le parti de Forban que malgré eux , & qui ne vouloient pas risquer plus long-tems la corde , chercherent l'occasion de se saisir de ces cinq ou six hommes qui restoient , & prirent la resolution d'aller mouiller au premier Port qu'ils pourroient trouver , ce qu'ils executerent heureusement & vinrent au Fort Royal.

Mr. de Guittaud Lieutenant au Gouvernement Général, Commandant en l'absence de Mr. d'Emblimont, se doutant qu'il y avoit quelque anguille sous roche, leurs donna ordre de porter eux même au Fort tout ce qu'ils avoient dans leurs bords , & les fit en même tems arrester.

Le Conseil souverain de la Martinique envoya les interroger , & comme ils avoient tous fait serment de ne se point découvrir , ils dirent

tous la meme chose , avec tant de conformité que l'on ne les jugea dignes d'aucun châtiment , jusqu'à ce que par malheur pour eux , un mauvais bossu dit qu'il avoit quelque chose qu'il ne pouvoit s'empêcher de dire : il déclara que ce Forban étant un jour allé à une rade Angloise , l'Amiral qui y étoit mouillé lui tira un coup de canon pour le faire venir à son bord , quand il y fut l'Anglois lui demanda où étoit sa commission , le Fourban répondit qu'il l'avoit dans son coffre , & que s'il lui plaisoit lui donner du monde il la remettrait aussi-tôt entre leurs mains qu'il seroit à son Vaisseau ; le Capitaine Anglois voyant un homme d'apparence & qui n'avoit pas l'air de ce qu'il étoit , donna facilement dans le panneau ; il y envoya un Officier de son Vaisseau avec trois hommes , qui ne furent pas plûtôt à bord du Fourban qu'il appareilla , & après avoir ama-

ré ces trois malheureux, ils les jetterent inhumainement à la mer sans se laisser aucunement toucher par leurs prieres ; l'on travailloit au procez des autres lorsque nous arrivâmes.

Nous aprîmes encore dans ce tems l'a une autre nouvelle.

Il y a environ un mois & demi qu'un Vaisseau Portugais entra dans le cul de sac de la Trinité, qui est au vent de l'isle, il étoit monté par le fils du Maire perpetuel de Cadix, nommé Dom Nicolas de Rosa ; cét Espagnol commandoit auparavant un Gallion, avec lequel il étoit sorti de Cartagenne, & faisoit route pour l'Ahavanne, ville capitale de l'isle de Cube, lorsqu'il fut pris d'une tempeste si furieuse, que son Vaisseau, quelque manœuvre qu'il put faire, se perdit à la côte ; il eut cependant le bonheur de pouvoir sauver la plus grande partie de sa Carguaison qui étoit fort considera-

ble, il freta le Bâtiment Portugais dont je viens de parler, où il l'embarqua ; il étoit à trois ou quatre cens lieues de Cadix, quand il trouva les vents devers l'Est qui forcèrent d'une telle maniere, qu'après avoir tenu quelques jours, le Vaisseau largua & fit beaucoup d'eau, ce qui les fit résoudre d'aller chercher un Port pour se racommoder, ils vinrent comme j'ay dit ci-devant au cul de sac de la Trinité ; l'on jugea que ce Bâtiment n'étoit plus en état de servir, étant ouvert par tout & fort vieux.

Le tems qu'ils trouverent fut si rude qu'il y eût très peu de leurs équipages qui ne fit quelque vœu ; celui du Capitaine me paroît trop singulier pour pouvoir m'empêcher de l'écrire.

Il fit vœu qu'à la premiere terre où il auroit le bonheur de descendre il épouserait la premiere fille qu'il trouveroit à l'Eglise, telle qu'elle fût

à qui il feroit la fortune ; effectivement il n'eût pas mis plutôt pied à terre , qu'il s'en alla à l'Eglise , où il rencontra par bonheur pour lui la fille de Mr. le Vasseur , Doyen du Conseil souverain de la Martinique , âgée de quinze à seize ans , Demoiselle très jolis & très bien faite ; aussitôt qu'il l'eût apperçue il alla lui faire la reverence en criant voila ma femme , cette jeune Demoiselle fut toute étonnée , & tout le monde le prit pour un fol ; cependant il la fit demander dès le jour même à ses parens , qui honorez d'une telle proposition , se firent un grand plaisir de lui accorder : cét Espagnol s'étant fait connoître & tout le monde le connoissant pour homme qui avoit sept ou huit cens mil écus de bien : cette jeune fille étoit si contentre de se marier , qu'ayant appris qu'il y avoit deffense du Roy , sous de très grosses peines aux peres de marier leurs enfans dans les pays é-

trangers ; & apprehendant que cette affaire ne reufist pas, en conçût un tel chagrin qu'elle en tomba malade & ne reprit sa premiere fanté & sa joye ordinaire, que lorsqu'elle fut aſſeurée que Mr. le Général y conſentoit : le mariage ſe fit le vingt-troisième Mars 1699. le Capitaine Eſpagnol fit des nopces magnifiques, habilla même une partie de ceux qu'il avoit priez, acheta à ſa femme tout ce qu'il y avoit de plus beau dans l'ifle, dix ou douze Eſclaves & un Vaiſſeau pour ſ'en retourner enſemble à Cadix.

Il arriva pendant quinze jours que nous fûmes en rade, tous les jours des Navires Marchands de toutes parts, de Bourdeaux, de la Rochelle, de Nantes, de S. Malo, de Marſeille, du Havre de Grace, de Dunkerque &c. Nous allâmes mouiller le Dimanche 29. au Fort Royal, nous y rencontrâmes la Renommée & l'Aigle, qui étoit de retour de Tabag.

Sentiment



# SENTIMENT

Particulier des Habitans du païs  
sur l'origine & l'accroissement  
des Colonies Françoises, &c.  
en Amérique.

---

*De la naissance de la Colonie de  
l'Isle de S. Christophe premiere des  
Isles habitées par les François.*

**L**ES richesses prodigieuses que  
les Espagnols tiroient de leurs  
Colonies, fit naître à toutes les na-  
tions de l'Europe le desir d'en avoir  
leur part ; plusieurs âvanturiers à ce  
sujet équipèrent des Navires pour  
aller trafiquer avec les Sauvages ,  
mais l'Espagnol qui croyoit être le  
seul & legitime possesseur de ce grand

pays , se prévalant de la donation qu'Alexandre VI- en avoit fait au Roy Catholique , Ferdinand & Isabelle , l'an mil quatre cens quatre-vingt treize , pour y établir le Christianisme , s'y opposa de toutes ses forces & traita de pirates ceux qu'il trouva entre les deux tropiques : voila le sujet de la guerre dans les Indes occidentales.

Soit que les autres nations estimassent cette Donation frivolle , ou que ce fut par forme de reprefailles , elles resisterent aux efforts des Espagnols , & firent souvent de très riches prises sur eux ; cette petite guerre a duré jusqu'à ce que Dieu leurs eût inspiré d'habiter une si riche partie du monde , dont-il sembloit qu'il voulut priver cette nation ambitieuse , qui s'en est rendu indigne par les horribles cruautés qu'elle a exercé sur les Indiens ; cruautés si étrange , que le Pere Barthelemy de Las Casas , Evêque de Chiapa , Religieux de l'Ordre

des Freres Prêcheurs, assure comme témoin oculaire, que les Espagnols en quarante ans ont massacré cinquante millions d'hommes dans les Isles d'Hispaniola, de Cube & de saint Jean de Porteric.

Ce n'est pas que je veule nier que les François quoique moins cruels, n'ayent aussi exercé quelques actes de barbarie; mais l'on a remarqué que ceux qui avoient trempé leurs mains dans le sang de ces pauvres innocens, ont tous expié leurs massacres par la perte de leurs vies, où de leurs biens.

Entre plusieurs Capitaines qui tâchoient de faire fortune dans l'Amérique, un Gentil-homme nommé Desnambuc, cadet de la maison de Vauderope en Normandie, resolut de la tenter.

Il partit de Dieppe l'an 1625. dans un Brigantin, armé de quatre pieces de canon & de quelques pierriers, avec environ trente cinq hommes,

tous bons soldats ; arrivé aux Xaimans ; il fut découvert par un Gallion d'Espagne de quatre cens tonneaux, armé de trente pieces de canon, qui l'attaqua si brusquement qu'à peine Mr. Desnambuc eut le tems de se reconnoître, bien loing cependant de perdre courage, il se deffendit si vaillamment qu'après un combat de trois heures l'Espagnol fut contraint de l'abandonner, après avoir perdu la moitié de son équipage.

Cette victoire parut bien funeste à nôtre Gentil-homme, car après ce rude combat le Vaisseau ne fut plus en état de tenir la mer, ayant été dématé, désagrée de ses cordages, ses voiles en pieces, huit ou dix de ses hommes tuez, & la plus grande partie des autres blesez dangereusement : inspiré du Seigneur, qui sembloit l'avoir choisi comme le pere des habitans, & comme le fondateur des Isles Françoises ; il aborda

l'Isle de saint Christophe située comme j'ay déjà dit au dix-septième degré de latitude septentrionale pour y racommoder son Brigantin, & y faire pincer tous ses blessez par le Chirurgien qu'il avoit embarqué avec lui.

Il rencontra dans cette Isle vingt cinq ou trente François refugiez en divers tems & par différentes occasions, qui vivoient avec les Sauvages en grande union des vivres qu'ils leurs fournissoient fort liberalement: l'arrivée de ce Gentil-homme leurs donna beaucoup de consolation, ils vécurent avec lui sept ou huit mois, l'aimant comme leur pere & lui obeïssant comme à leur Chef: il receuilloit du tabac avec eux qui dans ce tems-là, valoit dans nos havres douze ou quinze francs la livre, pendant que l'on réparoit son Vaisseau, où qu'il trouvât quelque autre Vaisseau pour repasser en Europe.

Il faut ici remarquer qu'un Capi-

taine Anglois nommé Vvaernard, aussi maltraité par les Espagnols que Mr. Desnambuc l'avoit été, se jetta presqu'en même tems que lui dans saint Christophe. Cét Anglois vivoit avec les Sauvages en aussi bonne intelligence que Mr. Desnambuc, cependant ces barbares entrèrent en deffiance des uns & des autres, parceque dans un vin général qu'ils firent, le diable leurs persuada par la bouche de leur boyer ( j'expliqueray cette cérémonie par la suite ) que ces nations étrangères n'étoient abordées dans l'Isle que pour les massacrer tous cruellement, comme elles avoient tué leurs ancestres dans tous les pays qu'elles occupent; cet esprit de mensonge n'eut pas de peine à les porter à s'en deffaire en une nuit, ils choisirent pour cet éfet la pleine lune, & ils eussent infailliblement executé cette sanglante délibération, si la divine Providence n'eût détourné cet orage, permet-

tant qu'un sauvage pour quelque intérêt particulier vint découvrir aux François & Anglois le secret de ses compatriottes & leur attira le malheur qu'ils préméditoient, car nos François & Anglois détestans une si horrible conspiration les prévînrent chacun dans son quartier, & en une même nuit les poignarderent tous dormans dans leurs lits sans en excepter un seul, sinon quelqueunes des plus belles femmes pour en faire leurs esclaves; il y en eût cent ou six vingts de tuez; cela fait ces deux Capitaines Desnambuc & Vvaernard, concerterent ensemble sur le dessein qu'ils avoient d'abiter cette Isle, & après avoir projeté le partage des terres, ils partirent de l'Isle de saint Christophe presque en même tems, pour travailler à l'établissement de quelques compagnies qui pût survenir aux frais nécessaires.

Mr. Desnambuc chargea sa Barque de tabac & de tout ce qu'il put trou-

ver de plus curieux , arriva en France , où ayant beaucoup gagné sur sa marchandise , il arriva à Paris en fort bon équipage ; pour venir à bout de ses prétentions il fit en sorte par le moyen de ses amis , d'exposer à Monsieur le Cardinal de Richelieu , la fertilité de toutes ces Isles & les grandes richesses qu'on en pouvoit tirer , en quoi il reussi avec tant de bonheur que son Eminence approuvant sa proposition , permit l'établissement de la Compagnie de l'Isle de saint Christophe , le dernier jour du mois d'Octobre l'an 1626.

Cette Compagnie fut composée de personnes de haute qualité , & quoique le premier fond de chaque particulier ne fut que de deux mil livres , Monsieur le Cardinal y prenant plusieurs parts comme firent quelques autres a son imitation , il se trouva une somme capable de fournir à l'équipage de plusieurs Vaisseaux. Ces Seigneurs de la Compagnie

gnie donnerent Mr. de Rossey pour  
Collegue à Mr. Desnambuc, & après  
que tous deux eurent reçu leur con-  
gé en pareille forme, datté du qua-  
torzième Novembre 1626. & fait un  
traité qui portoit entre plusieurs con-  
ditions onereuses, que les habitans  
donneroient la moitié de leur travail  
ausdits Seigneurs de la Compagnie;  
ils leverent environ trois cens hom-  
mes qu'ils embarquerent dans trois  
Navires, équippez aux frais de la  
Compagnie, pour les mener à l'Isle  
de saint Christophe.

On ménaga si mal cent mil livres  
avancez pour cét embarquement,  
que nos gens n'eurent pas fait deux  
cens lieues en mer que les vivres  
leurs manquerent, & firent un voya-  
ge le plus malheureux qu'on ait ja-  
mais fait depuis que les Isles sont  
frequentées: ils arriverent à la poin-  
te de sable au commencement de  
May 1627. & débarquerent leur  
monde tout en desordre & dans un

si pitoyable état, que le plus fort d'entre eux avoit bien de la peine à se soutenir, la plûpart étoit à demi mort, couchez sur le sable sans aucun secours n'y spirituel n'y temporel, & ce qui est horrible à entendre, les Erables qui sont des animaux dont le corps semble n'estre composé que de deux mains, tronquez par le milieu & rejointes ensemble; car des deux côtez vous y voyez les quatre doigts & les deux mordans qui servent comme de pouce, tout le reste du corps est couvert d'une écaille large comme la main relevé en bosse, audevant de laquelle sont enchassez deux petits yeux longs & gros comme des grains d'orges, transparents comme du cristal & solides comme de la corne, un peu au dessous est la gueule couverte de quelques barbillons, sous lesquels sont deux dents larges comme la moitié de l'ongle, tranchantes & blanches comme de la neige, elles

ne sont pas situées comme les mâchoires des autres animaux en haut & en bas mais aux deux côtez, & s'entrejoignent comme des fers de ciseaux; avec ces dents elles coupent les feuilles, les fruits & les bois pourris qui sont leur nourriture ordinaire: ces animaux descendent de la montagne environ le mois d'Avril ou de May, lorsque les premières pluyes commencent à tomber, alors ils sortent tous des creux des arbres, des fouches pourries, de dessous des rochers & d'une infinité de trous qu'ils font dans la terre: on voit dans ce tems-là la terre couverte de ces Erables, en sorte qu'il faut se faire place & les chasser devant soi pour pouvoir mettre le pied à terre sans en écraser quelqu'un, pour lors tout le monde fait bonne chere & il ne se trouve point de casse où l'on n'en fasse mourir plus de cent par jour; ils jettent tous les corps & se contente d'un amas de petits

œufs quasi imperceptibles, desquels ils ont gros comme le pouce à chaque côte de l'estomach, qui sont fort nourissans & de fort bon goût. Ces Erables donc descendus en grande abondance au bord de la mer & en monceau les uns sur les autres, en mangerent plus de trente. Nos deux Capitaines rassemblerent les plus sains, & les ayant divisé par la moitié, Monsieur Desnambuc fut prendre son quartier à la capestere, & Monsieur du Rosay à la basse-terre, laissant tout le reste à la misericorde de Dieu.

Le Capitaine Vvaernard ayant trouvé plus de disposition en Angleterre au succes de son dessein, que Desnambuc en France, eut bien-tôt formé une Compagnie de laqu'elle le Milord karlay étoit chef, de sorte qu'il étoit déjà arrivé à saint Christophe & avoit pris son poste à la grande rade, avec quatre cens hommes, bien munis de toutes sortes de

provisions ; il reçut fort civilement nos deux Capitaines, & d'un commun accord partagerent la terre de l'Isle le treize Mai 1627. aux noms des Rois de France & d'Angleterre, selon les Commissions qu'ils en avoient apportez, ainsi qu'il est très ponctuellement marqué sur la Carte; néanmoins la chasse, la pêche, les salines, les rivieres, la mer, les rades, les mines, les bois de teintures & de prix, demeurerent communs à toutes les deux nations.

Quoique la colonie Angloise fut considerable, elle souffrit fort peu, parce qu'il leurs arrivoit souvent des Vaisseaux chargez de vivres qui les firent subsister jusqu'à ce que les patates & les poids qu'ils planterent eussent atteint leur maturité : la Francoise étoit bien differente, car étant arrivé dans l'Isle malades & affoiblis par le travail d'une si rude traversée, ils souffrirent non-seulement par la famine, mais encore par le défaut,

secours qui fut tel, que pendant toute une année ils ne virent pas un seul Navire à leur côte.

La colonie Angloise s'augmenta si fort qu'ils furent contraints d'envoyer une partie de leurs hommes pour habiter l'Isle de Niefve distante de deux lieues de celle de S. Christophe, pendant que nos François mouroient de faim, & déperissoient tellement que de quatre cens hommes qu'ils devoient être dans l'Isle, il n'en restoit plus que cent cinquante, ce qui fit murmurer les Anglois & crier tous haut, qu'il n'étoit pas raisonnable qu'une si foible colonie les empêchât de s'étendre au de là des limites qui leurs avoient été prescrites. Monsieur Desnambuc fit tout ce qu'il put pour adoucir les choses, alleguant qu'il ne pouvoit passer les ordres du Roy sans en avoir reçu de nouveaux, il les pria de lui donner le tems d'aller en France, rendre compte à sa Majesté

de l'état de la colonie, ce qui lui fut accordé ; il partit promptement laissant le Gouvernement de toutes choses à Mr, de Rossey. A peine fut-il embarqué qu'un secours inespéré arriva aux François, s'étoit un Navire de Zelande chargé de vivres, d'étoffes & de toutes sortes de denrées nécessaires dans les Isles ; le Capitaine de ce Vaisseau ayant trouvé du tabac bien conditionné chez les François, les encouragea & les pria de travailler pour lui, leur promettant de les secourir dans six mois, leurs apporter des vivres & tout ce qu'ils auroient besoin.

Cependant Mr. Desnambuc arriva en France & raporta tout ce qui se passoit à Messieurs de la Compagnies, les assurant que s'il n'étoit efficacement assisté, tout ce qu'ils avoient avancé jusqu'à-lors étoit infailliblement perdu ; on exposa la même chose à Monsieur le Cardinal de Richelieu, qui resolut de lui donner

du secours ; pour cét éfet il fit promptement armer quatre Vaisseaux de Roy très grands & deux moyens, les Seigneurs de la Compagnie de leur part, leverent trois cens hommes à leurs frais pour habiter dans l'Isle, cét embarquement partit du Havre de Grace au mois de Juin 1629. sous la conduite de Monsieur de Cahusac, & arriva à saint Christophe le mois d'Aoust suivant.

Si-tôt que la Flotte fut arrivée Mr. de Cahusac fit sommer le Capitaine Vvaernard, pour ratifier les contrats de la partition des terres, & pour laisser aux François la libre possession des terres qui leurs étoient échues en partage ; l'Anglois demeura trois jours pour en deliberer, Monsieur de Cahusac lui fit réponse qu'il n'a pas un moment de tems à donner, & que si cela ne se faisoit tout à l'heure il livreroit combat à dix Navires Anglois qui étoient le long de la côte & s'estimoient plus forts que

nous. Les Anglois differant un peu trop, il leva l'ancre pour aller attaquer ces dix Vaisseaux, qui se disposerent aussi-tôt au combat & l'attendirent de bonne grace, le combat fut très long & très rude, & longtemps incertain, mais trois de leurs Vaisseaux ayant été pris par Mr. de Cahufac, quelques uns jettez à la côte & le reste contraint de fuir en desordre; nôtre Amiral demeura victorieux & perdit fort peu de monde, entre lesquels un Gentil-homme nommé Pompierre, l'un de ses Capitaines, fut fort regreté.

Les Anglois voyant le désavantage qu'avoient eus leurs Navires, creurent qu'il y avoit plus de huit cens hommes dans les nôtres, & apprehenderent tellement la suite, qu'ils envoyerent le fils de leur Capitaine Vvaernard, jeune homme fort cheri des François, avec promesse de ne les jamais inquieter pour la possession de ce qui leurs étoit échu en parta-

ge l'an mil six cens vingt-sept.

Monsieur de Cahusac ayant heureusement remis les François dans la jouissance de leurs biens & débarqué les trois cens hommes levez par la Compagnie, permit à ses Capitaines de croiser le long des Isles habitées par les Espagnols.

Un Capitaine de la Flotte nommé Giron, contre l'ordre de l'Amiral, quitta la Flotte dans le dessein d'habiter à ses frais l'Isle de saint Eustache, distante de saint Christophe de deux lieues, petite à la verité, mais la plus forte assiette des Isles de l'Amérique; il y fit travailler en sa presence pour y bâtir un Fort & y commencer une habitation.

Nos François jouissans d'une profonde paix avec les Anglois ne songeoient qu'à planter du tabac & des vivres sur leurs habitations, lorsque sur la fin d'Octobre de la même année, Dom Frederic de Toledé, Général d'une armée de trente cinq

gros Gallions , avec ordre du Roy d'Espagne de chasser les François & les Anglois de l'Isle de saint Christophe , parut à l'Isle de Niefve ; il enleva d'abord quatre Vaisseaux Anglois & detacha un Gallion pour en poursuivre un autre qui vint échoüer sous la Forteresse des François à la basse terre , étant tout proche de terre il salua la Forteresse de trois coups de canon fans balles , Mr. de Rossay qui y commendoit lui répondit par trois autres à balles à travers son Navire , le Capitaine du Gallion dissimula & se contenta d'enlever sa prise. Le soir toute la Flotte mouïlla à deux portées de canon de la Forteresse de Mr. du Rossay , qui demanda secours aux Anglois & à Monsieur Desnambuc Commendant à la capesterre ; ceux-là envoyèrent huit cens hommes & ceux-ci deux cens qui se retrancherent toute la nuit le long de la côte , à huit heures du matin trois grandes Chaloupes char-

gées de soldats partirent de l'Amiral pour mettre pied à terre sous la conduite d'un Capitaine Italien fort estimé ; il fit décente à deux portées de mousquet du retranchement des habitans, où il se retrancha & fit avancer du monde pour un second retranchement, & gagner ainsi pied à pied jusqu'au retranchement des nôtres ; l'Amiral des Anglois fit aussitôt partir de tous les Vaisseaux des Chaloupes chargées de soldats pour descendre à la faveur de ces retranchemens ; alors un jeune Gentilhomme nommé Duparquet, neveu de Mr. Desnambuc, voyant le procédé des Espagnols, & que Mr. de Rossay les laissoit faire leurs décentes sans s'y opposer, lui dit ? quoi Monsieur, endurerons nous que ces ennemis triomphes sans les combattre, & souffrirons nous qu'ils nous égorgent sans résistance ? sera-t'il dit que les Espagnols attaquent les François sans éprouver leur valeur : al-

lons Monsieur, il faut mourir avec honneur ou empêcher leurs décentes. Du Rossay le voyant si resolut lui donna ordre de s'oposer à leurs efforts, lui promettant de le seconder; il ne lui détermina personne pour une si perilleuse entreprise, cependant douze volontaires ravis d'une si extraordinaire generosité l'accompagnerent, il sortit aussi-tôt du retranchement, courut à la tranchée des ennemis, ses deux pistolets lui ayant manqué il les jetta à la tête de ceux qui se presenterent à lui, son mousquet lui en ayant fait de même, il mit l'épée à la main & resolut de mourir plutôt en homme de cœur que de reculer, les volontaires le soutinrent vigoureusement & firent des merveilles de leurs personnes. Le Capitaine Italien qui conduisoit les Espagnols vint aux mains avec lui, & après quelque resistance de part & d'autre, nôtre jeune heros lui passa son épée au travers du

corps & le tua. Enfin après avoir fait ce que le plus vaillant homme auroit pû faire en pareille rencontre, il tomba blessé de douze coups, & fut tiré dans la tranchée ennemie par des sergens, avec les crochets de leurs hallebardes, & ensuite ils le porterent dans le Vaisseau de Dom Frederic de Toledé, qui fit tout ce qu'il put pour lui sauver la vie, mais il mourut dix jours après, laissant à la posterité un monument d'une gloire immortelle, & un sensible regret à ses ennemis qui avoient conçûs une haute estime de sa valeur.

Mr. du Rossay voyant Mr. Duparquet tombé comme mort, que les volontaires lâchoient le pied & que l'Espagnol poursuivoit vivement sa pointe, prit le premier l'épouvante, etonna ses soldats de sa seule contenance, dit tout haut qu'il falloit se sauver, ce qu'il fit vers la capes-terre, où tout le monde s'éforça de le suivre à perte d'haleine, criant

que tout étoit perdu, que l'Espagnol les poursuivoit & qu'il falloit s'embarquer dans les deux vaisseaux qui étoient à la rade, & abandonner l'Isle. Mr. Desnambuc tacha de les rasurer & ne pût en venir à bout, Mr. du Rossay demanda qu'on tint Conseil de guerre où sa brigade étant la plus forte, il fut conclu qu'on abandonneroit l'Isle, qu'on iroit habiter celle de la Barbade, & qu'on poignarderoit Desnambuc s'il n'y vouloit consentir ; ils s'embarquerent quatre cens hommes dans deux Vaisseaux qui étoient mouillez pour lors à la capesterre. Les Anglois voyant que les Espagnols s'étoient saisis de la Forteresse des François s'accommoderent avec les Espagnols, à condition qu'ils quitteroient l'Isle à la premiere commodité. Dom Frederic de Toledé en fit aussi-tôt embarquer le plus qu'il put dans les quatre Vaisseaux qu'il leurs avoit pris en arrivant, & les fit partir pour l'Angle-

terre , le reste promettant d'en faire de même à la premiere occasion. Les Espagnols les menaçant de ne leur point faire de quartier s'ils les retrouvoient dans l'Isle : retournons à notre pauvre colonie qui étoit chargez de peu de vivres, & fut battus tellement de la tempeste qu'ils furent enfin reduits à un verre d'eau, & de biscuit à la pesanteur d'une balle de mousquet ; ils ne purent jamais gagner l'Isle des Barbades qu'ils avoient projecté d'habiter , & se trouvant après plus de trois semaines proche l'Isle de saint Martin , distante de saint Christophe de sept lieues ; sitôt qu'ils eurent reconnu cette Isle, tous les équipages des deux Vaisseaux pressez de la necessité , mirent pied à terre pour chercher à boire & à manger, mais dans l'endroit le plus sec de toute l'Isle ; ils ne trouverent n'y rivieres n'y marez d'eau douce, n'y fontaine pour se rafraîchir , ce qui les contraignit à faire des puits dans

dans le fable , d'où ils tiroient de l'eau à demie salée , qui en fit crever sept ou huit qui en prirent un peu plus que les autres.

Nos deux Capitaines étoient demeurez dans le Vaisseau du Capitaine des Roches , penetrez de chagrin de voir étouffer dans son berceau leurs entreprises ; Du Rossay croyant qu'il n'y avoit aucun remede resolu de tout quitter , & obligea le Capitaine des Roches , contre le gré de Desnambuc de faire voile en France avec quelques Officiers qu'il avoit débauché , mais à son arrivée Mr. le Cardinal de Richelieu le fit enfermer dans la Bastille où il fut long tems.

Nos François qui virent ce Vaisseau parti , crurent être abandonné de leurs Chefs & se desoloient lorsqu'ils aprirent que Desnambuc étoit resolu de vivre & mourir avec eux ; il étoit tendrement aimé & releva par sa presence & ses paroles le cou-

rage abattu de ses pauvres desesperez ; il tint Conseil où il fut resolu d'aller encore une fois à l'Isle des Barbades, il s'embarqua dans le Navire du Capitaine Liot avec cent cinquante hommes , laissant le reste dans saint Martin, avec promesse de les envoyer querir aussi-tôt qu'ils auroient pris terre ; après quatre jours de navigation fâcheuse ils aborderent à l'Isle d'Amioga , où ils rencontrerent le Navire du Capitaine Giron qui y prenoit des eaux , ils visiterent cette Isle & la trouverent très mal saine, ce qui les fit prier ce Capitaine de les conduire à l'Isle de Monfarat , habitée des Sauvages qui avoient quantité de vivres , ce qu'il accorda , ravi de trouver l'occasion d'effacer par quelque service la faute qu'il avoit fait d'abandonner son Amiral contre les ordres du Roy. Il fit plus , car après il partit pour aller reconnoître l'Isle de saint Christophe & trouva que les Anglois resolu de

ne pas tenir leurs paroles à l'Espagnol, vouloient être seuls les maîtres de l'Isle, même si-tôt qu'ils aperceurent le Vaisseau ils lui envoyèrent faire deffence d'aborder la terre; Giron voyant qu'on le traitoit en ennemi attaqua deux Vaisseaux Anglois qui étoient à la rade & s'en empara, & vint mouiller près du troisiéme, jurant que s'il tiroit un coup de canon il le couleroit bas; il envoya aussi-tôt une de ses deux prises à Monfarat, & l'autre à saint Martin, pour ramener tous les François dans l'Isle de saint Christophe: nos François charmez d'une si heureuse nouvelle & si inespérée, partirent de ces deux Isles pour retourner à saint Christophe, aussi content que les Israélites, qui sortirent de l'Égypte pour entrer dans la terre de promesse.

Si-tôt que les deux Navires furent de retour, avec trois cent cinquante bons hommes bien armez; Giron

menaça les Anglois qui peu agueries pour la plûpart & sans armes s'accorderent avec lui, si bien que Desnambuc se saisit de ses anciens postes, & tous les particuliers de leurs habitations, ce qui arriva trois mois après la deffaite.

Nos François trouverent que les Espagnols avoient entierement détruits leurs habitations, ce qui les reduisit à une si grande extremité, qu'ils seroient tous peris de faim, si deux mois après leur retour le Seigneur n'eût permis que le Capitaine de Zelande qui avoit traité avec Mr. Desnambuc ne fut arrivé; ce Capitaine fut si touché de leurs miseres, qu'il leurs vendit pain, vin, viande & tout ce qui leurs étoit necessaire à six mois de payement.

Nos habitans à la faveur de ce secours firent tant de tabac, après avoir planté des vivres, qu'ils payerent comptant le charitable Zelandois à son retour, sans se mettre en

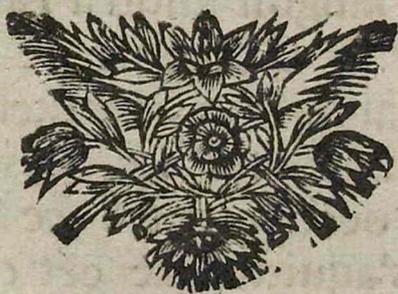
peine de satisfaire la Compagnie, qui se plaignit que cette colonie lui coutoit plus de cinquante mil écus, & outrée de ce que nos François trafiquoient avec les Hollandois sans leur rien envoyer; elle chercha à leurs faire toutes sortes de chagrins, mais la Compagnie voyant que cela n'aboutiroit qu'à détruire cette colonie, aima mieux s'accommoder avec les habitans, qui convinrent de donner par teste chacun cens livres de tabac pour les droits, ce qui a toujours été observé jusqu'à ce que la Compagnie ait vendu ces Isles à des particuliers.

Nos François voyant la colonie Angloise s'augmenter à proportion que la nôtre diminuoit, étant réduits à deux cens & les Anglois cinq ou six mil, se maintinrent en gens desesperez, & imprimerent une telle terreur aux Anglois qu'ils avoüoient qu'ils aimoient mieux avoir affaire à deux diables qu'à un François.

Durant ce grand abandonnement nos François vécurent sous la sage conduite de Mr. Desnambuc, avec tant d'union que tout étoit commun parmi eux, sans Notaire, Procureur n'y Sergent, & si quelques differents survenoit il les terminoit avec tant de prudence, que tous se soumettoient avec plaisir à ses ordonnances. C'est ce sage Commandant qui trouvant la loi des Anglois trop rudes à l'égard de leurs domestiques, qu'ils obligeoient à la servitude pendant sept ans pour leurs passages d'Europe en Amerique; il ordonna que les serviteurs des François passez dans l'Isle aux dépens de leur maître serviroient trois ans, à gages proportionnez à leur force, après lesquels il leur seroit libre de retourner en France ou de s'établir dans l'Isle; l'autorité de ce Gentil-homme a eu tant de poids, que cette loi a subsisté & subsiste par toutes les Isles que les François occupent.

Sous un si heureux Gouvernement il ne manquoit à nôtre colonie que des hommes que les Seigneurs de la Compagnie ne vouloient plus risquer apprehendant de tout perdre, avec les deniers qu'ils avoient déjà avancée, ce que les habitans ayant connus, ils vinrent eux-même en France en 1633. & en 1634. & leverent des hommes à leurs dépens, ce qui fait qu'ils n'ont payé depuis les droits de la Compagnie qu'à regret : nôtre colonie s'étant affermie par les efforts des habitans, s'épandit dans les plus belles Isles voisines, quoi qu'il faut avoüer que n'étant plus secourue de la Compagnie elle ne fit que languir jusqu'à l'arrivée de Monsieur le Chevalier de Poincy, envoyé par le Roy, Lieutenant Général dans toutes les Isles que les François occupoient : ce Général voulant s'aquitter de cét emploi avec autant de gloire qu'il avoit fait en France, employa les revenus de

ses Commanderies à peupler , polier & orner cette Isle ; il fit bâtir des Eglises , un superbe Chateau , une Citadelle à la pointe du sable , un Bourg à la basse terre , & plusieurs autres beaux édifices ; il fit agrandir les chemins qu'il orna d'orangers & de citronniers , son bon gouvernement y attira des François de toutes parts , & des Marchands qui apportoient toutes sortes de marchandises & des esclaves qui sont les bases d'une colonie , & l'a rendu enfin une des plus florissantes & des plus agréables Isles qui soit dans toute l'Amerique.





## SENTIMENT

Des Habitans des Isles sur la naissance de la Colonies de celle de la Martinique située au quatorzième degré trente minutes de latitude septentrionale.

---

*De la Martinique.*

**M**ONSIEUR Desnambuc , dont nous venons de parler, Gouverneur de l'Isle de saint Christophe, avoit depuis long-tems fait le dessein d'habiter l'Isle de la Guadeloupe dont-il connoissoit parfaitement les avantages, mais se voyant supplanté par le Sieur de l'Olive, a qui il avoit communiqué son dessein & aprehendant que quelqu'autre ne

N

lui en fit autant de l'Isle de la Martinique, resolut de ne plus differer.

Il prit pour cette entreprise cens des vieux habitans de l'Isle de saint Christophe, tous gens délites, accoustumés à l'air du pays, au travail & à la fatigue; chaque habitans fit provision de bonnes armes, de poudres, de balles & de toutes sortes d'outils pour défricher la terre; ils n'oublierent pas du plan de Manioc & de Patates pour y planter; des poids & des féves pour y semer.

Monsieur Desnambuc partit donc de saint Christophe au mois de Juillet 1635. & arriva six jours après à la Martinique, où d'abord il fit bâtir un Fort sur le bord de la mer, qu'il munit de canon & de tout ce qui étoit nécessaire pour le bien défendre, il le nomma le Fort saint Pierre; après qu'il eut veu commencer une habitation il s'en retourna à saint Christophe, & laissa le Sieur Dupont pour commander en quali-

té de son Lieutenant, avec ordre exprés de conserver la paix avec les Sauvages, autant qu'il lui sera possible.

Cependant les Sauvages qui ne souffrent jamais que contre leurs volontez le voisinage des Européens, commencerent à murmurer; il y eut même un différent qui couta la vie à quelqu'uns de part & d'autre, ce qui fit que nos habitans demeurèrent plus ferrez proche le Fort, & souffrirent beaucoup, n'osant aller seuls à la chasse de peur d'être rencontré & maltraité par ces Sauvages.

Ces barbares qui avoient mal à propos commencé la guerre contre les François, crurent qu'ils devoient les détruire entierement avant qu'ils eussent le tems de s'acrotre & se multiplier; ils appellerent pour cét effet à leurs secours tous les Sauvages des Isles voisines: le jour assigné entr'eux, ils se presenterent, faisant mine de vouloir attaquer le Fort,

mais le Sieur Dupont qui avoit été averti par un dés leurs , avoit fait retirer tous les soldats dans son Fort & chargé son canon de mitraille jusqu'à l'embouchure ; il les laissa approcher contre la terre , & les y voyant presque les uns sur les autres, il fit mettre le feu à son canon, qui fit un si étrange carnage , que ces pauvres gens croyants que tous les Maboyas de la France étoient sortis de la gueule de ces canons pour les détruire , s'enfuirent sans oser rien entreprendre depuis ce tems-là contre les François.

Monfieur Desnambuc ayant eu avis de la guerre contre les Sauvages envoya aussi-tôt à la Martinique le Sieur de la Vallée avec cinquante hommes , à l'arrivée de ce renfort, les Sauvages quitterent leurs habitations les plus proches des François mettant le feu à leurs cases & arrachant tous les vivres , nos habitans très aises de trouver de la terre dé-

couverte , s'en faifirent auffi-tôt & gagnèrent ainfi plusieurs belles habitations.

Cette colonie s'afermit de plus en plus , & les Sauvages voyant que les habitans de faint Christophe les fecouroient puiſſamment , & qu'il arrivoit des Vaiſſeaux très ſouvent, commencerent à parler d'accommodement, Mr. Dupont les receut avec toute la douceur imaginable , leurs difant que c'étoit malgré lui qu'il leurs avoit fait la guerre , qu'il fouhaitoit vivre avec eux dorénavant comme leur frere , & ſoutiendroi en tout & par tout leurs intereſts ; les Sauvages en firent autant , & ainſi la paix fut conclue avec une joye reciproque.

Mr. Dupont fort content de cét accord partit lui même pour en aller porter les heureuſes nouvelles à Mr. Defnambuc , mais le malheur voulut qu'auffi-tôt qu'il fut appareillé il fut pris d'un ſi furieux coup de vent,

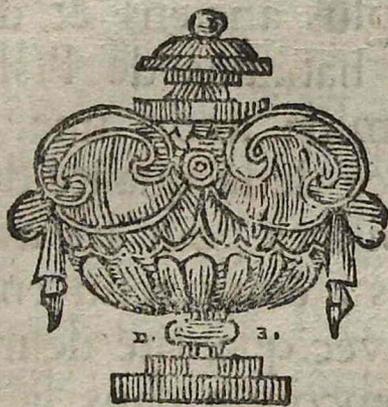
que son Vaisseau fut emporté à la côte de l'Isle d'Hispaniola ; il fut pris par les Espagnols , chargé de chaînes & jetté dans une affreuse prison où il resta trois ans , sans qu'on pût sçavoir aucune de ses nouvelles.

Tous les habitans souffrirent beaucoup pendant son absence , car les vivres qu'ils avoient planté n'avoient pas encore leur maturité , & Monsieur Dupont leur avoit assuré qu'il leurs en apporterait ; un an se passa & l'on en aprit aucune nouvelle , ce qui fit croire que son Vaisseau étoit péri.

Monsieur Desnambuc apprenant avec un sensible chagrin le defastre de son Lieutenant, & se sentant cassé de maladie & proche de sa fin , envoya Mr. Duparquet son neveu , frere de ce jeune Gentil-homme qui fut tué si glorieusement dans l'Isle de saint Christophe à la décente des Espagnols.

Ce brave Gentil-homme heritier

du courage & de la valeur de son frere , aussi bien que de son nom, poursuivit cét établissement commencé avec tant de prudence , que nonobstant que cette Isle fut fort décriée à cause de la prodigieuse quantité de serpens qu'elle nourrissoit avant qu'elle fut découverte , il l'a renduë par sa sage conduite si celebre, qu'elle est à present la plus peuplée & la plus renommée des Isles comme je l'ay fait voir ci-devant.





# SENTIMENT

Des Habitans des Isles sur la  
naissance de la Colonie de la  
Guadaloupe.

---

*De la Guadaloupe.*

**I**L y avoit dans saint Christophe un Gentil-homme nommé l'Olive, des plus anciens & des plus courageux habitans de l'Isle : ce Gentil-homme avoit une parfaite connoissance de la qualité de toutes les Isles voisines pour les avoir fort fréquentées, étant venu en France en 1634. avec quantité de marchandises, il rencontra dans la ville de Dieppe peu de jours après son arrivée, un Gentil-homme appelé Duplessis, qui avoit déjà été à saint

Christophe avec Monsieur de Cahu-  
fac, & étoit sur le point d'y retour-  
ner: ces deux Messieurs s'entretenant  
tous les jours de la beauté & de la  
fertilité de toutes ces Isles, mais par-  
ticulierement de la Guadaloupe,  
prirent le dessein d'y jeter une nou-  
velle colonie, ils vinrent à Paris  
communiquer leur résolution aux  
Seigneurs de la Compagnie, leurs  
faisant un recit fidelle de la fertilité  
& de la beauté de cette Isle, per-  
suadez de leurs discours, ils en par-  
lerent à Monsieur le Cardinal de  
Richelieu, qui loua beaucoup cette  
entreprise, & ordonna que leurs ex-  
péditions fussent delivrées incessam-  
ment; l'on prit des mesures pour y  
envoyer des Missionnaires, & l'on  
compte même douze Religieux de  
l'Ordre des Freres Prêcheurs, qui  
ont arrosé de leur sang la terre de  
la Guadaloupe, en publiant l'E-  
vangile aux habitans Sauvages.

Les Sieurs l'Olive & Duplessis,

après avoir puissamment sollicité obtinrent deux Commissions égales, pour commander chacun dans son quartier à la moitié du peuple qu'on leur envoyeroit, les Seigneurs de la Compagnie leur avancerent trois mil livres, pour être employées dans l'achat de quatre petites pieces de canon, de cent mousquets, cent piques, & cent corps de cuirasses, qu'ils devoient également partager à leur arrivée dans l'Isle; mais comme cette entreprise demandoit une dépence à laquelle nos deux Capitaines n'auroient pû survenir, ils traiterent avec quatre ou cinq Marchands de Dieppe, avec qui ils convinrent lesdits Marchands de faire passer à leurs frais quinze cens hommes dans la Guadaloupe, & les assister de vivres jusqu'à ce qu'il y en eut suffisamment dans l'Isle pour leur nourriture, & nos deux Capitaines de leurs faire payer vingt livres de tabac par teste des habitans passez à

leurs frais , sans faire prejudice aux droits de la Compagnie ; & de plus, que pendant dix années personne ne pourroit trafiquer dans cette Isle que les Capitaines des Navires envoyez par les Marchands.

Après que nos Capitaines eurent amassé cinq cens hommes qui s'obligerent presque tous de servir trois ans pour leurs passages , ils s'embarquerent dans un Vaisseau quatre cent hommes , & en mirent cent dans une barque le vingt May 1635. nos deux Chefs d'une humeur très opposée avoient dégalles Commissions ce qui causa entr'eux une dispute touchant la primauté, qui fut l'origine de tous les desordres.

Cette colonie arriva heureusement le vingt-cinquième de Juin à l'Isle de la Martinique , pour lors habitée seulement par les Sauvages.

Le vingt-huit Juin cette nouvelle colonie arriva à la Guadaloupe où les Religieux embarquez le lende-

main, dressèrent un Autel, érigerent la Croix, bâtirent une Chapelle; & le mois de Septembre suivant reçurent le bref de leurs missions, qu'ils leuront aux habitans, qui depuis ce tems ont toujours rendu aux R. de cét Ordre, tous les devoirs d'oüailles comme à leurs seuls & legitimes Pasteurs.

Les deux Chefs n'eurent pas plutôt mis pied à terre qu'ils parcoururent toute l'Isle, pour choisir un endroit pour s'établir, mais par malheur ils choisirent le plus ingrat de l'Isle, où ils déchargèrent tout ce qui étoit dans les deux Bâtimens & partagerent tant les hommes que les vivres & munitions de guerre, mais ce ne fut pas sans de grandes disputes entre ces deux Capitaines.

Mr. de l'Olive se plaça à la droite & fit bâtir un petit Fort qu'il nomma Fort de saint Pierre, & Monsieur Duplessis à la gauche, à deux portées de mousquet, étant separez par

une petite riviere.

Nos gens n'ayant apporté des vivres que pour deux mois, se trouvant a la Guadaloppe sans patates, manioc n'y poidt pour semer, furent bien-tôt reduits à une telle extremité, que la plûpart moururent desesperez; ils auroient pû recevoir beaucoup de soulagement des Sauvages si leur humeur impatiente ne les eût rebutté, car ne se doutant pas du dessein qu'on avoit de leur faire la guerre, ils venoient souvent visiter nos François & jamais les mains vuides, ayant même remarqué qu'ils avoient besoin de vivres leurs pirogues étoient toujourns remplis de tortuë, de lezard, de poisson, de cassave & de toutes sortes de fruits du pays, mais nos gens ennemis de leur propre bonheur, se plainnrent de leurs trop frequentes visites, disant qu'ils ne venoient que pour reconnoître leur foible, & en tirer avantage.

Dans cette pensée on en maltraita quelqu'uns, & même on fut sur le point d'en deffaire trois pirogues qui se presentoient, les Sauvages que peu de choses épouvante se retirerent & ne revinrent plus, ce qui augmenta la misere de la colonie, & faisoit dire aux habitans que les Sauvages vouloient laisser mourir une partie pour avoir meilleur marché de l'autre; ils concluoiert qu'il falloit s'en saisir, de leurs femmes & de leurs enfans, de les tuer tous & se saisir de leurs biens.

Le seizième Septembre il parut un Navire qui donna bien de la joye aux habitans, mais qu'elle fut changée en tristesse, lorsqu'ils sçeuert que ce n'étoit point de vivres dont il étoit chargé, mais de cent hommes, qui n'en avoit que pour trois mois, si bien que ce secours si ardemment attendu ne servit qu'à les rendre plus miserables.

Monfieur de l'Olive voyant son

peuple dans une si étrange affliction resolut de faire la guerre aux Sauvages, mais trouvant Mr. Duplessis d'un sentiment contraire, il s'embarqua pour aller sonder Monsieur Desnambuc à saint Christophe, & tâcher de lui faire agréer qu'on déclarât la guerre aux Sauvages, ce que bien loing d'approuver, il tâcha de l'en détourner & lui fit promettre de s'en desister.

Durant son absence Mr. Duplessis penetré de voir les choses en si mauvais train, en conçût tant de chagrin qu'il en mourut le quatre Décembre 1635.

Monsieur de l'Olive averti de la mort de son compagnon, retourna promptement dans l'Isle, s'empara de tout le peuple, & étant maître absolu il fit resoudre la guerre contre les Sauvages, malgré toutes les remonstrances des bons Religieux, qui étoient continuellement attachés à la consolation & au soulage-

ment des habitans ; il partit donc sous pretexte de chercher une place plus saine, & fut vers les habitations des Sauvages, qui étoient où est à present situé le Fort Royal : les Sauvages s'étoient prudemment disposez à la fuite & avoient mis le feu à leurs cases, amassé & emporté tous leurs vivres, ensorte qu'il ne restoit qu'un bon vieillard nommé le Capitaine Yance, âgé de plus de six vingt ans, avec trois de ses fils & deux autres jeunes Sauvages, il étoit sur le point de s'embarquer, & comme il vit venir les François à lui, il leur cria, France non point fache, ne se pouvans mieux expliquer ; on lui protesta qu'on ne lui vouloit faire aucun tort, qu'il n'avoit qu'à venir en assurances avec ses enfans, ce qu'il fit aussi-tôt.

Quand on se fut saisi de sa personne Monsieur de l'Olive changea de ton, & l'appellant traître, lui dit qu'il étoit bien instruit de la conjuration

ration qu'il avoit fait avec ses compatriottes pour venir tuer les François, mais voyant que ce vieux Sauvage le nioit opiniâtement, il tira une montre de sa poche & lui dit, tien voila le Maboya de France, c'est-à-dire le diable qui me l'a assuré, ce Sauvage tout surpris des mouvemens de cette montre, crut qu'il lui disoit vrai, il commença aussitôt à injurier ce diable supposé, faisant serment que n'y lui n'y les Sauvages n'avoient jamais pensé à faire du mal aux François.

Monfieur de l'Olive lui commanda d'envoyer un de ses enfans pour arrester les femmes qui n'étoient qu'à cent pas de l'a, ce bon vieillard donna cet ordre, mais le jeune homme au lieu de retourner donna l'épouvente & leurs fit avancer chemin vers l'endroit qui est presentement le Fort sainte Marie; ce qui irrita tellement Mr. de l'Olive, qu'il fit embarquer dans sa Chaloupe le vieil-

lard & un de ses fils qu'il fit poignarder en sa presence ; cela fait ils vinrent au pere saisi d'une si horrible cruauté, & après lui avoir donné cinq ou six coups de couteau au travers du corps, ils le jetterent tout lié à la mer, la tête en bas ; mais comme ce bon-homme d'une nature très robuste, faisoit encore quelques efforts pour se sauver, il se délia une main & n'ageoit vers la Chaloupe, implorant la misericorde de ces inhumains avec des cris capable d'amollir des cœurs de tygre, par une cruauté inouïe au lieu de le secourir, ils l'assommerent à coups d'aviron : ils lierent les deux autres & leurs commanderent de les conduire où étoient les femmes, un deux jugeant bien qu'il ne seroit pas traité plus favorablement que les autres, se precipita d'un rocher dans des ronces sans se casser aucun membre, quoique tout déchiré il ne laissa pas de se rendre le même jour à cinq

lieues où étoient les Sauvages avec les femmes, & les avertit de ce qui s'étoit passé ; il rencontra un garçon François à qui bien loing de faire le même traitement, le naturel des Sauvages est si doux & si débonnaire, que sans lui témoigner aucun ressentiment il se contenta de lui dire en son baragouin, ô Jaques France mouche fache l'y matté karaibes, c'est-à-dire, Jaque les François sont extrêmement fâchez, ils ont tué les Sauvages.

L'Olive & ces gens dans l'esperance de rencontrer les Sauvages cou-  
rurent jusqu'à la nuit, où accablés du sommeil ils furent contraints de se coucher sur le bord d'une riviere, ayant fait coucher au milieu d'eux le Sauvage qui leur servoit de guide ; ils s'y endormirent si profondement que ce malheureux eut le tems de se délier & se sauver à travers des bois, à leur réveil ne le trouvant plus ils furent obligez de s'en retourner

sans conducteur, après avoir visité les habitations des Sauvages.

Les Sauvages avertis s'aviserent d'une ruse, car voyant qu'ils avoient beaucoup de manioc mur dans leurs jardins du petit carbet, ils le couperent à rases de terre, en sorte que nos François enrageoient de faim sur les vivres qu'ils fouloient aux pieds sans les connoître; nos gens étant retournez s'emparerent des habitations des Sauvages, déchargèrent tout ce qu'ils avoient, & laissèrent des gens pour les garder en attendant qu'on y amenât tous les autres; ils revinrent au Fort S. Pierre les mains teintes du sang de ces innocentes victimes, & les remonstrances du P. Raimond, Superieur des Missionnaires, ne fit aucun effet sur l'esprit du Gouverneur: les Sauvages resolerent de faire une guerre ouverte à nos habitans, & venger par le venin de leurs flèches les outrages qu'ils en avoient reçûs; ils

quitterent l'Isle de la Guadeloupe, & se retirèrent dans celle de la Dominique, qui en est éloigné de sept lieues, ils laisserent néanmoins quelqu'uns d'entr'eux les plus adroits pour épier les actions des François & reconnoître leur foible.

Ils firent plusieurs courses sur eux dans lesquelles ils tuerent soixante à quatre-vingts François à diverses occasions, firent quelques prisonniers, les attaquant souvent au depouveu & à leur avantage; ils y manquerent une fois bien lourdement, car un mois après la guerre déclarée ils découvrirent que Mr. de l'Olive faisoit travailler quelques hommes dans un desert assez éloigné de son Fort; ils armerent aussitôt deux cens hommes, & vinrent dans le dessein de les surprendre, nos François les ayant apperceu eurent le tems de se disposer à les recevoir & à leur dresser des embuscades. Monsieur de l'Olive fut audevant d'eux accompagné seu-

lement de dix ou douze hommes mais bien armez, les Sauvages mirent pied à terre & ne se défiant nullement de l'embuscade, ils eurent bien-tôt sur eux les François, sur lesquels ils firent pleuvoir une gresle de flèches pendant un demi quart-d'heure fans en blesser aucun, ils furent à la fin contraint de se retirer & se separans en deux bandes, ils s'emharquerent après avoir amassé leurs morts & leurs blesez, pendant que l'autre soutenoit le choc & se battoit avec beaucoup de generosité; ils perdirent bien vingt-cinq hommes dans cette occasion & deux pirogues.

Sur la fin d'Octobre 1636. les Sauvages ayant remarqué que vingt-cinq à trente François faisoient une habitation à la capesterre, firent un corps de sept à huit cens hommes de toutes les Isles qu'ils habitoient, & vinrent à la Guadaloupe croyant surprendre nos François, mais com-

me c'étoit un jour de feste nos François étoient dispersez les uns à la pêche & les autres à la promenade, ils apperçurent les Sauvages de loing, alors chacun courut vers un petit Fort de pallifades qu'ils avoient fait, mais les Caraibes courant plus vite qu'eux en blessèrent six ou sept à coups de flèches & en tuerent quatre, le reste se deffendit fort courageusement & mit à mort plusieurs Sauvages; ces Sauvages se retirèrent avec perte de quinze à vingt hommes & plusieurs blesez.

Cette guerre avoit jetté dans le cœur de nos habitans une telle terreur pannique que tout leur faisoit peur, desorte qu'un arbre flottant sur la mer étoit pris pour une pirogue; la famine y étoit si grande qu'il y en avoit qui broutoit l'herbe, enfin ils étoient accablez de toutes sortes de maux; peu de tems après Mr. de l'Olive fut travaillé à détraanges convulsions, & perdit la veüe

avec le Gouvernement de la Guadeloupe, dont il fut contraint de se retirer, le Seigneur lui fermant les yeux du corps lui ouvrit ceux de l'ame, il se mit dans la devotion & fit une fin assez heureuse: les habitans dans toutes ces extremités recoururent à Monsieur le Général de Poincy qui en fut touché, & leurs envoya deux cens cinquante hommes sous la conduite de Monsieur de la Vernade Gentil-homme fort considéré, qui eut plusieurs fois affaire avec les Sauvages, & remporta sur eux plusieurs avantages.

Alors Monsieur Aubert Capitaine de l'Isle de saint Christophe, étant à Paris fut pourveu du Gouvernement de la Guadeloupe par les Seigneurs de la Compagnie, ce Capitaine leur rendit à son arrivée & aux habitans de signalez services, car passant par l'Isle de la Dominique il se comporta avec tant d'adresse & de prudence, qu'il fit venir  
les

les Sauvages à son bord , ausquels il fit entendre qu'il venoit pour gouverner à la Guadaloupe , qu'il vouloit être leur compere & leur ami, qu'il vouloit même les deffendre contre ceux qui leurs faisoient la guerre ; à force de careffe & de presents il leur fit promettre de retourner à la Guadaloupe, & fit une paix autant solides qu'elle pouvoit se faire avec des Sauvages.

A son arrivée qui fut en Septembre 1640. il publia cette paix que la plûpart des habitans receurent avec une joye parfaite, mais ceux qui avoient conseillé la guerre & d'autres de même mauvais caractere dirent tout haut qu'ils ne les recevroient qu'à coups de mousquet, mais Dieu permit que la plûpart de ces esprits opiniâtres perirent peu de tems après fort malheureusement ; Mr. Aubert ayant fait monter une Barque qu'il avoit aportée de France, se mit dedans lui vingtième pour aller à saint

Christophe, & fut pris d'un tel coup de vent qu'elle coula à fond & entra cette caballe au fond de la mer le troisieme Février 1641. Mr. Aubert se sauva avec peu de gens sur des planches & des avirons, ce qu'il y eut de plus extraordinaire dans cet accident, c'est que l'on remarqua que ceux qui furent garantis du naufrage ne sçavoient aucunement nager, & presque tous ceux qui se noyerent n'ageoient comme des poissons, ce qui fit bien connoître la justice Divine, puisque la plupart de ceux qui avoient si cruellement traité les Sauvages, perirent dans cette occasion.

Cependant Mr. Aubert deffendit aux habitans de paroître sur le rivage avec des armes, & n'oublia rien pour ôter tout sujet de deffiance aux Sauvages qui tinrent leurs paroles & vinrent aborder à la grande anse de l'Isle, où ils demanderent le logis du Gouverneur, quand ils furent de-

vant le logis ils ne purent s'empêcher de marquer beaucoup de confiance.

Après qu'ils eurent long-tems considéré toutes les avenues, épié tous les gestes de nos François, & s'être enquis si on étoit plus fâché contre eux, ils députerent deux des leurs les plus dispos avec de très beaux Ananas, fruit dont j'ay fait la description, ayant pris la précaution de laisser toujours leur pirogues à flots en état de se sauver en cas qu'on fit du tort à leurs députez.

Monsieur Aubert de son côté donna ordre qu'on cachât toutes les armes, il fut audevant d'eux sans épée, les carressa & les conduisit dans sa case, où ils furent dans de perpétuelles inquietudes, jusqu'à ce qu'ils eussent beu un ou deux coups d'eau de vie, ce qui les ayant remis ils furent inviterent leurs compagnons à descendre pour participer au bon traitement qu'on leurs faisoit, ils

furent en sorte qu'il en demeueroit tous jours la moitié dans la pirogne en état de pouvoir faire retraite en cas d'allarmes ; enfin après beaucoup d'entretien, tel qu'on peut l'avoir avec des gens qui parlent plutôt par signe que par paroles, & qui n'ont guere plus de raison que des bestes; l'on se promet de part & d'autre de ne se faire aucun tort & de se traiter par la suite comme amis, après quoi ils s'en retournerent pleins de presens & d'eau-de-vie, & l'esprit très satisfait.

Ce bon accueil fait aux premiers attira bien-tôt les autres Sauvages, qui ont cela de particulier, que pour du vin & de l'eau-de-vie, ils feroient cent lieues avec plaisir ; outre qu'ils manquoient de plusieurs affaires de l'Europe, comme haches, serpes, couteaux & autres choses semblables. Ils recommencerent donc leurs anciennes visites, dont nos François retirerent bien du profit, les Sauva-

ges leurs apportans continuellement des tortues, des cochons, des lézards, des poissons, boucannes, des fruits du pays, de beaux carets, des lits de coton qu'ils donnoient pour des bagatelles: le bruit de cette paix se répandit dans toutes les Isles voisines & même jusqu'en France, de sorte qu'il y venoit de toutes parts plusieurs personnes qui s'établissoient dans l'Isle, qui se peuploit, sembelissoit, & devenoit meilleure de jour en jour; les habitans pour lors commencerent à travailler en toute secreté, faisant grande quantité de tabac qui passoit pour très excellent; les Vaisseaux qui ne sont attirez que par les marchandises & le bon gouvernement, commençoient à la frequenter, & même plusieurs Capitaines de Vaisseaux voyant la bonté & la beauté de l'Isle, y faisoient des habitations où ils amenoient quantité de monde.

Le Pere la Marc Superieur dans la

Guadaloupe des Religieux Missi-  
naires, voyant la grande familiarité  
des Sauvages avec nos François, re-  
solut d'envoyer quelques Religieux  
& d'y aller lui même pour leurs prê-  
cher la foi ; après plusieurs difficul-  
tés du Gouverneur qui apprehen-  
doit qu'il n'en arrivât quelques ac-  
cidens qui fit renouveler la guerre,  
fit partir secretement deux Peres à  
qui il donna ordre d'examiner exac-  
tement ce que l'on pourroit faire par-  
mi les Sauvages, & de qu'elle façon  
il faudroit se comporter avec eux,  
avec ordre précis de lui venir rendre  
compte de toutes choses.

A la vüe de ces deux Religieux  
dans l'Isle de la Dominique, le dia-  
ble sembla jouër de son reste pour  
les faire massacrer où au moins les  
chasser, il insinua aux Sauvages &  
leur donna faussement à entendre  
que les François n'avoient autre des-  
sein que de leur faire le même trai-  
tement qu'on leurs avoit fait dans le

reste des Isles , dans lesquelles ces nations étrangères s'étoient toujours insinuées par de petits commencemens , puis après être fortifiées elles les avoient dépoullés de leurs biens, chassé de l'heritage de leurs ancêtres & cruellement massacré : le Capitaine Baron , c'est le nom du Sauvage qui avoit amené ces bons Peres, entendant le murmure de ses compatriottes leurs en donna avis, en les asseurant qu'ils les protegeroit autant qu'il lui seroit possible , quoi qu'il sembla quasi convaincu des raisons apparentes des autres Sauvages. Mais ces Religieux l'ayant enfin désabusé, il convoqua tous les autres Sauvages à un vin général, qui est une débauche de laquelle nous parlerons en son lieu, la plûpart étant assemblez il prit la parole en faveur des Religieux dont-il tiroit plusieurs presens , & afin d'haranguer avec plus d'autorité & se rendre le peuple plus attentif, il prit une juppe d'une Da-

me Angloise qu'il avoit gagné à la guerre & s'en vêtit, enforte que ce qui devoit être attaché sur les reins étoit lié autour de son col, en cette posture il monta sur une petite éminence de terre & criant à pleine tête harangua avec tant de prolixité que la plûpart de son auditoire s'en alla murmurant, mais ceux qui aimoient le plus la paix gouterent ses raisons & dirent au Peres qu'ils se réjouïssent extrêmement de leurs venus.

Le demon ayant manqué son coup se servit d'une autre invention d'autant plus dangereuse qu'elle étoit dans une mauvaise tête, c'est-à-dire dans la tête d'une femme, & une de celles du Capitaine Baron, qui entreprit de tuer nos Religieux, mais comme elle se mettoit en devoir d'exécuter son dessein, un de ses propres enfans qui avoit conçu une bonne volonté pour un des Religieux, voyant sa mere poussée d'un si mauvais genie, prit une selle à trois pieds

& lui en frota si bien la tête & le corps qu'il la guérit d'une si mauvaise maladie : pendant trois mois que ces Peres demeurerent dans l'Isle ils tâcherent de se perfectionner dans la langue des Sauvages, ils en assembloient tous les jours le plus grand nombre qu'ils pouvoient, leurs apprenant l'Oraison Dominicale, le Symbole des Apôtres & leurs prêchoit qu'il y avoit un Createur de tout ce grand univers, & qu'après cette vie il falloit en attendre une autre, dans laquelle ce même Dieu puniroit les méchans par les flammes & par les tourmens éternels & recompenseroit les bons par des biens infinis, plus grands que tous ceux que nous pouvons concevoir.

Tous entendoient ses Catechismes avec beaucoup d'attention, & entroient dans de profonds étonnemens, leurs demendant souvent si ce qu'ils leurs disoient étoit vrai & s'ils ne mentoient pas, même quel-

qu'uns d'entr'eux frémissioient au seul recit des tourmens & des peines de l'enfer, enfin ces bons Peres les entretenoient souvent & fort adroitement glissoient toutes les choses necessaires au salut, cependant ils furent contraints de s'en revenir à la Guadaloupe & d'atendre un tems plus favorable pour s'établir à la Dominique.

Pour revenir à la Guadaloupe, cette Isle a bien environ quarante cinq ou cinquante lieues de circonférence, sur huit ou à peu près de diamettre, & est située à seize degrez de la ligne équinoctialle tirant vers le Nord; elle est ornée de quantité de rivieres, d'étangs & de toutes sortes de mines : après une infinité de traverses nôtre colonie s'est tellement fortifiée qu'elle est très considerable, & je suis d'autant plus porté à lui donner le prix sur la Martinique, que dans toute la Guadaloupe vous pouvez aller & venir sans

crainte de serpens , dont la Martini-  
que est remplie ; l'air aussi y paroît  
meilleur , & il y tombe moins de  
personnes malades ; c'est presente-  
ment Monsieur Auger qui en est le  
Gouverneur , comme j'ay dit ci-de-  
vant , & qui ne contribuë pas peu  
par ces bonnes manieres à rendre ce  
séjour des plus agreables.





DES  
SAUVAGES  
ET DE LEURS  
MŒURS.

**L**A Honne Torride est sans exa-  
geration le plus pur & le plus  
sain de tous les airs. La force, la  
taille & la vigueur des Sauvages qui  
y habitent en font une preuve bien  
assurée, puisqu'il n'y a point d'hom-  
mes sur la terre qui vivent plus con-  
tents & plus heureux, & qui soient  
moins vicieux, moins contrefaits,  
moins tourmentez de maladies de  
toutes les nations du monde & plus  
sociables; ils sont tels que la nature  
les a produit, c'est-à-dire, dans une  
grande simplicité & naïveté naturel-

le ; ils sont tous égaux sans aucune sorte de supériorité n'y de servitude, & à peine reconnoît-on quelque sorte de respect, même entre les parens, comme du fils au pere, nul n'est plus riche n'y plus pauvre que son compagnon, & tous bornent leurs desirs à ce qui leur est utile & précisément nécessaire, méprisant tout le superflu comme indigne d'être possédé.

Ils n'ont aucun autre vestement, comme j'ay déjà dit, que celui dont la nature les a couverts ; on ne remarque aucune police parmi eux, ils vivent tous à leur liberté, boivent & mangent quand ils ont soif ou faim, travaillent & se reposent quand ils leurs plaist, & n'ont aucun souci, je ne dis pas du lendemain, mais du déjeuner au dîner, ne pêchant ou ne chassant que ce qui leurs est précisément nécessaire pour le repas présent, sans se soucier du suivant, aimant mieux se passer de peu

que d'acheter le plaisir d'une bonne chere avec beaucoup de travail.

Au reste ils ne sont n'y velus n'y contrefaits, au contraire ils sont d'une belle taille, d'un corsage bien proportionné; gras, puissants, forts, robustes, si dispos & si sains, qu'il est parmi eux des vieillards de cent & six vingts ans sans être courbez, & qui à peine ont le poil de la teste meslé & le frond marqué d'une seule ride.

Que si plusieurs ont le front plat & le nez camus, cela ne provient pas d'un deffaut de nature, mais de l'artifice de leur mere, qui mettent la main sur le front de leurs enfans pour l'applatir & l'élargir tout ensemble, croïant les rendre plus beaux.

On y voit très rarement des boiteux & bossus; il s'y rencontre peu de frisez, mais pas un seul qui soit blond ou roux, ils haïssent extrêmement ces deux sortes de poils; ils ne sont differents de nous que par

la couleur du cuir qu'ils ont de couleur d'olive, le blanc de leurs yeux en tient même un peu.

Ils ont le raisonnement bon & l'esprit aussi subtil que le peuvent avoir des personnes qui n'ont aucune teinture de lettres, n'y polis & subtilisez par les sciences humaines, au reste très peu vicieux & ne sçavent guere de malice que ce que nos François leur en apprenne.

Ils sont tous d'un temperemment très melancolique & rêveur, & passent une demie journée entiere sur la pointe d'un rocher où sur la rive, les yeux attachez sur la terre où sur la mer sans proferer une seule parole.

Ils ne se promennent jamais & rient à pleine tête lorsqu'ils nous voyent aller & venir plusieurs fois sans avancer chemin, ce qu'ils trouvent une des plus hautes folies qu'ils ayent remarqué en nous.

Ils se piquent d'honneur mais ce n'est qu'à notre imitation, & que de-

puis qu'ils ont remarqué que nous avons des personnes parmi nous euf- quels nous portons beaucoup de respect , ils sont bien aise d'en avoir quelqu'un pour compere, c'est-à-dire pour amis, desquels ils prennent en même tems le nom pour se rendre plus recommandable, leurs font porter le leur & tachent de les imiter en quelque chose.

Un jour un des anciens de la Dominique nommé Amisson, ayant remarqué que Monsieur le Gouverneur de la Martinique avoit un grand mouchoir à la matelotte autour du col, il voulut imiter son compere ; il vint à la Guadaloupe avec une leze d'une vieille toille de voile de Chaloupe, dont - il se fit deux ou trois tours autour du col, laissant pendre le reste devant soi, appré- tant à rire à tout le monde, & répondant d'un ton grave & serieux que c'étoit comme son compere Duparquet ; à parler juste je ne trouve  
point

point quelque envie qu'ils ayent d'être honorez, qu'ils ayent de point d'honneur qu'ils ne sacrifient pour un petit couteau, un grain de cristal ou un vers d'eau-de-vie qu'ils appellent brûle ventre.

Leur naturel est fort benin, doux & affable, compatissant jusqu'aux larmes aux maux de nos François, & ne sont cruels qu'à leurs ennemis jurez.

Les Sauvages debitent plusieurs rêveries sur leur origine qu'il me paroît inutile de remarquer, & il est vrai-semblable que ceux de la Dominique sont un reste des échapez des massacres qu'ont fait les Espagnols dans les Isles de Cube, de Portric, & autres Isles où ils en ont fait mourir un nombre inconcevable pour s'emparer avec plus de seureté de leurs terres.

*De la Religion des Sauvages.*

**J**E ne peut m'arrêter sur le sentiment des manieres que j'ay eu

Q

touchant la Religion des Sauvages, & l'on debite à ce sujet des choses si extraordinaires dont je n'ay fait aucune remarque lorsque j'ay été dans leurs pays, que je juge à propos de les passer sous silence : j'ay reconnu pour moi qu'ils n'en ont point pour la plûpart ; il y en a qui comme j'ay déjà dit ci-devant, qui adorent des animaux, d'autre par une crainte serville rendent quelques devoirs au diable, & lui offrant tous les premices, tant des fruits qu'ils ceüillent de la terre que de leurs plus notables actions ; s'ils font un festin le Matoutou est incontinant prest, c'est une petite table faite de Jons ou de Latanier, large d'un pied ou pied & demi en quarré, & haute de huit à dix pouces, sur laquelle comme sur une autel, ils offrent à Maboya, c'est-à-dire au diable, deux ou trois des plus belles cassures qu'ils ayent & du meilleur ovicou, dans des callebasses toutes neuves ;

ce beau sacrifice passe toute la nuit au milieu de la case, & quoique le lendemain ils le trouvent de même, ils se persuadent que Maboya s'en est repeu & que s'en sont d'autres qu'il a aporté à la place, & tiennent cela pour une grace speciale ; tous mangent de ces cassatures & boivent de ce ovicou avec respect, & avant que de prendre aucun aliment.

Ils ont parmi eux certains charlatans ou plutôt forciers & forcieres, par le moyen desquels ils consultent ces demons sur l'événement de leurs guerres & de leurs maladies, & reçoivent comme des oracles divins ce que leurs disent ces Boyez, qui se consacrent à ce detestable ministeres dès leurs jeunesses, par des jeûnes & des effusions de sang de toutes les parties de leurs corps, dont-ils se coupent la peau avec des dents d'agouty.

Quand il arrive une éclipse de lune, ils s'imaginent que Maboya la man-

ge , pour lors tous dansent , jeunes & vieux , hommes , femmes & enfans , s'autant les pieds joints , une main sur la tête & l'autre sur la fesse sans chanter , mais de tems en tems ils font des cris effroyables ; il faut que ceux qui ont une fois commencé continuent jusqu'au point du jour sans oser quitter , cependant une fille tient une callebasse dedans laquelle il y a quelques petits caillous , & tâche d'accorder sa voix avec ce tintamarre ; cette danse est differente de celles qu'ils font quand ils s'enyvrent , l'une procedant de superstition & l'autre de joye.

La plûpart croyent à l'immortalité de l'ame , mais ils tiennent que chaque personne en a trois , une au cœur , qui se fait connoître par son battement qu'ils croyent aller droit au Ciel pour être bien - heureuse ; celles de la tête & du bras , qui se manifestent par le battement des pouces & des artères deviennent

Maboyas, c'est-à-dire esprits malins, auxquels ils attribuent tout ce qu'ils leurs arrivent de funeste.

*De la Naissance, Education & Mariages des Enfans des Sauvages.*

J'AY parlé déjà dans l'article des Sauvages de l'usage extraordinaire dont se servent les femmes des Sauvages après leurs accouchemens, ainsi je trouve inutile de le repeter ici, je dirai seulement qu'elles enfantent avec peu de douleur, & si quelqu'une se trouve dans de fâcheux travaux, elles sçavent se soulager par la racine d'une simple qui a pour cet effet une admirable vertu, & tant s'enfaut qu'elles fassent les signagrées des femmes de l'Europe, que l'enfant n'est pas plutôt au monde, qu'après l'avoir lavé & mis dans son petit lit de coton, elles travaillent dans leurs cases comme si rien ne leur étoit arrivé & que ce mal

eut passé jusqu'à leurs maris , comme j'ay déjà expliqué, qui se plaignent & jettent de hauts cris de même que si on leur avoit arraché du ventre l'enfant par pieces & par morceaux : si-tôt que les enfans ont atteint l'âge de trois ou quatre mois ils marchent à quatre pates comme de petits chiens , se vautrant dans la poussiere & se roulant incessamment sur la terre ; quand la force leur permet ils se levent tout de bout , mais il font pour lors autant de chûtes que de démarches, & ce qui est d'extraordinaire c'est qu'ils tombent toujours sur les mains ou sur le derriere. Leurs meres sont toujours en alarmes pour tout ce qui peut leurs arriver de funeste : elles les quittent très rarement , dans leurs voyages même de terre & de mer ; elles les portes sur leurs bras avec en petit lit de coton qu'elles ont en écharpe lié par dessus l'épaule , afin de les avoir toujours devant les yeux.

Quand ils sont un peu plus âgez les garçons suivent le pere & mangent avec lui, les filles avec la mere, les uns & les autres sont élevez par leur pere & mere, plutôt en brutes qu'en hommes raisonnables, ne leurs aprenant n'y civilitez n'y honneurs; ne sçachant ce que c'est que de remercier, de dire bon jour, bon soir, n'ont aucune honte de leurs nuditez, font toutes leurs necessitez naturelles sans aucune circonspection, les peres & meres ne leurs aprennent rien sinon à tirer de l'arc, à pêcher, à nager, à faire de petits panniens & à faire de petits lits de coton.

*Mariages des Sauvages.*

**L**ES jeunes gens ne sçavent ce que c'est que faire l'amour, avant que de se marier quand ils veulent épouser une fille qui ne leur est pas acquise de droit, comme les

cousines germaines qui décendent de lignes feminine, ils la demandent au pere & se marient rarement contre leur gré, ils n'ont aucun degré de consanguinité défendu parmi eux; il s'est même trouvé des peres qui ont épousé leur fille desqu'elles ils ont eu des enfans, & des meres qui se sont mariées avec leurs propre fils, quoique cela soit une chose très rare; l'on voit cependant souvent à un même homme les deux soeurs & quelquefois la mere & la fille.

Ils ont presque toujours plusieurs femmes, quelquefois jusqu'à six ou sept.

Un Sauvage qui a plusieurs femmes leur bâtit à chacune une case, & demeure un mois qu'il conte par lune avec une, & un autre mois avec une autre, sans qu'il y paroisse aucune jalousie entre elles.

La femme qu'il entretient pendant ce mois est obligée de lui aprêter toutes

toutes ses necessitez , elle lui accommode sa cassave , le sert comme son maître , le rougit , le peigne tous les jours , & l'accompagne inséparablement dans tous ses voyages.

Ils quittent leurs femmes quand bon leur semble , quoique les femmes ne puissent faire le même sans le consentement de leurs maris.

Les Sauvages passent la plûpart du tems dans une très grande oisiveté , si-tôt qu'ils sont levez ils courent à la riviere pour se laver tout le corps , & après il font du feu dans leur carbet pour se chauffer , & puis déjeunent , ensuite dequoi les uns vont à la pêche , les autres vont travailler dans leurs habitations, dans le bois , où ils s'ocupent à faire des panniens , des lignes pour pêcher en haute mer , des ceintures de coton , des arcs , des flèches , des panniens , des canots & des pirogues ; mais en tous ses ouvrages ils n'y employent que une heure le jour , & consomment le

reste du tems à se faire peigner, peindre par leurs femmes ou à rêver. Pour les femmes elles sont comme des esclaves, sans passer un moment sans travailler à peigner, huiler leurs maris, à labourer la terre, à préparer les vivres, à traiter les malades, pincer les blessez, en un mot ce seroit une infamie à un homme de travailler à ce que leurs femmes ont coutume de faire.

Ils n'ont extr'eux aucune sorte de commerce & s'entredonnent toutes les choses dont ils peuvent se passer sans beaucoup s'incommoder : ils voudroient bien faire la même chose avec nos François, qui ne sont pas d'humeur à donner quelque chose pour rien, & comme j'ay déjà dit ci-devant ; ce n'est que depuis qu'ils frequentent nos François qu'ils commencent à s'atacher plus serieusement au travail, troquants des lits de coton, des tortues, des lézards, du poisson, des perroquets, des fruits

du pays, des arcs, des flèches, des petitts panniens & du caret, ce que dans la France on apelle écaille tortüe, ce qu'ils peuvent gagner sur leurs ennemis, & quelques petites pierres vertes, & nous leurs donnons des haches, des serpes, couteaux, éguilles, épingles, ameçons, toilles pour faire des voiles à leurs pirogues, du cristal, des petits miroirs & autres bagatelles de peu de prix.

*De leurs réjouïssances.*

**L**ES Sauvages font certaines assemblées qu'ils nomment ovicou, & depuis la frequentation des François vin, qui sont des réjouïssances communes où les hommes, les femmes & les enfans s'enyvrent comme des bestes, avec du ovicou dont-ils boivent excessivement sans rien manger; c'est dans les débauches qu'ils se souviennent des injures passées qu'ils resoudent la guerre,

& ils se donnent ce divertissement quand ils ont dessein de faire la guerre, après l'accouchement de leurs femmes, quand on coupe la première fois les cheveux à leurs enfans, & en plusieurs autres occasions où ils crient à pleine tête & dansent à leur mode; ils ne tiennent pas l'yvrognerie pour un deffaut, & les femmes font la débauche comme les hommes.

Ils ont un festin plus honneste, car s'il arrive que quelqu'un ait pris une tortüe ou aye fait bonne pêche, pour lors il prend quelqu'un de ses voisins dont il l'en regale le mieux qui lui est possible. Ces vins ou assemblées communes sont très frequentes, & il se passe peu de semaines qu'il ne s'en fasse quelqueune à la Dominique.

*De leurs vivres.*

**A**LEGARD de leurs vivres ils mangent très mal proprement

& ne s'embarassent pas de voir dans leurs couis , qui est la moitié d'une callebasse qui leur sert de plat , des chenilles & mille ordures. Ils ne vivent que de coquillages de mer, de crabes, de tortuë, & autres poissons de mer & de riviere ; pour la viande ils n'en usent gueres si ce n'est quelques oiseaux qu'ils jettent avec leurs plumes sur les charbons & les boucannent ensuite à la fumée : ils n'ont qu'une seule sauce, qui est faite avec de l'eau de manioc , qui perd son venin quand elle a bouilly , avec force piment , des arrestes de poissons & de la farine de manioc, qu'ils font bouillir ; ils trempent leurs cassare avec un delice qui ne se peut exprimer ; ils n'ont point pour la plûpart de repas réglé , & mangent quand il leur prend fantaisie, les hommes à part dans le grand carbet, les femmes & les petits enfans dans leurs petites cases ; ils s'assoient tous comme des singes autour

Il y a toujours parmi eux un homme qui est pour recevoir les hôtes qu'ils regalent le mieux qu'ils peuvent & après l'introducteur lui amène tout le monde du carbet, qui le salue par un seul mot de Halcatibou, qui signifie soit le bien venu, après avoir fait boire & manger ce qui reste de son repas à la compagnie, il dit adieu à tous en particulier & en general, si c'est un ancien ou un Sauvage considerable les femmes après le repas, le rocou & lui graissent la tête d'huile de palmier.

*De leurs ornements.*

**L**ES femmes des Sauvages ne manquent presque point de jour, principalement quand ils font voyage, de froter tout le corps de leurs maris de rocou qu'ils font dissoudre avec de l'huile & les rougis-

sent de cette maniere jusqu'à la plante des pieds, ils y ajoutent de grandes moustaches noires & leurs bariollent le corps de rais noire, de sorte qu'ils sont autant laids & horribles qu'ils se croient bien parez.

Ils ne portent point de barbe & se larrachent poil à poil, se rasant le peu qu'ils en ont avec une herbe qui coupe comme un rasoir. Ils portent les cheveux longs, en laissant pendre une partie sur le front: ils sont au bas de petites houppes de crestal, des grains, des dez, du cristal & mil autres bagatelles.

Ils ont tous les oreilles la levre d'en bas & l'entredeux des narines percez ils y passent de longue plumes de perroquet, de petites lames de cuivre comme l'ongle; ils se passent des hameçons dans le trou des oreilles & des épingles dant ceux de la levre.

Leur plus précieux ornement est une lame de Caracoles, qui est un

métail plus pur que l'airain & moins noble que l'argent, qui a la propriété de n'estre point susceptible de verny n'y de rouille ; il n'y à guere que les Capitaines ou leurs enfans qui en portent pendus à leurs cols, enchassez dans du bois. Ils portent aussi des brasselets de rassave blanche au gros du bras proche l'épaule & aux jambes au lieu de jarretieres.

La coiffure des femmes est semblable à celle des hommes, elles se peignent de rocou, comme les hommes portent des colliers de diverses pierreries vertes, d'ambre, de creftail & de rassave, quelquefois du poid de plus de six livres.

Dans les grandes assemblées elles ont des ceintures de fil de coton & des chaînes de rassaves blanches, elles y mettent plusieurs petites sonnettes, affin de faire plus de bruit lors qu'elles dansent.

*Des Carbets des Sauvages.*

**C**HAQUE famille compose son hameau, le pere de famille à sa case où il est avec ses enfans qui ne sont pas mariez & ses femmes, les enfans mariez ont chacun leur case & ménage à part, autour de celle du pere de famille; au milieu de toutes ces cases, il y en a une grande commune de soixante ou quatre-vingts pieds de longueur, composée de fourches de dix-huit ou vingt, plantez en terre de douze en douze pieds, dessus lesquels ils posent pour faist un latanier ou un autre arbre fort droit, sur lequel ils ajûtent des chevrons qui viennent jusqu'à terre, qu'ils couvrent de roseaux ou de feuilles, de sorte qu'il fait fort obscur dans cette case commune qu'ils appellent Carbet. Pour de lits ils ne s'en servent point d'autres que de hamacs, qui sont des pieces de co-

ton en raifaux, pliffez des deux co-  
tez, en façon de branle dont usent  
nos Matelots qu'ils attachent à des  
arbres ou aux fourches de la case,  
par les cordes qui font aux deux  
bouts. Ces lits font fort commodes  
& fort sains, & nos François dans  
toutes les Isles aiment beaucoup s'en  
servir, il faut être seul pour y dor-  
mir à son aise.

Pour leurs bâtimens de la mer ils  
en ont de deux fortes, les plus grands  
s'appellent pirogues & en Sauvage  
CANOÛA, & les plus petits canots,  
& eux COULIALA, ce font des ar-  
bres creusez avec des haches & du  
feu, les premiers ont pour l'ordi-  
naire quarante à quarante cinq pieds  
de long, & les derniers ne passent  
jamais vingt pieds sur quatre de lar-  
ge; il y en a de si petits qu'ils ne  
peuvent porter qu'un homme, ils ne  
servent que pour pêcher.



*De leurs Guerres & de leurs Armes.*

**I**L y a parmi les Sauvages trois sortes de Capitaines à qui ils obéissent, ceux qui sont maîtres de quelques canots ou pirogues, ceux qui ont des habitations en propre, mais les plus considérables sont les Capitaines qu'ils élisent par suffrages & sont les plus estimez, parce qu'on ne choisit que ceux qui se sont rendus recommandables à la guerre par leurs actions, par leur courage, & pour avoir tué plusieurs de leurs ennemis; ils ne prennent jamais que des hommes âgez & consummez, & quand l'âge les rend incapables de supporter les courses pénibles qu'ils sont obligez de faire dans leurs charges, ils s'en déportent d'eux-mêmes & n'en sont pas moins estimez: afin que les Capitaines soient plus considerez, souvent il n'y en a qu'un dans une Isle

& dans la Dominique même il ne font que deux éloignez l'un de l'autre affin que la jalousie ne trouble pas la tranquillité, leurs puissances ne s'étend que dans les affaires qui concernent la guerre.

Comme ils ont de veilles guerres tant contre quelques nations de l'Europe que contre d'autres Sauvages de la terre ferme, ces Capitaines quand ils leurs plaît soulevent le peuple & lui font prendre les armes. Quand le Capitaine a pris le dessein de faire la guerre, il fait chez lui un vin qui est une assemblée, dont j'ay parlé, où après avoir bû jusqu'à crever, les femmes quoi que tout à fait soules se ressouviennent du dessein de l'assemblée, racontent les outrages qu'elles prétendent avoir reçu de leurs ennemis; l'une pleure son mari tué, l'autre dit qu'ils ont mangé son pere, la mere regrette son fils, la soeur le frere & enfin ils excitent la compas-

sion de toute l'assemblée, par les cris confus & les pleurs qu'ils jettent, & le Capitaine prend la parole, parle des massacres que leurs ennemis ont fait de leurs parens, de ses actions, & détermine toute l'assemblée à prendre les armes, à préparer les vivres, & leurs assigne le jour du départ.

Ils s'arment d'un boutou qui est une massuë de bois de brésil, ou de quelque bois qui pese comme du plomb, quoique ce boutou ne soit pas trop en main, il n'y à point de bœuf qu'ils ne terrassent d'un seul coup.

Ils font grande provision de flèches qu'ils empoisonnent de lait de mancenille, qui est un venin si subtil, que quelques legeres que soient les blessures, elles sont toujourns mortelles; leurs arcs sont semblables aux nôtres, ils les font de bois de brésil ou de palmiste.

Ils portent aussi quelquefois des

demie piques de bois de brésil, au bout desquelles ils ajûtent un dard qu'ils lancent fort adroitement.

Lorsque tout est prêt, le Capitaine fait encore un vin, où après avoir déterminé le lieu où ils doivent aller, ils achevent de se fouler de leur ovicou, & partent tous yvres, n'emmenant de femmes que ce qui leur en faut pour les servir.

Quand ils sont arrivez aux environs de la terre de leurs ennemis, ils se cachent de leurs mieux & envoient quelqu'uns dés leurs pour reconnoître la contenance de leurs ennemis, s'ils s'aperçoivent qu'ils sont reconnus & que l'on se prépare à la deffence, pour lors la guerre est terminée & ils s'en reviennent avec précipitation, étant si lâches qu'ils n'iroient pas seurement à la guerre s'ils étoient persuadez qu'un d'eux y dû perir.

Si par malheur quelques misérables Sauvages ennemis descendent en

mer pour pêcher dans un canot, ils les laissent passer & lorsqu'ils ne peuvent plus se sauver ils fondent tous sur eux poussants des cris effroyables, ils les lient & garottent & s'en retournent aussi plein de leurs infames prises, que s'ils avoient livré les plus rudes combats & remporté les victoires les plus signalez.

S'ils ne peuvent surprendre quelques canots de cette maniete, ils tâchent à découvrir par leurs espions quelques carbets éloignez, & vont les attaquer à leurs avantages, tâchant de les prendre lorsqu'ils sont endormis; si les carbets sont composez de soixante hommes, ils leur faut plus de quinze cens hommes pour oser les attaquer, & s'ils ne veulent pas se rendre ils attachent à des flèches un morceau de coton bien cardé, auquel ils mettent le feu, & tirent sur le couvert qui n'étant que de feuilles de latanniers, s'enflamme aisément & brûle le car-

bet avec les Sauvages , qui préfèrent cette mort plutôt que de se rendre à la merci de ses autropophages s'ils se défendoient courageusement; à mesure que le soleil se hausse , le courage des assaillans diminuë , & leurs sièges ne durent que jusqu'à midi.

S'ils perdent de leurs hommes jamais ils ne les laissent, n'y de blesez, & risquent tout pour les enlever.

S'il est question de combattre en bataille rangée , ils se divisent en trois bandes , sans ordre , & par leurs cris tachent dépouventer leurs ennemis , s'ils n'en peuvent venir about de les vaincre par leurs flèches & par leurs cris, ils se sauvent & font bon marché de leur vie.

S'ils remportent quelques victoires , ils pillent les cases , prennent hommes , femmes & enfans , mettent à mort les hommes & font esclaves les femmes , & ce qu'il y a d'horrible , c'est qu'ils mangent tous les

les enfans mâles qu'ils ont de ces femmes, & même ceux qui naissent des filles de ces femmes esclaves.

S'ils trouvent quelqu'un de leurs ennemis morts ils le mangent sur le lieu, après l'avoir bien boucanné, c'est-à-dire, rôti bien sec, & emmènent en triomphe leurs ennemis vivans en leurs pays, où après les avoir bien fait jeûner, ils les font paroître dans une assemblée qu'ils font exprés, où après leurs avoir dit milles injures & fait à tout moment semblant de les assommer avec leur boutou, ce que ces pauvres malheureux souffrent avec un visage serain; le plus ancien leur donne du boutou sur la tête, & les autres les achevent.

Quand ils sont tuez ils les démembrant, & coupent leur chair avec des coûteaux, & les os avec des serpes, puis jettent tous ces membres sur une machine qu'ils appellent boucan, sous lequel il y a un grand

brasier qu'ils ont fait voir au patient avant que de l'assommer.

Quand la viande est cuite les plus fameux font griller le cœur qu'ils mangent, les femmes mangent les cuisses & les jambes, les autres mangent de toutes les parties indifféremment, plutôt par rage & par vengeance, que par appetit, car la plupart deviennent malades après cet exécration repas.

Après qu'ils ont mangé de cette chair; dans l'assemblée chacun en prend & raporte chez soy pour en manger de tems en tems; il y eut même une fois un Sauvage qui apporta à la Martinique une jambe toute seche & rôtie, dont il mangeoit de tems en tems, convians ceux qui le regardoient d'en faire autant, disant que s'ils avoient mangé de Lallouagere, c'est ainsi qu'ils appellent cette viande cuite, ils seroient très courageux.

Pour leurs differents particuliers

ils les terminent à coups de boutous, & ont bien-tôt fini leurs querelles ; mais il faut que celui qui a tué gagne pays, à moins qu'il ne veule livrer autant de combats que le mort à de parens, ou qu'à force de presens ils ne les adoucissent, & si encore il doit être toujours sur ses gardes ; car il arrive souvent qu'au premier vin ou assemblée il reçoit par trahison de quelqu'un d'eux un coup de boutou par la tête.

*Des Maladies, Mort & Funerailles des Sauvages.*

**L**ES Sauvages sont sujets aux mêmes maladies dont nous sommes travaillez dans l'Europe, mais ce qui est de très certain c'est qu'elles sont aussi rares parmi eux qu'elles sont communes parmi nous, dont bien les en prend, car quand quelqu'un est malade s'ils ont reconnu quelques remedes qui ait réüsi,

ils s'en fervent à toutes sortes de maladies, desorte que ne connoissant point les causes des maladies, non plus que la qualité des remedes, ils leurs peuvent nuire aussi-tôt que soulager.

Ils sont sujets a un horrible mal que l'on nomme dans les Indes Epian, qui est dans le plus haut degré de malignité, la grosse verolle; ce n'est pas seulement par la luxure qu'ils la gagnent, mais par leurs malpropreté ordinaire, se vautrant dans milles ordures & immondices; & par les viandes dont ils se servent; au reste, l'on sçait de science certaine qu'ils l'ont communiqué aux soldats Espagnols qui retournerent du premier voyage de Christophe Colombe, que de ceux-là elle passa aux Napolitains & Italiens, & de ceux-là aux François, qui l'ont portée par toute la terre.

Si-tôt qu'ils sont morts les femmes ne manquent pas de laver &

nettoyer le corps avec beaucoup de foin , le peignent de rocou depuis les pieds jusqu'à la tête, leurs graissent les cheveux d'huile de palmiste, le peignent, le coiffent & l'ajustent avec autant de propreté que s'il devoit paroître dans une assemblée générale; puis elles l'envelopent dans un lit de coton tout neuf; ils font la fosse dans la même case où il est mort, où lui en batissent une exprés, ils font cette fosse ronde & profonde de trois ou quatre pieds, ils mettent le corps sur son seant, les deux coudes sur ses deux genoux & la tête apuyée sur ses deux mains, puis toutes les femmes qui sont debout autour de la fosse soupirent & chantent lugubrement & jettent des cris vers le Ciel si touchants, que l'on ne peut s'empêcher d'en être attendris; pendant ce tems un homme d'entre eux bouche la fosse avec un bout de planche & les femmes jettent de la terre dessus de tems en

tems ; après ces cérémonies qui durent une heure , les femmes brûlent toutes les hardes du defunt, qui consistent en certains petits panniens , coton filé & autres petites bagatelles : sur la fosse , si c'est un chef de famille qui est mort , les femmes & ses enfans se coupent les cheveux , & les portent courts comme les esclaves l'espace d'un an entier , & jeûnent au pain & à l'eau l'espace d'une lune entière , non pas qu'ils croient que cela profite à l'ame du trépassé , mais ils sont persuadés que s'ils ne jeûnoient pas les yeux s'en affoibliroient , de manière qu'ils en perdroyent la vüe , qu'ils deviendroyent tremblans & tomberoient entre les mains de leurs ennemis : si le defunt à quelques esclaves ses parens les tuent à moins qu'ils n'évitent la mort par leurs fuites , & on ne les poursuit point.

Les parens qui sont absents aux funeraillies ne manquent pas de ve-

nir visiter le tombeau , & là par leurs soupirs & leurs larmes , marquent le chagrin qu'ils ont de la perte de leurs parens ; il y a des Sauvages qui observent d'autres cérémonies que j'ay décrites ci - devant aux funeraillles de leurs proches. Les R. R. P. P. Jesuites , comme j'ay dit ci-devant , ont toujourns un de leurs Religieux ou deux dans l'Isle de la Dominique , qui par ses predications & son exemple tache à en convertir & qui s'y comporte avec tant de zele , d'affection & de courage , qu'ils se rendent très agréables à ces barbares : leur langue n'est pas difficile à apprendre , & il ne faut que sept ou huit mois pour l'emporter ; il n'y en a pas de plus difette , n'ayant point de mots pour exprimer ce qui ne tombe pas sur la generosité de nos sens corporels : ils ne sçavent ce que c'est que volonté , entendement & memoire , parceque ces puissances cachées ne se produisent au dehors

que par leurs effets ; ils ne peuvent nommer aucune vertu parce qu'ils n'en pratiquent aucune ; ils n'ont aucune connoissance des lettres, quoi que plusieurs parmi eux en seroient fort capables, ce qu'on peut voir par l'adresse qu'ils ont, soit dans la structure de leurs petits panniens, de leurs lits de coton, que dans toutes les autres ustancilles qui regardent ou leurs ménages ou leurs navigations.

Ils entendent parler avec beaucoup de satisfaction de la création du monde, de la mort d'un Dieu, de la sainteté de nos Sacremens, de la sublimité de nos Mysteres & de nôtre Religion : ces bons Peres ont la satisfaction d'avoir baptisé plusieurs enfans & plusieurs vieillards avant leurs morts, car comme j'ay déjà dit, quelques attentions que les jeunes prétent à la parole de Dieu, il est bien rare de les convertir véritablement ; mais il faut esperer qu'avec la grace de Dieu la fréquentation  
des

des Sauvages avec nos Chrétiens, la douceur dont-ils usent avec eux, la charité & le bon traitement qu'ils leurs témoignent, l'affable reception que nos saints Religieux leurs font quand ils les viennent visiter, & enfin l'ardeur incroyable & l'empressement qu'ils leurs marquent pour les tirer de leurs erreurs, pourront avec le tems adoucir leur humeur barbare, & les mettre dans le veritable chemin du salut.





DEPART DU FORT

ROYAL

POUR FRANCE.

---

*Mercredy premier Avril 1699.*

**L**E Commandant tira hier sur les quatre heures après midi un coup de canon, mit pavillon & défesta le petit hunier qui est le signal d'apareiller, nous desfourchâmes la nuit & mîmes à la voile le lendemain matin environ huit heures, le vent de la part de l'est bons frais, qui nous mena jusques sous le Cap enragé, que l'on nomme ainsi, parce qu'il est fort dangereux, nous y trouvâmes du calme pendant quelques tems; à l'ouest de la baye du fort saint Pierre nous trouvâmes les vents

assez forts pour porter les huniers avec les ris pris, sur les trois heures nous mouillâmes à la rade du Carbaïs, à une lieue & demie de celle du fort saint Pierre.

Vendredi quatriême Avril, nous appareillâmes de la rade du Carbaïs, & nous prîmes la route de la Guadaloupe, où nous mouillâmes le lundi fixiême à neuf heures du matin.

Mercredi neuviême, nous appareillâmes de la Guadaloupe, la Ré-nommée, l'Aigle & nous, avec deux Navires Marchands, nous restâmes toute la nuit en panne, Monsieur de Pontac attendoit le paquet de Monsieur le Gouverneur, le Commandant mit flamme d'ordre pour nous donner rendez-vous en cas de séparation.

Samedi onziême Avril, nous débouquâmes entre Antigues & Monfarat, situez à seize degrés cinquante minutttes de latitude nord, & trois

cent quatorze degrés quarante minutes de longitude, Isles appartenantes aux Anglois; c'est la dessus que le pilote commença sa route, & qu'il regla son point.

Vendredi vingt-quatre Avril, depuis le jeudi à midi jusques au vendredi nous fimes plusieurs routes, & par le point du pilote la Vermude nous restoit à midi à ouest quart sud-ouest éloignée de quarante six lieues, il trouva en avoir passé à trente-cinq ou trente-six lieues dans l'est.

Samedi deuxième Mai, nous vîmes plusieurs Godes, oiseaux qui marquent que l'on n'est pas éloigné du grand banc; il nous mourut ce jour-là deux hommes.

Le neuf Mai, nous essuyâmes un gros coup de vent, il étoit sud sud-ouest forcé d'un coup, il sauta au Nord nor-ouest, avec une si grande abondance de pluye, que nous eûmes toutes les peines du monde à carguer nos voiles & nous fîmes o-

bligez de demeurer à sec ; l'on appelle à sec quand le Vaisseau ne peut porter de voiles. Pendant ce tems-là il y avoit un corps mort sur nôtre pont & l'on disoit quelques prières avant de le jeter, le tems les interrompit, si bien que sans aucune autre forme un Matelot le prit à brasse corps & le fit sauter par dessus le plat bord.

Dimanche dix Mai, nous nous fîmes à midi nord & sud de la pointe la plus à l'ouest de la Tereiere, qui est une des Isles des Morts des plus à l'est.

Dimanche vingt-quatre Mai, à sept heures & demie l'Amiral hissa pavillon pour nous faire connoître qu'il avoit trouvé la sonde, cela nous obligea de carguer nos basses voiles & de mettre en travers pour sonder, nous trouvâmes fond par cent brasses ou environ, le plomb apporta des coquilles rompues & luisantes, & d'autres morceaux de coquilles

pourries , meflées avec de petites pierres plates , un peu de fable ; l'on se fit à quarante trois lieues de belle Isle selon la hauteur du jour & la fonde.

Lundi vingt-cinq, sur les trois heures & demie nous vîmes terre, c'étoit les étroits de Peimar.

Jeudi vingt-huit Mai, nous mouillâmes dans la rade de Chefde baye, fond fable, par huit à neuf brasses. Nous arrivâmes en cette rade avec plus de bonheur que naturellement l'on doit s'attendre d'une campagne des Isles de l'Amerique, qui a été de plus de dix mois à compter depuis l'armement ; je puis dire qu'elle a été aussi fatigante pour nôtre équipage qu'on puisse se l'imaginer ; nous ne fûmes pas plutôt arrivez à la Martinique qu'il fallut travailler après avoir débarqué nôtre cargaison, à faire de l'eau & du bois, sans compter ce qu'il y a toujours à faire dans un Vaisseau, après une si

longue traversée ; à peine eûmes-nous achevé, qu'il falut embarquer le bois des cases des troupes de S. Christophe, & les hardes d'une partie des habitans : si je faisois un détail de tout le travail que cette campagne a donné à nos Matelots, on auroit pas de peine à juger de toutes leurs fatigues ; celle que je trouve la plus rude de ces pays, est la difficulté d'embarquer dans les Chaloupes l'eau & le bois, à cause de la lame qui est ordinairement furieuse à terre ; de peur déchoïer une Chaloupe il faut que les Matelots se mettent à l'eau quelquefois jusqu'à la gorge, étans déjà baignez de sueur : toutes ces fatigues n'ont point empêché que nous ne soyons revenus avec plus d'hommes que nous ne devions esperer, aussi faut-il dire à la louange de Mr. Guimond Ducoudray nôtre Capitaine, qu'il n'épargne rien pour contribuer à rendre son équipage content.

Je peu dire que nous n'avons pas été moins heureux à l'égard de nôtre Vaisseau, quoique nous n'ayons essuyez pendant la campagne que deux coups de vent; je croi que c'est assez en avoir veu pour connoître la force & la quilité du bâtiment.

Le Zéripsée Vaisseau du Roy, autant que je puis m'y connoître, est un des bons Navires qu'il y ait de sa grandeur & fort propre pour les voyages que nous venons de faire; il porte la voile parfaitement bien & va bien sur la large, & vent arriere s'il vente un peu frais, pour au plus prés il court de l'avant, mais il dérive plus qu'un autre à cause de sa construction qui est à Varangue plate, pour la Cape il l'a soutient autant bien qu'on puisse le souhaiter fans embarquer un coup de mer; il demande à être sur l'arriere, ses haubans les moins ridez qu'on pourra, mais il faut prendre garde qu'il roule beaucoup, il gouverne bien s'il est

en affiete , il est pourtant un peu plus dur à arriver qu'à venir au vent, à quoi on peut remedier , en donnant moins de pente à la mature du grand mast, qui selon moi tombe un peu trop en arriere , & mettre aussi le petit mast d'hune perpendiculaire sur le mast de mizaine ; nous n'avons perdu par aucun accident ny mats , ny voiles , ny vergues. Il est vrai que la vigilance de Monsieur Ducoudray le Capitaine , étoit extraordinaire, n'ayant pas de toute la campagne tant qu'il s'est bien porté couché dans des draps , étant nuit & jour à prévoir à les moindres choses & à mettre ordre à tout, & l'on peut sans flatterie asseurer qu'il est aussi recommandable par son sçavoir que par sa valeur & son honnesteté.

*Fin du voyage des Isles.*

**A**NOSTRE arrivée de l'Amerique nous eûmes ordre de por-

ter au Havre de Grace les plantes & les arbres qu'on avoit embarquées pour le Roy aux Isles de l'Amerique; nous prîmes des vivres à Rochefort pour six semaines, & nous convoyâmes trois Flûtes qui devoient aller au Havre, il y en avoit une Hollandoise, chargée de peaux de Castor pour Messieurs les Interressez, on estimoit sa cargaison près de deux millions; les autres avoient aussi quelques ballots de Castor.

Nous partîmes le matin d'un vent de nord-est, mais le lendemain nous fûmes contraint de relacher à l'Isle de saint Martin de Ré, par quatorze à quinze brasses d'eau, font de vase.

Nous arrivâmes au Havre de Grace le dix-septième Juin, où nous mîmes à terre toutes les plantes & les arbres destinez pour le jardin du Roy, que l'on fit conduire à Paris par la riviere.



# T A B L E

Des matieres contenues en ce  
Livre.

**A** N A N A , le plus beau &  
le meilleur de tous les fruits de  
l'Amérique. page 57.

Agouty , animal qu'adorent les Sau-  
vages de l'Isle de la Dominique.  
pag. 63.

Arbre de bois à enyvrer. P. 44.

Amourette , belle plante des Isles.

P. 72.

Acajou , son fruit & ses qualitez.

P. 77.

Arrivée des Isles en France. P. 113.

## B.

**B**onheur d'une Flute qui arriva  
à la Martinique. p. 26.

Boisson des habitans des Isles qui n'ont  
pas moyen d'avoir du vin. p. 58.

Bois immortel arbre. p. 66.

Bannanier, plante des Isles. p. 71.

Bois d'Inde arbre & ses qualitez.  
p. 75.

Benediction de l'Eglise de S. Christo-  
phe & les cérémonies qui y furent  
observées. p. 101.

## C.

**C**ap finisterre. p. 18.

Cassaure, pain des Sauvages  
& habitans des Isles qui ne peuvent  
avoir de farine, & de qu'elle ma-  
niere elle se prepare. p. 44.

Cirons, petits animaux qui se mettent

## Table

231

- sous la plainte des pieds.* p. 46.
- Colibris, oiseau très curieux.* p. 51.
- Cardinal, autre oiseau d'un plumage  
extraordinaire.* p. 51.
- Cayenne, Isle.* p. 53.
- Carangue, poisson très dangereux.*  
p. 59.
- Cérémonie du baptême qui est en usa-  
ge depuis un tems considerable lors-  
que l'on passe tous les endroits dan-  
gereux, comme la ligne des Tro-  
picqs, le Détroit, & autres passa-  
ges de cette nature.* p. 12.
- Cocoyer, ou le grand palmier arbre  
très beau.* p. 65.
- Corosolier, arbre.* p. 65.
- Le Chapelet.* p. 70.
- Cardinalle, plante.* p. 72.
- Chaitaigner, arbre.* p. 74.
- Carata, plante.* p. 75.

Cacao, arbre dont on tire le chocolat. p. 81.

Caraïbes Sauvages, leurs Religions, manieres de viures, leurs commerces, leurs boissons, enterrements, &c. p. 85. & 182.

Ce que l'on appelle à sec. p. 223.

## D.

**D**Orade, poisson des plus beaux & des meilleurs. p. 23.

Des Isles de l'Amérique. p. 28.

Differents oiseaux qui se rencontrent à saint Christophe. p. 34.

Different gybier de toutes especes qui se rencontrent aux Isles. p. 63.

Départ du fort Royal pour saint Christophe. p. 83.

Dominique, isle habitée par des Sauvages. p. 84.

Table

233

- De qu'elle maniere on passa à saint  
Christophe. p. 93.
- Débarquement des troupes à saint  
Christophe. p. 99.
- Départ de saint Christophe pour la  
Martinique. p. 103.
- Départ du fort Royal pour France. 220.
- Débouquement pour revenir en Fran-  
ce. p. 121.
- Discours sur le Vaisseau & sur la  
Campagne. p. 226.

E.

- E** Scadres differentes qui étoient  
emouillées à l'isle d'Aix & où  
elles étoient destinées. p. 1.
- Ecole. Vaisseau, ce que c'est. p. 13.
- Eceuil qui n'est point sur les Car-  
tes. p. 17.
- Esclaves noirs, leurs vie, travaux

☞ à quoi l'on les employe. p. 47.

## F.

**F**ruits differens qui se rencontrent  
à l'Amérique. p. 56.

Franchipannier rouge. p. 64.

Franchipannier à fleurs blanches. 64.

Flambeau ou Cerus, plante fort cu-  
rieuse. p. 68.

Figuier d'inde ☞ ce qu'il se trouve  
d'extraordinaire. p. 70.

Fin du voyage des Isles. p. 227.

## G.

**G**Renade, Isle d'Amérique. 52.

Guildive, espece d'eau de vie  
dont les Sauvages ☞ Habitans  
des Isles se servent. p. 59.

Grenadier du Bresil. p. 66.

Genippa arbre. p. 72.

Goiavier

Table 235

Goiavier arbre. p. 76.

Godes oiseaux. p. 222.

H.

**H**istoire d'un Forban & ce qui  
lui arriva. p. 106.

Histoire d'un Vaisseau Portugaid &  
son aventure. p. 109.

I.

**I**sle de saint Andalousie. p. 25.

**I**sle de saint Christophe l'une des  
plus agréable de l'Amerique.

pag. 32.

**I**sle de la Guadaloupe, son commerce  
& ce qu'elle contient. p. 50.

& 154.

L.

**L**Atanier arbre. p. 65.

**L**ianne triangulaire plante. 67.

*Lis rouge & lis blanc.* p. 79.

*Lettre de Mr. de Raoucet au Gouverneur de Fribourg.* p. 270.

*Lettre de Mr. de Vvinclof Gouverneur de Fribourg, à Mr. de Raoucet Lieutenant de Roy, Commandant au vieux Brisack lors de la surprise.* p. 273.

## M.

**M**aniere dont les François occuperent une partie de l'isle de saint Christophe quelque tems après sa découverte. pag. 35.

*Martinique, principale isle que nous posledons dans l'Amérique, son étendue, commerce, force, bâtimens, ports & châteaux.* p. 37. & 14.

*Maladie qu'on nomme de Siam, qui regne par toutes les isles & ses éfets.* 39.

## Table

237

- Marigalande isle.* pag. 52.  
*Memoire exact des arbres, fruits, plantes les plus curieuses de l'Amérique, avec leurs qualités.* p. 64.  
*Mirthe d'Amérique, arbriseau.* p. 67.  
*Machenillier arbre très beau & très dangereux.* p. 67.  
*Meloxardus ou teste d'Anglois, plante.* p. 68.  
*Madrepore plante.* p. 78.  
*Manieres pour cultiver promptement les plantes des Isles.* p. 81.

## N.

**N**icolas de Rosa fils du Maire perpetuel de Cadix, son vœu & aventure. pag. 109.

## O.

**O**iseaux qu'on nomme fols. p. 24.  
**O**iseaux qu'on nomme fregattes.

pag. 24.

*Orangers de differentes especes.* p. 68.*Ovicou boisson des Sauvages.* p. 197.

## P.

**P**olacre oiseau pag. 23.**P**oisson furieux p. 23.*Pensées des Negres au sujet des Singes.* pag. 33.*Patates racines très bonnes.* p. 58.*Poissons volans.* p. 60.*Porc épice poisson.* pag. 62.*Poirier d'Amérique.* p. 65.*Palmiste épineux.* p. 65.*Plante dediée à Mr. Fagon.* p. 70.*Pieté singuliere d'un fameux habitant des isles.* p. 92.

## R.

**R**elache au Port Louïs. p. 14.**R**equin poisson furieux. p. 61.

Table 239

Résolution d'un Officier François. 93.  
Réponse de Mr. de Pontac au Prési-  
dent des Anglois. p. 101.

S.

**S**erpens , leurs prodigieuses lon-  
gueurs & grosseurs. p. 49.  
Sainte Croix , saint Barthelemy &  
saint Martin , isles. p. 52.  
Souffleurs poissons. p. 61.  
Spadon poisson extraordinaire. p. 62.  
Sensitive plante très curieuse. p. 80.

T.

**T**Empeste que nous essuyâmes. 16.  
Tropicq, quel degré il est situé.  
pag. 19.  
Trois especes de Singes. p. 33.  
La Tortüe isle. p. 52.  
Tabac isle, ce que c'est. p. 53.

240      Alphabetique.

Traffic considerable qui se fait par  
toutes les Isles. pag. 53.

Trente six mois, ce que c'est & leur  
employ. pag. 54.

V.

**V**üe des terres d'Amérique. 28.  
Vaisseau qui apporta la mala-  
die de Siam aux Isles. pag. 40.

Fin de la Table des matieres  
principales contenües en ce  
Journal.





## AU LECTEUR

**Q**UOIQUE mon Journal des isles de l'Amérique n'aye aucun raport à la surprise de Brisack où je me suis trouvé, & que cette affaire ne se soit passée que cinq ans après mon arrivée, elle me paroît cependant être assez de consequence & curieuse pour en donner le détail juste & veritable à mes amis.





# RELATION

*De ce qui s'est passé à la surprise que  
voulut faire la garnison de Fri-  
bourg sur les Villes des deux Bri-  
sacks le dix Novembre 1704.*

**M**ONSIEUR de Raouçet ;  
Lieutenant de Roy , Com-  
mandant pour lors au vieux Brisack,  
avoit ordre de Messieurs les Géné-  
raux , de même que Monsieur de  
Vvinclof, Gouverneur pour sa Ma-  
jesté Imperiale de Fribourg avoit de  
ceux de l'Empereur, d'entretenir en-  
tr'eux toute la correspondance que  
pouvoit permettre le service de leurs  
Maîtres , afin de donner moyen aux  
Bourgeois des deux places & à tous  
les habitans du pays qui se trouvent  
entre d'eux d'aller & venir pour leur  
commerce

commerce de leurs terres & cultures de leurs biens ; Monsieur le Gouverneur de Fribourg se servant à propos de cette occasion , commença pour faire réussir l'entreprise qui lui étoit confiée par Monsieur le Prince Eugene, d'envoyer son maître d'hôtel à Monsieur de Raouçet avec une lettre fort honneste , par laquelle il le prioit de lui envoyer des liqueurs dont il avoit besoin ; si-tôt que son homme fut sorti les portes de sa place, il en fit lever les ponts & fit courir le bruit qu'il avoit été volé par ce domestique, afin que les habitans de Fribourg ne fussent point surpris de cette nouveauté & que personne ne pût venir nous avertir de son dessein : Monsieur de Raouçet le reçut fort civilement, lui donna toutes les liqueurs qu'il avoit, lui en fit acheter & le retira chez lui ; dans ce tems-là Monsieur de Vvinclof faisoit préparer une vintaine de chariots chargés d'armes, de grenades & de feux

d'artifice, couverts par dessus de foin, se flatant que nous n'en ferions pas étonné, les contributions du Briscaut se payant en cette denrée.

Sur les neuf heures du soir du neuvième Novembre, toute la garnison de Fribourg au nombre de sept bataillons, de cent maîtres à cheval & de ces vingt chariots dont j'ay parlé, partirent aux ordres de Monsieur de Vvinclof Gouverneur de cette place, des Colonels de Bareith, d'Heilsem, d'Osnabruk & d'un Régiment Suisse, pour se rendre maître tant de nôtre place le vieux Brisack que du nouveau, ayant pour cét effet cinq bateaux qui étoient tous chargez de soldats, d'échelles & de grenades, qui avoient ordre dès qu'ils seroient maîtres du vieux Brisack de débarquer de l'autre côté pour s'emparer du neuf Brisack.

Quoique Monsieur de Raouçet n'eût eu aucun avis de ce qui se passoit, il avoit pris la précaution le

jour d'auparavant de faire condamner une porte qu'on nomme du coffre & qui va aux ennemis par la foiblesse de sa garnison, n'ayant dans cette place que trois nouveaux Régimens, Guittaud, celui de Franquiere & celui de Pertuis, dont j'avois l'honneur d'être Major, qui tous trois ne formoient au plus que six cens hommes en état de servir, ce qui avoit engagé Monsieur de Raouçet de mettre à la porte neuve qui étoit la seule ouverte qui allât aux ennemis, trente grenadiers de garde commandez par un Capitaine de grenadiers & quinze hommes à l'avancée commandez par un Lieutenant; heureusement cette porte ne fut ouverte qu'à sept heures trois quarts du matin, afin de placer dans nos fosses douze cens paisans du Briscaut pour travailler aux ouvrages de nôtre place. Monsieur de Raouçet de tout tems avoit eu le soin d'ordonner que la barriere fut toujours

baissée, & que tous les chariots de foin qui entreroient pour le magasin fussent visité à coup d'épée; le broüillard qu'il fit toute la nuit du neuf au dix & qui continua de la même force toute la journée du dix que se passa cette action, fut si épais qu'il étoit absolument impossible de découvrir les demies-lunes: le matin à porte ouvrante le Maître d'hôtel du Gouverneur de Fribourg sortit promptement de nôtre place avec ses liqueurs, non sans avoir bien examiné toutes choses, il trouva son Maître à une demie lieue de Brisack qui ordonnoit & faisoit ses détachemens pour s'emparer de tous les postes, avec ordre précis de ne faire quartier à aucun Officier ny Soldat, quant au Bourgeois de ne rien faire à ceux qui ne seroient pas sur la défensive: après avoir bu le ratafia pour se donner courage, ils se mirent en marche & firent d'abord entrer trois chariots sur le pont, dans lesquels

comme j'ay dit il y avoit plusieurs armes, grenades, feu d'artifice, & des hommes cachez, qui avoient cependant été visitez par l'épée & conduits par des Officiers de distinction tous déguisez en païsans, & entre autres du Sieur Brilliet Lieutenant Colonel d'Osnabruk, qui étoit au premier.

Un piqueur nommé Bierne, qui avoit soin des travailleurs, s'avisa soit par hazard ou que cét Officier eut trop bonne mine pour un païsan, de lui aller faire quelques questions auxquels Monsieur Brilliet ne répondit pas à sa fantaisie, tant il étoit préoccupé de l'idée de son entreprise; le piqueur s'opiniâtra à vouloir l'interroger, ce qui lui attira du Lieutenant Colonel quelques paroles qu'il ne put souffrir, & son heureuse colere le transporta si fort qu'il lui donna un coup de bâton à travers le visage.

Nôtre premier bonheur voulut que

cét Officier ne fut pas assez maître de soi-même pour sacrifier à sa patrie & au service de son Maître le ressentiment d'un tel affront, il se jetta avec fureur sur le chariot qu'il conduisoit, ce qu'imiterent ceux qui étoient autour & arrachant le foin qui couvroit les armes toutes chargées ils en prirent, & pendant que le piqueur étonné se jette dans le chemin couvert & saute dans le fossé, criant de toutes ses forces à l'erte, à larme, on le salüe d'une quinzaine de coups de fusil qui ne l'attraperent pas.

Les ennemis qui commençoient à défiler sur nos ponts, creurent que ces coups de fusil étoient le signal, se jetterent d'abord sur nos sentinelles & soldats de l'avancée qu'ils écharperent à coup de hache; le Lieutenant dont j'ay parlé ci-devant nommé d'Origny, qui étoit avec ses quinze hommes, voulut prudemment aller lever son pont de la demie-lune,

mais les ennemis à coup de hache couperent les chaînes & le mirent hors d'état de rendre un si bon service ; il prit le parti de se bien défendre , de tirer ses pistolets , dont il tua un Officier , il fut jetté dans le même tems par terre de cinq coups de baionnettes & toute sa petite troupe égorgée.

Cependant l'alarme étoit donnée par toute la ville & l'on sonnoit le tocsin à force ; Monsieur de Raouçet fut averti , qui étant toujours très alerte & se levant matin fut bien-tôt rendu à la porte attaquée , dans le moment que deux cens grenadiers ennemis tous Officiers , poussèrent jusque dans la porte de la ville ; il arriva dans ce moment que le troisième chariot passant sur le pont-levis du corps de la place , eut un de ces chevaux tué d'un coup de mousquet , ce qui embarassa le pont , de maniere que les ennemis ne pouvant entrer que deux de front : Monsieur

de Raouçet conservant son sang froid & son intrépidité ordinaire leurs dit de tirer à lui qu'il étoit le Commandant , & se tournant de nôtre côté il crioit fierement, que le Régiment de Guittaud, Franquiere & Pertuis se tinsent en bataille, que ces canons chargez à mitrailles ne tiraissent que lors qu'il l'ordonneroit , & que ces mil hommes qu'il avoit posté sur la place ne bougeassent point ; enfin il parla comme s'il avoit été averti parfaitement de leurs entreprise & qu'il eut eu quatre ou cinq mil hommes & toutes choses dans le meilleur état du monde : un Officier ennemi voulant le tirer fut tué par un Sergeant de grenadiers de Franquiere.

Comme il étoit très matin & que le jour au dixième de Novembre en un tems de broüillard aussi épais que celui qu'il faisoit, n'invite pas à se lever ou s'aller promener de si bonne heure ; les Officiers & soldats qui n'étoient point de garde étoient fort

tranquilles, pour moi qui avoit coutume de me lever de bonne heure, je lisois auprès du feu lorsque j'entendit sonner ce tocsin, j'envoyay aussi-tôt un valet sçavoir ou étoit le feu, afin de conduire le Régiment dans le poste qu'il devoit occuper en cas d'allarme ou de feu; je sortit en même tems assez surpris de voir les femmes toutes échevelées, leurs enfans entre leurs bras montant la ville haute & crians que l'ennemi étoit dans la place.

Je courut aussi-tôt au Régiment qui étoit sur le chemin de l'attaque & ramassay le plus promptement qu'il me fut possible ce que je trouvay & leurs donné à tous l'alarme pour venir; je fut vite à l'attaque, ou je trouvay Monsieur de Raouçet qui avoit déjà chargé les deux cens grenadiers tous Officiers, commandez par des Chefs de Régiment qu'il avoit culbuté dans le fossé, tué ou blessé, les ennemis ne pouvant en-

252 *Rélation de la surprise*

trer que deux à deux furent donc repouffez vigoureuſement ; il m'ordonna d'aller ſur le rempart commander la mousqueterie où il n'y avoit encore aucun Officier , le feu du rampart & des baſtions qui ſe garniſoient touſjours de plus en plus tua une partie des ennemis qui étoient ſur nôtre pont , & entr'autres le Sr. Brillet Lieutenant Colonel dont j'ay déjà parlé , qui commandoit l'avantgarde & à qui Monsieur le Prince Eugene avoit promis en cas de réüſite le commandement de la place , fut porté par terre d'un coup de mousquet à la cuiſſe , qui le fit tomber ſur la banquette du foſſé , dans le tems qu'il reſortit de la place pour aller animer ſes gens à un coup de main.

Le reſte pour lors par la fermeté & valeur de Monsieur de Raouçet , par le feu du rampart & des baſtions ſe ſauva au gros qui occupoit la demie - lune , auſſi-tôt Monsieur de

Raouçet prit son parti , fit avancer ce chariot, déblaya le pont des corps morts & leva avec le Capitaine de grenadiers qui étoit de garde nommé Bonneval, qui y fit des merveilles, & le Sieur Pierre Fiche Lieutenant, Garçon Major du Régiment de Franquiere, dont les casernes étoient toutes proches de cette porte attaquée & qui s'y rencontra par hazard & remplit parfaitement les devoirs d'un brave homme : ils leverent donc le pont-levis & rendirent de cette maniere un service à l'Etat, d'autant plus remarquable que cette entreprise étoit tout-à-fait bien concertée, & que l'ennemi à force ouverte n'oseroit entreprendre avec cent mil hommes, ce qu'il manqua d'exécuter avec deux ou trois mil.

Il n'y avoit dans le commencement de l'affaire que Monsieur de Raouçet, le Sieur de Bonneval qui étoit de garde & le Sieur Pierre Fiche qui s'y rencontra par hazard & amena vingt

foldats avec lui de ses casernes qui étoient toute proche & les foldats de garde à la porte ; le grand feu qui augmentoit toûjours des deux bastions & du rempart obligerent les ennemis de quitter la demie - lune qu'ils avoient occupez au nombre de quatre cens hommes & le chemin couvert, dans lequel on trouva trois Officiers blesez, trente foldats tuez des ennemis & cinq cens fusils, avec plusieurs haches que les blesez furent obligez d'abandonner.

A l'attaque de la porte de la ville il y eut deux ou trois Officiers de distinction tuez, un Lieutenant Colonel pris prisonnier, avec une trentaine d'hommes tuez ou blesez, le pont du corps de la place étoit tout couvert de corps d'Officiers, Majors tuez, ce pont lorsque les ennemis se retirèrent à la demie - lune étoit si rempli de troupes qu'il en tomba de côté & d'autre une vingtaine qui furent fait prisonniers.

Les Bourgeois de la place prirent les armes au nombre de plus de trois cens qui vinrent au secours & remplirent dignement leur devoir, aussi bien que tous les Officiers, Ingénieurs & Artillerie de la place; tous les habitans François témoignèrent beaucoup de zèle dans cette occasion, en mon particulier je fut très fort courroucé contre un à qui il arriva malgré ma défense ce qui suit.

Le Sieur Brillet Lieutenant Colonel d'Osnabouth, homme d'une valeur & d'une intrépidité merveilleuse, étant tombé de ce coup de mousquet à la cuisse sur la banquette du fossé me cria en fort bon François que nous nous souvinssions de la bataille d'Hockhet, demendant quartier, j'ordonnay à toute ma petite troupe de tirer devant eux à la demie-lune & sur le pont, & de ne point tirer à cet Officier blessé, qui étant sous nous très proche malgré le broüillard étoit pleinement veu,

256 *Rélation de la surprise*

un Bourgeois François qui s'étoit  
mêlé parmi les soldats malgré ma  
deffense lui tira un coup de fusil dans  
l'épaule dont il mourut le lendemain  
sur les cinq heures & demie du soir  
tout commençant à être tranquille,  
Monsieur de Raouçet fit baisser le  
pont pour envoyer à la découverte  
un détachement, & l'on prit le Sieur  
Brillet dans un matelat que l'on por-  
ta dans une hôtellerie de la basse vil-  
le, Madame Rose bru de Monsieur  
le Maréchal de ce nom, qui étoit  
venu voir Madame Raouçet la veille  
de cette action, se trouva dans la  
ville le matin, & je suis persuadé  
que les vœux redoublez & les prie-  
res de toutes les Dames reïterées du  
plus profond de leur cœur, ne servi-  
rent pas peu à nous attirer les secours  
du Ciel: les Dames revenue de leur  
terreur furent bien aise de se venir  
promener a nôtre petit champ de  
bataille & furent curieuses de voir  
ledit Sieur Brillet, qui avoit été en

garnison dans le tems que la ville appartenoit aux Imperiaux , on les y conduisit & un Officier s'adressant à ce Monsieur qui étoit couché sur un mauvais matelat , dans un poële tourné du côté du mur , souffrant extraordinairement de ses blessures , lui dit Monsieur, voici Madame Rose , fille de Monsieur le Maréchal , Madame Raouçet, épouse du Commandant de la place , Madame la Commissaire &c. qui viennent pour vous voir ; lors cét Officier se tournant vers elles leurs dit en François, Mesdames que je suis obligé à la charité que vous avez de venir voir le plus malheureux de tous les hommes, si j'avois été à la tête de deux cent François je serois presentement maître de vôtre place, mais le Seigneur ne l'à pas voulu ; Madame Rose prit la parole & lui dit qu'elle souhaiteroit bien trouver l'occasion de pouvoir lui être utile à quelque chose, qu'elle étoit bien fachée de

le voir dans un si tritte état , mais que le Chirurgien asseuroit que ses blessures n'étoient pas dangereuses; il l'interrompit dans cét instant , en lui disant d'un ton le plus pitoyable du monde , qu'il demandoit de tout son cœur pardon au Seigneur , de l'impatience qu'il avoit de ne pas survivre à un aussi cruel malheur que celui qui lui étoit arrivé , qu'il ne comprenoit pas comment il avoit manqué son coup , il mourut le lendemain avec toute la fermeté du monde , & sans aucun regret à la vie.

Monfieur de Raouçet monta sur le rempart après que son pont fut levé & m'ordonna d'aller commander au bastion qui donne sur les écluses , aussi-tôt que j'y fut arrivé j'y postay une quarantaine d'hommes , j'aperçeus dans ce tems au travers du broüillard qui continuoit toûjours de la même force , une trantaine d'hommes qui étoient dans un tas  
dans

dans le chemin couvert & qui ne remuoient point, leur bonheur voulut que je ne fisse point tirer, j'ordonnay à mes foldats de présenter leurs armes & fit' demander en Allemand à ces gens ce qu'ils faisoient là, & qui ils étoient, ils répondirent qu'ils étoient de ces pauvres païsans des douze cens commandez du Briscaut pour les travaux de nôtre place, je leurs fit dire de ne pas remuer qu'autrement je les ferois assommer, & envoyay avertir Monsieur le Major de la place; il se trouva que ces pauvres gens étoient veritablement du nombre de ces païsans, qui pour éviter leurs mort s'étoient refugiez un peu loing de l'attaque & attendoient que tout fut passé; je me seu bon gré de m'être possédé un peu dans cette occasion: Monsieur de Raouçet fit faire une recherche exacte de tous les étrangers qui pouvoient être dans la place, toute la garnison étant sous les armes.

Les ennemis après avoir manqué leur coup coulerent à fond leurs bateaux après les avoir déchargez : en verité Monsieur de Raouçet devoit être bien content , puisqu'avec six cens hommes tout au plus , l'ennemi déjà dans la place , n'ayant pu dans le commencement ramasser que cinquante hommes & trois Officiers , il les en chassa si heureusement.

Nous n'eûmes que vingt soldats tuez ou blesez de la garnison , la plûpart du corps de garde de l'avancée ; les ennemis ont avoué depuis qu'ils trouverent à leurs retour à Fribourg plus de trois cens hommes de perte.

Le Roy a donné au Sieur B. nneval Capitaine de grenadiers , cinq cens livres de pension ; au Sr. Pierre Fiche , trois cens livres de pension , & au Piqueur cent cinquante livres aussi de pension : pour Monsieur de Raouçet il n'a encore rien obtenu , il est à croire que sa Majesté qui re-

compense avec tant de bonté & de liberalité les belles actions , ne laissera pas celle-ci , qui a sauvé sans contredit une bonne partie de l'Alsace & dont les suites auroient été très facheuses sans une recompence proportionnée à la valeur, vigilance & bonne conduite de Monsieur de Raouçet.

F I N.





## C O P I E

De la Lettre de Monsieur de Raouçet à Monsieur de Vvinclouf Gouverneur de Fribourg le onzième de Novembre, lendemain de l'action 1704.

**J**E ne croyois pas Monsieur, qu'un homme qui fait profession d'honnête homme, d'eût se servir des voyes aussi indignes que celles que vous avez prises pour surprendre la ville de Brisack. Je n'ignore point que l'on ne doive faire tout ce que l'on peut pour l'interest de ses Princes, mais je crois l'Empereur trop juste pour ne pas vous blâmer, de m'envoyer un de vos valets sous la bonne foi d'un passeport

que j'ay bien voulu vous donner pour vos interests, comme une chose qui ne se refuse guere à gens revêtus de vôtre caractère, mais que ce même valet d'eût servir d'espion pour l'execution de vos desseins, je ne puis vous le pardonner, & ne dois vous regarder que comme un homme peu experimenté dans le fait de la guerre, & dont le peu de capacité a eu besoin de toutes les fourberies pour aussi mal reüssir dans vos projets que vous avez fait; j'aurois cru que le ratafia que l'on vous avoit porté vous auroit donné assez de cœur pour mieux remplir vôtre devoir & disputer avec moi l'interest de nos Princes, au lieu de vous tenir à la portée de mes coups j'auray soin une autrefois de vous en envoyer d'une nature à vous engager à mieux pren-

264      Relation de la surprise  
dre vos mesures, puisque je suis bien  
aise de vous dire qu'avec cinquante  
hommes où j'étois à la tête, j'ay trou-  
vé le moyen de chasser de ma ville  
vos deux cens Officiers de l'avant-  
garde, après en avoir fait perir la  
plus grande partie; jugez Monsieur,  
si le reste de ma garnison eût eu le  
tems de s'y rendre, quel plaisir n'aurois  
je point eu, de vous rosser comme vous  
le meritez, vous n'avez qu'à prendre  
à l'avenir le parti que vous jugerez le  
plus à propos, je tâcheray de vous re-  
cevoir de maniere à vous dégoûter de  
vos entreprises.

Avertissez tout vôtre pays que je  
vous regarde comme un homme pour  
lequel je cesse d'avoir de la considera-  
tion, & que tous les Bourgeois qui  
ont des passeports de moi seront trai-

des deux Brisacks. 265

tez comme vous même , en veritables ennemis , remplis de trahison ; j'ay bien voulu encore par charité faire cartier à plus de quarante prisonniers que j'ay fait , & faire penser vos blesez , mais ne croyez pas que ce que j'en fais soit pour vous faire plaisir , c'est l'avis que vous donne.

• Fin de la Lettre.





## C O P I E

De la Lettre que Monsieur le  
Gouverneur de Fribourg a  
écrit à Monsieur de Raouçet  
le onzième Novembre 1704.

MONSIEUR,

**V**OUS sçavez mieux que moi  
les regles de subordination qu'il  
y a dans le metier de la guerre, &  
avec qu'elle exactitude gens comme  
nous sont obligez d'entreprendre aveu-  
glément coute qu'il coute l'execution  
des desseins conçeus dans le cabinet de  
ceux à qui nous devons une souverai-  
ne obeissance, de même qu'à ceux qui  
ont l'honneur d'être revêtus de leur  
autorité

autorité : un ordre parti de ce dernier endroit a donné lieu à la journée d'hier de la maniere dont enfin elle s'est terminée ; je ne puis croire que vous m'en vouliez plus de mal , puisqu'elle vous a fourni dequoi faire paroître vôtre grande conduite & vôtre intrepidité dans une occasion & dans une surprise aussi peu connue , stratageme qui auroit eu neanmoins son effet , si la bravoure de tous les soldats avoit imité celle des Officiers , & je serois certainement maître de vôtre place si des soldats de recrue dont ma petite troupe étoit presque entierement composée, eussent été capables de faire leur devoir , mais ayant été impossible de les faire mordre à l'ameçon de gloire où les autres étoient acharnez ; une entreprise si bien concertée , sans va-

268      Relation de la surprise  
nité & sans contredit, jusques-là si  
bien executée, à tourné à vôtre salut  
& à vôtre avantage: croyez Mon-  
sieur, s'il vous plaît, que de bon cœur  
je vous felicite sur l'honneur personnel  
qu'il vous en revient, & qu'après le  
chagrin de n'avoir pu mettre à per-  
fection un œuvre si essentiel au service  
de sa Majesté Imperiale mon Maî-  
tre; le seul déplaisir qui me reste c'est  
la perte du Lieutenant Colonel & du  
Major de Baregt & du Lieutenant  
Colonel d'Onasbruch & des autres  
Officiers, de même que des soldats qui  
ont si bien merité de survivre à cette  
action; toutes ces choses à part, je  
me flate Monsieur, que la necessité où  
nous nous trouvons pour l'avantage  
& le soulagement des habitans d'en-  
tre nos deux places & pour leur don-

ner moyen de contribuer des deux cô-  
tez, la correspondance qui a jusqu'ici  
été entre nous n'en aura aucune at-  
teinte, de même que les offices d'ami-  
tié & de civilité reciproque, que la  
bien seance & la proximité nous ont  
fait entretenir, étant pour ce qui me  
regarde toujours dans les mêmes senti-  
mens d'estime & de consideration pour  
vous que j'avois auparavant, & de-  
siring avec plus d'ardeur que jamais  
vous prouver le cas particulier que je  
fais d'un aussi honneste homme, &  
aussi brave que vous êtes; sur ce pied  
l'a Monsieur, & si autant que les  
services le peuvent souffrir, vous me  
jugez encore digne de l'honneur de  
vôtre bien veillance, je vous en de-  
mande la continuation & suis prest  
de tenir avec vous les mêmes facilitez

270      *Rélation de la surprise*  
que ci-devant, c'est-à-dire d'observer  
ce dont nous étions convenus, pour  
donner moyens aux bourgeois de nos  
deux places & aux habitans du pays  
qui se trouvent entre-deux, d'aller &  
venir pour leur commerce, pour la  
culture de leurs biens & terres, &  
pour la perception & recolte de leurs  
fruits, revenus & rentes : le renvoy  
que je fais de deux des trois bourgeois  
de Brisack qui se rencontrèrent hier  
dans mon chemin & que je ne fis ar-  
rêter que par raison de guerre, vous  
marquera cette même bonne disposi-  
tion, le troisième de ces hommes écha-  
pa à la garde; ils n'ont reçu aucun  
autre déplaisir que de venir à Fri-  
bourg, & on ne leur a pas pris la  
moindre chose; au surplus Monsieur,  
ayant toujours une très grande con-

fiance à vôtre generosité, j'espere que les Officiers & soldats de mon parti qui peuvent être restez prisonniers de guerre dans vôtre place, recevront de vous le même bon traitement que les vôtres qui sont ici reçoivent de nous, & sur tout que vous aurez la bonté de faire panser & prendre soin des blesez, dont la plûpart déguisez en paisans & conduisans les chariots sont de distinction.

Je me trouve à ce propos obligé de vous dire que tous ces chariots & équipages dont je me suis servi appartiennent à des lieux que j'ay contraint par execution militaire, & qu'ainsi j'ay sujet de croire que vous ne leur ferez esuyer aucun ressentiment de tout ce qui s'est passé; ces pauvres gens qui n'ont rien sçeu de nôtre en-

272      *Rélation de la surprise*  
*treprise en étant innocens , n'ayans*  
*obey que par une extrême contrainte,*  
*Et nous ayans la plus grande partie*  
*abandonné leursdits équipages , que*  
*ces mêmes Officiers Et soldats ont*  
*seuls conduits dans vôtre place. C'est*  
*par cette raison aussi que j'espere que*  
*vous aurez la charité de rendre à ces*  
*gens-là qui payent la contribution ,*  
*ceux de leurs chevaux , bœufs , cha-*  
*riots , qui vous sont restez entre les*  
*maines : revenant Monsieur, aux pri-*  
*sonniers que vous avez de la journée*  
*d'hier , si vous voulez bien m'en-*  
*voyer un état de leurs noms Et qua-*  
*litez , je vous en seray particuliere-*  
*ment obligé , Et nous aviserons aux*  
*moyens de les échanger, soit avec ceux*  
*des vôtres qui sont ici, soit avec d'au-*  
*tres. Je suis tres parfaitement, Et c.*



# EXPLICATION DES TERMES DE MARINE.

- PAGE 17. *Para*, éviter.
- Page 18. *Faire eau*, prendre de l'eau fraîche.
- Page 18. *sinisterre sinisterrarum*, fin des terres.
- Page 18. *Hunniers*, Voiles au deffous des grandes Vailes.
- Page 25. *Nous arrivâmes*, nous prîmes le vent.
- Page 26. *Stribord*, la droite.
- Page 27. *Le pilote se faisant*, c'est-à-dire, estimant qu'il étoit à midi, &c.
- Page 42. *Creoles*, Originaires du pays, nées de François.
- Page 48. *Negres Marrons*, Esclaves qui se sauvent dans les bois.
- Page 79. *Savannes*, prairies.
- Page 103. *Ancre d'affourche*, c'est un second ancre pour mieux retenir le Vaisseau.
- Page 106. *Forban*, Vaisseau armé de Brigans qui prennent sur toutes sortes de nations & qui n'ont aucune Commission.
- Page 108. *Amaré*, attaché.
- Page 109. *Carguaison*, charge.
- Page 110. *Freta*, arma.
- Page 131. *Capesterre*, c'est-à-dire, *caput terra*, teste de terre, car comme le vent tire toujours

de l'Orient à l'Occident , cette partie de la terre qui fait face au vent est appelée *Capesterre* , & celle qui est au dessous , *Basse-terre*.

Page 175. *Boucanner* , sechez au soleil ou à la fumée,

Page 220. *Desfresla* , laissez tomber.

Page 220. *Petit hunier* , voilé au dessus de la grande.

Page 220. *Desafourcher* , lever l'ancre d'affourche.

Page 221. *Ris* , plis aux Voiles.

Page 221. *Rester en panne* c'est mettre les voiles de maniere que le Vaisseau n'avance ny recule.

## E R R A T A.

Page 28. ligne 3. lisez farines. pag 37. Madamna, *lis*. Madanina. pag. 42. vil *lis*. bel. pag 44. ou on laisse *lis*. ou on les laisse. pag 50. Caracueira *lis* Caracufira. pag 58. poir *lis*. poire, lesquelles *lis*. les caisses. pag. 60. Machenibier *lis* Machenilier. pag. 94. 95. & 96. Nufves *lis*. Niefves. pag. 97. lig. 8. *lis*. eût. p. 101. laisseroient *lis* laisseroient. pag. 122. 123. & 124. Erables *lis* Crables. pag. 126. lig. 1. *lis* de secours. pag. 137. marez *lis* mares. pag. 139. d'Amioga *lis*. d'Antigoa. pag. 173. confiance *lis*. méfiance, inviterent *lis*. inviter. pag. 188. la Honne *lis*. la Zone. pag. 192. en *lis* un. pag. 281, crestal *lis*. cristal , Caracoles *lis*. Caracolis, pag. 220. fressta *lis*. fresla. pag 223. Morts *lis*. Effirs. pag. 226, la large, *lis*. largue, pag. 227, à les moindres *lis*. aux moindres.

